



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



Epist. 839 c Séguit

LETTRES
DE
M^{GR} DE SÉGUR

SECOND RECUEIL

Publiées par le Marquis DE SÉGUR

NOUVELLE ÉDITION



PARIS
BRAY ET RETAUX, LIBRAIRES-ÉDITEUR

82, RUE BONAPARTE, 82

388 F

Digitized by Google

LETTRES

DE

M^{GR} DE SÉGUR

OUVRAGES DU MARQUIS DE SÉGUR

- MONSEIGNEUR DE SÉGUR. Souvenirs et Récit
d'un Frère (première partie, de 1820 à 1856).
1 vol. in-18 jésus. 3 »»
- VIE DE MADAME MOLÉ, fondatrice de l'Institut
des Sœurs de la Charité de Saint-Louis (1763-
1825). 1 vol. in-18 jésus. 3 50
- HIVER (un) A ROME, portraits et souvenirs.
1 vol. in-18 jésus. 3 50
- VIE DU COMTE ROSTOPCHINE, gouverneur de
Moscou en 1810, 1 vol. in-18 jésus. 3 50
- SAINTE CÉCILE, poème tragique. 1 vol. in-18
raisin. 2 »»
- FABLES COMPLÈTES. 1 vol. in-18 jésus. 2 50
- LETTRES DE MONSEIGNEUR DE SÉGUR,
publiées avec une introduction et des notes,
publiées par le Marquis de Ségur. 1 joli vol.
in-18 raisin. 3 50

LETTRES
DE
M^{G R} DE SÉGUR

SECOND RECUEIL

Publiées par le Marquis DE SÉGUR

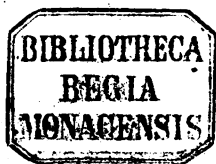


PARIS
BRAY ET RETAUX, LIBRAIRES-ÉDITEURS

82, RUE BONAPARTE, 82

1882

Droits de traduction et de reproduction réservés.



PRÉFACE

L'accueil fait au volume des lettres de Monseigneur de Ségur que nous avons récemment publiées nous encourage à en publier un second qui sera sans doute le dernier. Dans les lettres que nous donnons aujourd'hui, comme dans les précédentes, on retrouvera Monseigneur de Ségur tout entier. C'était le but de notre publication, et, d'après tous les témoignages reçus, ce but a été complètement atteint : « Vous nous avez rendu votre saint frère, nous écrit-on de tous côtés ; en lisant ces lettres, nous croyons le revoir et l'entendre. » Il est là, en effet, avec son beau sourire d'aveugle, avec sa sainte familiarité,

avec sa tendresse de cœur, avec l'énergie de sa foi, l'élan de son amour pour notre Seigneur Jésus-Christ et pour les âmes. Le succès du premier recueil nous a rendu encore plus confiant, plus hardi à tout reproduire, et on trouvera, dans ces nouvelles lettres, au sujet de la direction des âmes, des devoirs du prêtre, du confesseur, du prédicateur, comme au sujet des questions où la politique et la religion sont inséparables, des accents et des leçons d'une fermeté et d'une franchise tout apostoliques.

Dieu veuille bénir ce recueil comme le précédent, et continuer ainsi parmi nous le ministère évangélique du saint aveugle qui nous a quittés !

A. de SÉGUR.

Paris février 1882.

LETTRES

DE GASTON DE SÉGUR A SES PARENTS ET A
SES SŒURS, A SON ENTRÉE AU SÉMINAIRE
D'ISSY.

LETTRES
DE M^{GR} DE SÉGUR

LETTRES DE GASTON DE SÉGUR A SES PARENTS ET
A SES SŒURS, A SON ENTRÉE AU SÉMINAIRE
D'ISSY.

I

Les Nouëttes, 8 octobre 1843.

(En partant pour le séminaire d'Issy).

A dieu, ma chère maman, mon cher père,
mes chères sœurs ; que Dieu vous con-
sole et vous encourage ! Appelez la foi
à votre aide, et pensez, non pas aux douleurs
présentes du sacrifice, mais aux joies éternelles
et futures dont Notre-Seigneur daignera le ré-
compenser. Au milieu du pur bonheur que

I.

j'éprouve en faisant les premiers pas dans la carrière sainte où je dois marcher, mon cœur est attristé par votre douleur. — Que la sainte Vierge vous bénisse tous; et réunisse dans le Ciel ceux que la volonté de Dieu sépare sur la terre!

« GASTON. »

II

Séminaire d'Issy, le 16 octobre 1843.

Voilà deux ou trois jours, ma chère maman, que je veux vous écrire; hier surtout, devant aller à Paris dans la journée, j'avais l'intention d'y mettre à la poste la lettre que je vous destinais; mais je suis parti sans l'avoir écrite, et vous voilà condamnée, par ma faute, à deux jours de retard.

« Du reste, ma chère maman, j'ai la consolation de vous voir plus tranquilisée à mon sujet. Dieu merci, vous commencez à entrevoir ce que bientôt vous verrez avec tant d'évidence, que j'ai été, par ma vocation ecclésiastique, l'enfant gâté du bon Dieu et le privilégié entre tous vos enfants.

« Je me trouve dans mon élément depuis que je suis au séminaire. Il me semble que j'y suis né et je ne me souviens plus en quelque sorte de mon habit séculier. D'après mon expérience de cinq jours et d'après ce que je vois de tous ceux qui m'entourent, je pense qu'on pourrait mettre au-dessus de la porte de notre communauté ce qui est sur la porte de la Trappe : « *Domus Dei ; beati qui habitant in ea !* » On pourrait ajouter à *maison de Dieu, maison de la sainte Vierge* ; car elle est honorée et aimée ici d'une manière toute spéciale. Le fondateur du séminaire de *Saint-Sulpice* lui a consacré son œuvre. Aussi voit-on les fruits de cette dévotion à la sainte Vierge, qui sont toujours la gaieté et la simplicité. C'est comme en Italie, sauf le beau ciel et la vivacité méridionale.

« Ne vous inquiétez pas à mon sujet, ma très chère maman ; je suis avec Notre-Seigneur, c'est-à-dire avec la source inépuisable de toute joie, de toute consolation, de tout bonheur et de tout amour. Si l'on peut être heureux quelque part, dites-moi si ce n'est pas là ?

« Je conçois parfaitement le sentiment de tristesse que vous éprouvez en vous voyant séparée pour un assez long temps de ma présence ; mon affection vive et profonde vous consolait ;

vous me confiez vos petits secrets ; ce qui n'a plus lieu maintenant. Mais avec de la foi et de la raison, vous verrez bien vite que ces consolations de la famille ne sont, dans l'ordre des choses, que des exceptions bien rares, presque des impossibilités.

« Si nous pouvions trouver le bonheur dans cette union constante avec les êtres qui nous sont chers, nous oublierions qu'une réunion plus durable et plus parfaite nous attend ; et des consolations d'un instant seraient suivies d'une désolation commune et sans mesure.

« Quand on y pense sérieusement, on voit ainsi que *tout* sans exception nous arrive en cette vie pour notre vrai bien ; et c'est le manque de réflexion qui nous empêche de bénir Notre-Seigneur dans *toutes* les circonstances de notre vie.

« Il n'y a qu'un seul bonheur, c'est d'aimer et de servir Dieu ; à ce bonheur il nous est permis de joindre des consolations, telles que l'amour de ses parents, de sa famille, l'amitié, etc... ; mais ces consolations ne sont pas le bonheur dont la source est unique ; et elles ne sont dans l'ordre de Notre-Seigneur que quand elles sont subordonnées au dévouement complet qui lui est dû.

« Chère maman, c'est bien là, soyez-en sûre, le seul moyen de conserver la paix du cœur et

de remplir la volonté de Dieu. Il faut vivre pour la vie à venir plus que pour la vie présente ; et c'est dans les moments de sacrifice, tels que ceux que vous traversez, que ces grandes pensées de la foi doivent être méditées et adorées sans relâche :

« Je prie pour vous d'une manière toute spéciale. Je demande à la bonne sainte Vierge, *Consolatrice des Affligés*, de vous faire comprendre et goûter votre bonheur. Je lègue à mes frères et sœurs le soin de vous faire oublier vos peines par les marques toujours répétées d'une tendresse toujours nouvelle.

« Je reviendrai à mon tour remplir ce doux et pieux devoir, lorsque, rendu à la société, je remplacerai près de vous mes frères et sœurs que le mariage ou d'autres circonstances en auront peut-être séparés.

« Adieu, etc...

« GASTON. »

III

Séminaire d'Issy, 17 octobre 1843.

Voici la réponse à vos aimables lettres, mes chères sœurs. J'étais déjà au séminaire quand je les ai reçues ; j'avais déjà revêtu l'habit du bon Dieu, et laissé, avec la vie du monde, les habits du monde.

« Il faut vous réjouir de mon changement, mes chères petites ; car il est le prélude d'une des plus grandes grâces que Notre-Seigneur puisse faire à une famille ; et si parfois vous vous sentiez attristées à ce sujet, il faut vous souvenir des obligations immenses que nous avons à Notre-Seigneur et de la nécessité de lui marquer notre reconnaissance par le sacrifice de quelques-unes de nos jouissances.

« La soutane réchauffe le cœur, quoi qu'en disent les pauvres impies, et jamais on n'aime mieux que lorsqu'on aime Jésus-Christ mieux que tout.

« J'ai été bien heureux d'apprendre que notre chère maman n'était pas trop abattue ; le bon Dieu a eu pitié d'elle et de moi. Il ne faut pas cesser de lui demander du courage pour elle, et

surtout cet esprit de foi qui fait envisager les choses avec les yeux de la foi. Dans les peines qui ont Dieu pour objet direct, comme est celle de maman, l'esprit de foi seul peut consoler.

« Je suis de plus en plus heureux dans mon nouvel habit et dans mon nouveau palais. Il me semble que j'ai été toute ma vie ce que je suis. O Dieu ! que ne l'ai-je été toujours !

« Adieu, très chères belles des belles, chères des chères, grandes des grandes ! Je vous embrasse tendrement.

« GASTON. »

LETTRES

AUTOGRAPHES ADRESSÉES DE ROME A UN DE
SES FRÈRES, 1852 ET 1853.

LETTRES AUTOGRAPHES ADRESSÉES DE ROME A UN
DE SES FRÈRES (1852 et 1853)

Rome, 20 mai 1852.

Mon cher Anatole,

J'ai à t'apprendre aujourd'hui une des plus grandes nouvelles et à la fois une des plus douces qu'il nous soit donné d'apprendre. C'est un demi-secret, n'en parle pas encore.

Voici H. devenu chrétien (1). Aujourd'hui jour de l'Ascension, il a communié. Il m'a écrit il y a deux jours une lettre *admirable* de foi et d'humilité ; je ne croyais pas recevoir sitôt cette bénédiction de notre bon Seigneur ; quel bonheur, mon Dieu ! de penser que mon Sacerdoce a été sans doute pour quelque chose dans cette grande affaire !

Je suis à Rome, dans ma Rome, dans la Rome chrétienne, centre de cette vérité qui nous illu-

(1) C'était un de leurs intimes amis qu'ils aimaient comme un frère.

mine tous, et de cette vie qui nous rend si heureux, même sur la terre. J'y suis très bien ; vous me manquez tous un peu, il est vrai, et même beaucoup ; mais je remets à plus tard la réunion. Il faut toujours en venir là. C'est une niaiserie que chercher à s'établir autre part que dans le ciel.

J'ai un excellent appartement dans un beau quartier de Rome. Je t'y attends ainsi que *Cécile* que j'aime aussi beaucoup. Je te recommande mes deux pauvres femmes ; c'est notre Seigneur que tu visites en elles. Tâche de les consoler, et donne leur quelque aumône de ma part et à mon compte. Je te rembourserai cela au retour. Adieu, mille tendres amitiés.

J'ai vu le brave Méthol. Voici une lettre de lui.

GASTON.

Rome, 4 juillet 1852.

Bonjour, mon cher père Anatole, je te félicite de la bonne nouvelle que m'annonce ta lettre, reçue avant-hier. J'ai dit hier matin la sainte messe pour toi, pour Cécile et pour le petit. Dieu veuille amener le tout à bien, puis au baptême, puis au paradis en

fin finale. Surtout que Cécile ait du courage, qu'elle ne fasse pas d'imprudences et qu'elle ait soin de recevoir de temps en temps la très sainte communion. C'est la bénédiction qui entre dans une maison, et c'est mettre bien près de Dieu l'enfant qu'il a daigné envoyer. Tous les premiers du mois, je dirai la messe pour toi et pour *ton affaire*.

Je vais envoyer d'ici à une quinzaine à M. Randon, quelques articles pour *les petites lectures*. Pour les corrections à y faire, je lui conseille d'en parler à l'abbé Mullois ou à quelque autre prêtre dont il sera sûr, en ce qui concerne la doctrine. Un mot de plus ou de moins peut faire une hérésie, en cette matière.

Pour la forme, je lui donne bien entendu, mes pleins pouvoirs. — Dis-lui donc qu'il m'envoie par les courriers du ministère, les numéros qui paraissent ; j'en voudrais dix ou douze de chacun. Plus s'il est possible d'en faire entrer dans les enveloppes. J'en voudrais aussi quinze ou vingt des anciens numéros, pour prêter ici à des français.

On va, j'espère, faire une publication italienne semblable. J'en ai parlé hier à un excellent prêtre, qui a accueilli cette ouverture avec zèle, et qui va tout de suite chercher à la réaliser. Il

va publier aussi mes *Réponses* en italien. Elles sont traduites et imprimées à Gênes ; mais il paraît que la traduction est mauvaise, il va la retoucher et y ajouter quelques articles *locaux*. J'oubliais, pour M. Mullois, de te dire qu'il fallait se garder de son style ; il écrit médiocrement, mais le fond est excellent. L'écrivain aussi.

Je vais t'obtenir d'ici à deux ou trois jours la permission de l'*Index*. On me l'a *promise* hier.

Je termine ma lettre, vu que j'en ai vingt autres à écrire et très peu de temps devant moi. Je vois de temps à autre l'excellent Méthol et ses amis. Adieu, je t'embrasse tendrement ainsi que Cécile. H. continue à être tout à Dieu ; il communie souvent. Quelle grâce de Dieu !

GASTON.

Rome, 31 octobre 1852.

Je joins un mot, cher Anatole, à la lettre que t'écrit notre monde. Me voici envahi d'une bien douce manière par cette avalanche de famille ; malheureusement c'est à ton détriment, et à celui de Cécile. Quand tu reverras maman, ton petit sera déjà un peu dé-

brouillé et présentera forme humaine. Je regrette un peu, je te l'avoue, l'abandon du nom de *Pierre*, en cas de *masculinade*. Si tu le quittais, il faudrait, çe me semble, prendre un de nos noms de famille, *Henri* ou *Louis*. Le nom de Pierre marquerait l'*Ère Catholique* de notre famille, que cet enfant serait chargé de continuer et de développer. Je le préférerais à cause de cela, et malgré les répugnances de mon père et de mes sœurs. Quel dommage que je ne puisse le baptiser !

Je continue mes messes mensuelles pour toi, Cécile et X (ou X^o). Seulement je dirai celle du mois de novembre, samedi prochain, 6, au lieu du 7, qui est pris d'autre part.

Je ne te parle pas du voyage ni des occupations de maman et de mes sœurs ; elles t'en disent sans doute au moins assez. Nous avons déjà visité, ou plutôt vénéré les plus grands de ces souvenirs de la Rome Antique Chrétienne : Saint-Pierre, Saint-Jean de Latran, Sainte-Marie Majeure, le Colysée, le Forum, la Sainte-Crèche, la table de la Cène, la Scala Santa, la prison Mamertine, le lieu du premier séjour de saint Pierre à son arrivée à Rome dans le palais du sénateur Pudens, etc., etc. Nous verrons le saint Père dans six ou huit jours.

Je prie Dieu qu'il bénisse ton second livre, et qu'on ne me l'attribue pas, comme toutes tes œuvres. Je dirai la messe pour lui le second samedi de ce mois de novembre. C'est de notre Seigneur que viennent tous les succès.

Adieu, cher Anatole, je t'embrasse tendrement toi et Cécile. L'empire sera probablement proclamé lors de l'arrivée de ma lettre. Le sénat l'aura voté comme un seul homme, et tout sera consommé. Il me paraît, en somme, que dans l'état des choses, c'est une bénédiction de Dieu. Il faut beaucoup prier pour Napoléon.

GASTON.

Je n'oublierai pas ton *Index* que j'ai oublié.

Rome. 4 décembre 1852.

Bonjour, cher Anatole, je t'écris pour t'annoncer les excellents débuts des œuvres des soldats ici. Nous avons commencé, il y a un mois, les réunions de la semaine et les vêpres du dimanche; celles-ci, dimanche dernier, ont vu l'église de Saint-Louis *pleine* pour la première fois. Il y avait quatre cents et quelques hommes! — L'abbé Bastide qui préside la

semaine, a commencé avec douze; actuellement, il en a six cents; en un mois de temps! — Je ferai les instructions du dimanche.

Nous avons besoin de *Cantiques* et de *Manuels*. Pour les *Cantiques* envoie-nous en le plus possible. Les *Manuels* qui sont plus chers, nécessiteront de la diplomatie. D'ici à quelques jours, j'écrirai à Saint-Germainville, par toi, afin que l'affaire ne souffre pas de retards. Ce qui manque, comme partout et toujours, ce sont des ouvriers apostoliques; plusieurs veulent et ne peuvent pas; d'autres peuvent et ne veulent pas; très peu peuvent et veulent à la fois. Je ne *puis* pas malheureusement confesser ces braves soldats; du moins, je le crains fort. Il y a une mesure d'étiquette qu'il faut conserver, non pour la chose en elle-même, mais pour le tribunal de judicature dont je fais partie. Si je me lançais trop patemment dans des œuvres de zèle, les plaideurs de la rote attribueraient à ce ministère la perte de leurs procès, et ils se plaindraient, non-seulement de moi, mais du Pape qui choisit pour juges, non des juges, mais des missionnaires. Il faut donc que je fasse sans avoir l'air de faire et je ne dois pas trop m'avancer. J'envoie au comité des *Petites lectures* dix-sept articles religieux. Je te recommande d'en surveiller l'impression, et de

ne pas trop laisser nos scrupuleux et excellents amis, en *adoucir* les expressions. C'est le sel ôté de la soupe, et l'effet est manqué. Je regarde, grâce à leurs corrections, l'article si important du *Blasphème*, comme manqué. On ne voit plus qu'il s'agit là du gros blasphème, à l'ordre du jour. Le principal mérite de mes petits articles est que je mets les points sur les i, que je vais droit au fait, que je suppose que mes lecteurs sont de triples ignorants. Les prêtres sont ordinairement si ennuyeux dans leurs instructions parce qu'ils ont un style de convention, à périphrase, et qu'ils veulent dire des choses nouvelles.

Je n'ai pas oublié Cécile et son *futur*, le 22 novembre. Nous avons tous été vénérer l'admirable tombeau où repose sainte Cécile avec son mari, son beau-frère et les autres martyrs, que tu as lu dans le livre de Dom Guéranger. H. fait mon bonheur et mon édification. Il communie tous les dimanches, avec un recueillement, une paix toute de Dieu. Quelles grâces Dieu nous fait, cher Anatole. Décidément il faut être tout à lui. Quel nom as-tu arrêté pour notre petit héritier présomptif? Je tiens toujours à la *Pierre* catholique, comme symbole d'*Ère nouvelle*.

Adieu, très cher, etc.

GASTON.

Envoie-moi ton livre, et un bel exemplaire pour le Pape. Je demanderai la croix à cette occasion.

Rome, 4 janvier 1853.

Bonne année, cher Anatole. Devant les couches de Cécile et l'avènement terrible et si doux de ta paternité consommée, j'ai besoin de te souhaiter une *bonne* année; et non-seulement *une* bonne année, mais beaucoup de bonnes années. Je souhaite aussi la bonne année à ton nouveau et excellent livre, dont hier nous avons reçu deux exemplaires. L'impression est jolie, quoique un peu moins belle et moins soignée que celle du *Dimanche*. Je suis convaincu que le frère cadet fera autant de bien que l'aîné. L'as-tu montré, avant l'impression, à mon oncle Philippe, ou à quelque autre *éplucheur*? Je te demande cela à cause de quelques incorrections qui m'ont frappé au simple *parcours*. Je pleure comme une bête en lisant tes histoires. Tes soldats doivent fondre, pleuvoir, quand ils peuvent comprendre. Tu aurais peut-être bien fait d'y faire entrer l'exécution du

pauvre *Guth*. C'est si touchant et si propre à impressionner les soldats.

Quelle horrible fin d'année pour les malheureux X. Nous sommes tous ici navrés de la mort de leur fils. Je viens d'écrire à la pauvre mère, mais que dire devant une pareille catastrophe ? On nous écrit qu'elle est admirable de résignation, de foi, de douceur. Quelle année pour elle et pour son mari ! Daigne Dieu, mon cher Anatole, nous épargner ces cruelles épreuves, qui font voir si clairement que nous ne devons pas nous arrêter aux biens, même les plus chers et les plus saints, de ce monde, mais nous fixer uniquement à cette éternité qui approche et pour laquelle seule nous voyageons ici-bas.

Maman et mes sœurs vont assez bien, maman cependant souffre un peu de ses rhumatismes dans la tête. Elle a été arrêtée deux jours ou trois ; le reste du temps, elle va et vient comme tout le monde, et a seulement un peu mal à la tête. A. se calme beaucoup pour la politique ; mais il faut du temps pour dégeler le Mont-Blanc et pour changer les idées Bretonnes.

Voici mes fonctions de la rote qui vont commencer dans dix jours ; le 14, à midi, je recevrai chez moi les félicitations publiques, et le soir commenceront les travaux de mon étude.

J'espère que je m'en tirerai avec honneur. Les premiers temps seront un peu durs. Mais il paraît que Dieu le veut. Il faut donc aimer cette croix qu'il présente.

Nos soldats de Rome vont toujours à merveille. Tous les dimanches, à Saint-Louis, nous en avons près de huit ou neuf cents, et après les vêpres militaires, je leur fais une petite instruction toute familière. On attend tes cantiques et livres avec impatience. J'ai déjà reçu une cinquantaine de : « *Te souviens-tu ?* » Tes deux chansons sont parfaites. Seulement ni moi, ni mes sœurs, ne pouvons trouver un air qui s'y adapte. Tu devrais, ce me semble, choisir d'abord un air connu et facile, et y adapter des paroles. Sans cela jamais les paroles ne deviendront populaires. Le « *Te souviens-tu ?* » et la « *Vierge Marie* » sont parfaitement propres à ce but.

Dès que j'aurai ton exemplaire, je le présenterai au Pape et lui demanderai la croix.

Adieu, très cher Anatole. Pardonne cet affreux gribouillage ; je t'écris à la hâte, étant talonné par l'heure.

Rome, 6 juin 1853.

J'ai oublié de t'écrire par le dernier courrier, mon cher Anatole, j'avais à t'annoncer une bonne nouvelle. La dernière fois que j'ai eu l'honneur de voir le Pape, je lui ai rappelé la gracieuse promesse qu'il avait bien voulu me faire relativement à la décoration dont tu as si fort envie et que tu es si digne de porter. Le Saint-Père m'a répondu qu'il avait déjà donné ses ordres en conséquence au cardinal secrétaire d'État, mais comme cet infortuné cardinal a toujours mille et une affaires sur le dos, il va sans dire qu'il ne pensera à la tienne, ou plutôt à la nôtre, que lorsque j'irai lui mettre le pistolet sous la gorge. Selon toutes les apparences, j'irai lui mettre ce pistolet sous cette gorge, c'est-à-dire que je lui porterai un billet ou toutes tes vertus, tes mérites, etc., etc., etc., seront clairement exposés avec un *Post-Scriptum*, qui indiquera que le Pape veut qu'on les couronne.

Je t'apporterai cette croix lorsque dans un mois environ, j'aurai le plaisir de t'embrasser. Je ferai comme Napoléon sur les champs de bataille, je te décorerai de ma propre main.

Je voulais aussi par ce même courrier te man-

der une lettre de notre bon abbé Bastide que je t'envoie aujourd'hui. Tu y verras que ta recommandation n'a point été inutile ; je vais y joindre un billet pour le supérieur de son beau-frère ; à nous deux nous l'emporterons peut-être. Que voulez-vous qu'il fasse contre deux ? Qu'il le nomme ou qu'il meure.

Je te recommande très particulièrement cette affaire, lors même qu'elle devrait te donner des ennuis. L'abbé Bastide est un de ces admirables prêtres qui ne pensent jamais à eux ; parce qu'ils pensent toujours à Dieu et aux autres. Il est bien juste que les autres s'occupent un peu de ses affaires et travaillent à lui faire avoir dès ce monde quelques-unes des bonnes et légitimes joies qui sont la récompense de tout le bien qu'il fait.

Mon œil est à peu près dans le même état (1). Il y a tantôt un peu de mieux et ce peu est beaucoup. Ce qu'il y a de plus grave dans les accidents semblables à celui qui m'arrive, c'est l'inertie, signe de la mort. Je ne fais pas de remèdes, si ce n'est un peu de fer et de quinquina que je prends chaque jour pour fortifier le sys-

(1) Il y avait six semaines que son œil gauche, subitement voilé, était à peu près perdu, et que Mgr de Ségur se considérait comme voué à une cécité complète et prochaine.

tème nerveux. Je ne travaille pas du tout, je ne m'ennuie presque pas, et enfin, bien que nous soyons au mois de juin, j'ai la chance de ne pas étouffer. Nous avons une température de mois d'avril, ce qui est beaucoup pour mes yeux. As-tu jamais vu le portrait du Tasse ? Si mon œil s'en allait, j'aurais la perspective peu pittoresque de lui ressembler. Figure-toi un œil complètement fermé et rappelant le sommeil de l'innocence, et l'autre immensément ouvert et plein de feu. Si jamais je suis comme cela, je me mettrai un bandeau à la façon de Robert Macaire. Le tout, mon bon Anatole, à la grâce de Dieu, qui sait mieux que nous ce qu'il nous faut, qui est le maître de nos deux yeux comme de toute notre personne et qui nous éprouve et nous humilie quand il voit que cela est nécessaire à notre âme.

Adieu, très cher ami, je t'embrasse de tout mon cœur, toi et Cécile, et je prie saint Pierre de faire de Pierre un petit saint.

GASTON.

Je t'envoie avec la lettre de l'abbé Bastide un mot de recommandation pour le directeur général de l'enregistrement. Tu pourras le lui remettre quand tu iras faire toi-même ta recommandation.

Rome, 27 juin 1853.

Merci, cher Anatole de ta lettre du 17. J'ai fait comme La Fontaine, et quand tu m'as offert ta maison, j'étais résolu de m'y installer. Par la grâce de Dieu, nous pouvons dire entre nous, les belles paroles que Notre-Seigneur disait à son Père dans l'évangile de saint Jean : « *Omnia tua mea sunt et mea tua sunt* », ma maison est la tienne à Rome et la tienne va devenir la mienne à Paris. Le domestique suisse que j'amènerai avec moi est la propreté même, et Cécile peut être sûre qu'elle ne trouvera aucune trace de mon passage.

Tu m'as fait peur avec l'annonce de ton mal d'yeux ; mais quand j'ai vu qu'il ne s'agissait que d'un vil *compère Lorient*, j'ai souri de pitié, d'indignation et de bonheur en me comparant à toi. J'arriverai à Paris le 12 ou le 13. Ce qu'il y aurait de plus simple et de plus sûr pour *notre* appartement serait qu'au jour de ton départ pour les Nouëttes, tu en remisses les clefs à Aybicher.

Mon œil est toujours de même, ni mieux ni pire. Ce matin, après un dîner monstre, donné hier au soir par l'ambassade aux deux nouveaux cardinaux, et après le consistoire public dont je

sors, et où nous avons tous failli suffoquer, tant il y faisait chaud, j'y vois un peu plus clair qu'avant. Cela ressemble à de l'esprit de contradiction. Dans trois mois, après mes vacances, nous serons fixés sur le sort de cet œil infortuné pour lequel j'ai peu d'espoir dans mon *fort* intérieur.

Tu sais, du reste, quelle admirable consolation le Pape a apportée à ma peine, et comment en échange de cette première visite qu'il a daigné me faire, mon bon Seigneur Jésus depuis huit jours, veut bien demeurer chez moi !

J'ai reçu avant-hier pour toi aussi une marque de la bienveillance de Pie IX. Quoique ce ne soit rien, rien du tout, en comparaison de ce que j'ai reçu, je sais néanmoins quel prix, toi et moi nous devons attacher à cette faveur pontificale. C'est le bref de ta nomination à l'étoile de Pie IX, avec une gracieuse lettre du cardinal secrétaire d'État et la croix elle-même avec son cordon. Je me réserve la joie de te la donner moi-même. Ton bref est daté du 18 juin.

Il paraît, sauf le respect que je te dois, que tu n'es pas très assidu aux réunions et à la rédaction des *Petites lectures*. Baudon qui m'écrit au sujet de cette excellente œuvre, me dit que, depuis cinq ou six mois, il n'a pu réunir que deux fois le conseil, jadis si régulier ; et encore, à ces

deux séances, n'y avait-il que deux membres. Quoique nous ne soyons plus sous le régime parlementaire, et que je ne le regrette pas, je trouve le procédé de mes confrères un peu léger. Je te conseille de t'occuper de cette petite feuille ; elle pénètre là où les livres ne peuvent arriver. En trois quarts d'heure ou en une heure, tu peux écrire quelque gracieuse historiette, qui donnera à quelques centaines de lecteurs le désir de s'abonner pour en retrouver de semblables, et ta plume couvrirait ainsi ce que la mienne a, dit-on, de trop dévot et de trop sérieux. C'est du moins ce que Baudon me reproche, mais je ne suis pas de son avis !

Adieu, mon bon Anatole. Je t'apporte la statuette de saint Pierre bénite par le Pape. Je t'embrasse mille fois ainsi que Cécile et Pierrot. Embrasse pour moi tous les nôtres.

GASTON.

LETTRE

ADRESSÉE PAR MONSEIGNEUR DE SÉGUR
A M. LE COMTE DE LEUSSE.

LETTRE ADRESSÉE PAR MGR DE SÉGUR A. M. LE
COMTE DE LEUSSE.

Rome, 25 mai 1853.

Je ne sais, cher ami, si je suis destiné à vous revoir : selon toutes les apparences, vous êtes, vous, destiné à me revoir parce que vous avez des yeux. Vous savez que j'en avais par le passé et que je m'en servais pour faire nos caricatures, du temps de nos expéditions dans les Pyrénées avec le *bourreau* inconnu (jeune étranger qui habitait notre hôtel). Il paraît que j'ai impatienté le bon Dieu depuis ce temps-là par le mauvais usage que j'en ai fait, ou bien que, tout au contraire, j'en ai fait si bon usage qu'il veut me récompenser en me traitant comme il traite ses meilleurs amis ; car voici bientôt un mois que j'ai un œil quasi perdu, et celui qui me reste est un si pauvre Sire qu'il ne vaut pas la peine qu'on en parle. Je croirais que ce qui m'arrive est de l'espèce des gouttes sereines. Cela ne veut pas dire que je suis un serin, aver-

tissez-en vos enfants, cela veut dire seulement que le nerf optique tombe en paralysie ou partielle ou totale. Jusqu'à présent cette paralysie de l'œil gauche n'est pas complète, et je distingue encore les objets comme au travers de l'eau. Le médecin, en qui j'ai autant de confiance qu'on peut en avoir en un médecin, espère encore que ce n'est pas définitif. Pour moi, je ne l'espère ni ne l'espère pas, car au fond, mon bon ami, cela m'est parfaitement égal. J'ai le bonheur d'être chrétien ; je sais que je ne suis en ce monde que pour y passer quelques moments, et j'ai depuis longtemps jeté toutes mes espérances dans la vie éternelle. S'il fallait choisir, je préférerais la souffrance, et j'espère de la bonté de Dieu que si c'est une visite de sa justice et de sa miséricorde comme je le croirais plutôt, je saurai apprécier la grandeur d'une pareille grâce et je resterai fidèlement avec la sainte Vierge au pied de la croix du maître des souffrances. C'est par le Vendredi-Saint qu'on arrive au jour de Pâques; je vois venir très volontiers le Vendredi-Saint.

Vous qui êtes un bon chrétien, cher ami, vous ne ferez pas à Notre-Seigneur Jésus-Christ l'injure de vous affliger de ce qui m'arrive. Vous m'aimez assez pour l'en remercier, et pour lui demander simplement que je supporte comme il

faut une épreuve aussi excellente. A la vie et à la mort nous sommes à Dieu, disait autrefois saint Paul. Le bon Dieu n'a pas changé depuis ce temps-là.....

Adieu, cher ami, au revoir bientôt. Je vous aime tous et vous embrasse tendrement.

• GASTON DE SÉGUR.

LETTRES

ÉCRITES A SON SECRÉTAIRE INTIME M. L'ABBÉ
DIRINGER.

LETTRES ÉCRITES A SON SECRÉTAIRE INTIME,
M. L'ABBÉ DIRINGER

Laigle (Orne), 28 août 1860.

Mon bon Abbé,

Je vous remercie de votre aimable lettre. Encore un mois de vacances, et vous deviendrez mon esclave. Je tâcherai, pour l'amour et en l'amour de Notre-Seigneur, de vous adoucir de mon mieux l'assujettissement, parfois fatigant et pénible, où vous mettra l'infirmité que Dieu m'a envoyée dans sa miséricorde, et vous tâcherez, de votre côté, de supporter, pour l'amour du même Seigneur, mes imperfections quotidiennes et le bout de la croix qui pèsera sur votre épaule. Je reviens à Paris le premier octobre ; mais jusqu'au quatre, je serai à Versailles en retraite chez les bons Pères Capucins. Si vous pouvez être à Paris le premier ou le deux, il serait assez commode d'avoir quarante-huit heures de liberté complète pour votre ins-

tallation chez *nous* Nous allons vivre à l'ecclésiastique, c'est-à-dire tout modestement, laborieusement et un peu à la dure. Dieu nous bénisse et augmente en nous sa divine charité !

Je vous embrasse bien cordialement.

Paris, le 1^{er} décembre 1868.

Cher Ami,

Je n'ai pu vous écrire hier. Je me suis vainement débattu contre ce flot impossible, que vous connaissez, et qui déborde par-dessus le bon Méthol pour venir mourir et me faire mourir dans mon pauvre coin de salon.

Nous avons reçu bien exactement toutes vos lettres, ces nouvelles, bonnes, mauvaises, meilleures, alarmantes, auxquelles nous prenons tous un si vif intérêt. D'après votre lettre d'hier matin, j'ai bien peur que le mal ne soit sans remède. Faut-il en avoir peur ? Et la bonne mort n'est-elle pas un bien souverain ? C'est dans ces grandes circonstances qu'il faut surtout vivre de la foi, penser les pensées de la foi, voir à sa seule lumière, refouler les impressions contraires de la

pauvre nature

Tenez-nous bien au courant. Je bénis de nouveau et embrasse votre bonne vieille mère. Que la paix de Notre-Seigneur Jésus-Christ domine et pénètre tous les sentiments de vos cœurs !... Je vous embrasse mille fois.

3 décembre 1868.

Cher Ami,

Voilà donc votre bonne mère délivrée du poids de la vie présente et entrée dans l'éternité par la porte du salut. Il faut s'en réjouir saintement avec elle, pleurer bien doucement la séparation douloureuse, quoique simplement momentanée, soulager fortement et délivrer promptement sa pauvre âme des expiations nécessaires, au moyen de la prière, des indulgences, des pénitences et surtout de la messe ; enfin, consoler et sanctifier vos sœurs et vos frères, élever leurs âmes au-dessus du sensible et arranger tout doucement les affaires. Ne brusquez rien, ne vous hâtez pas ; ces choses-là exigent un peu de temps et de patience. Et puis,

mon pauvre ami, il faudra vous remettre physiquement de ces insomnies et de ces coups. Ne vous occupez pas de moi ; voilà la marque d'amitié que je réclame de vous maintenant. Votre poste est chez vous et non ici ; vos *devoirs* de là-bas sont plus graves, plus urgents, plus personnels en ce moment que tous les autres.

Nous avons déjà prié et gagné de grandes indulgences pour votre chère défunte. Méthol, Urruty, nous tous, nous sommes bien avec vous. Demain je dirai la messe pour votre mère et pour vous, et nous communierons tous à cette intention.

Pauvre cher ami, du courage et de la paix en Dieu ! Reposez-vous bien. Je vous embrasse tristement et bien affectueusement, en vous souhaitant cette sainte joie de Notre-Seigneur Jésus-Christ qui se concilie si merveilleusement avec les larmes et la douleur.

Paris, le 14 juillet 1869.

Cher Ami,

Nous allons donc nous revoir bientôt ? Non à Cauterets, mais ici, s'il plaît au bon Dieu. Je me garderai bien d'aller faire sans nécessité absolue cet immense voyage,

aussi fatigant que coûteux ; mon vieux larynx, mes vieilles bronches, mes vieux poumons, sont cuirassés et culottés ; les eaux anodines de Cauterets passeraient dessus, même sans les mouiller, et j'en serais quitte pour avoir dépensé un billet de mille francs, perdu pour le ciel ; pour m'être mis dans le corps cinquante-cinq ou soixante heures de chemin de fer, dans le midi, dans les Landes, en juillet ; pour avoir perdu un mois de bon travail et de bonnes confessions. *O insensati Galatæ* de la maison Bely ! Donc je n'irai pas.

Mais en revanche, mon bon ami, il faut absolument que vous restiez dans ce Cauterets jusqu'au mercredi ou même au jeudi. Ma sœur Henriette, avec notre petite Henriette et notre petit Armand, arrive audit Cauterets le lundi soir. La petite aurait évidemment une apoplexie foudroyante si, en arrivant, elle ne vous possédait pas pour deux ou trois jours, au moins. Donc, c'est vous, mon pauvre vieux, qui allez tâter du Cauterets.

Tous ces jours derniers, nous avons eu ici un temps charmant ! D'abord, une tempête continue de vent d'Est ; vous en connaissez les charmes ; et puis, deux journées tellement chaudes que nous avons pris le parti de nous calfeutrer totalement dans notre maison, relativement fraîche, sans mettre

les pieds dehors de toute la journée. Hier matin, avant six heures, nous jouissions déjà de vingt-six degrés. Ce matin, c'était tombé à treize, toujours avec mon ami le vent d'Est. Aussi, cette nuit.....

Adieu, cher ami. Nous voici en parlementarisme. C'est, je crois, un moindre mal, surtout pour Rome. Adieu, je vous embrasse cordialement.

Kermadio, 2 septembre 1877.

Cher et bon Ami,

Nous n'avons pas reçu de vos nouvelles depuis une dizaine de jours. Dans le doute, je vous écris à H... C'est aujourd'hui mon grand jour de grâce, le jour du crucifiement du bon larron. Il y aura vingt-trois ans révolus que la miséricorde divine m'a donné, à une heure et demie, cette magnifique relique de la vraie croix, laquelle a été accompagnée de cette autre relique, bien plus précieuse encore, car elle est absolument divine : je veux dire la sainte Réserve dans notre chapelle. *Misericordias Domini in æternum cantabo. Exulta et lauda, quia magnus in medio tui sanctus Israel !*

Rien de bien nouveau ici ; c'est pourquoi je ne vous ai pas écrit. Nous avons fini *Tous les huit jours*, ainsi qu'un autre petit morceau, intitulé : *Venez donc à moi*. C'est un appel très simple adressé à tous, afin que Notre-Seigneur ne reste pas solitaire et abandonné dans nos églises. J'espère que ce second tiendra en une demi-feuille ; assurément, en une feuille, il sera comme un poisson dans l'eau, ou comme un enfant dans un grand lit de ménage. Pierre Méthol est, depuis quatre ou cinq jours, dans la mer de la villa Conny, à Cibour, près de Saint-Jean-de-Luz. Je crains qu'il n'y devienne un vrai canard. On attend, pour ainsi dire, de jour en jour, la mort de la bonne mère de Joséphine. Elle s'éteint très doucement.

Nous avons ici un temps délicieux, ni chaud, ni froid, léger, sans pluie, sans beaucoup de soleil. C'est ravissant, et cela rappelle la rue du Bac !

Adieu, mon bon cher. Reposez-vous bien ; refaites vos provisions, et que la bonne sainte Vierge vous bénisse mille, dix mille et cent mille fois, en ce monde et dans la bienheureuse éternité !

LETTRES

ADRESSÉES A JEAN-BAPTISTE MÉTHOL, SON VA-
LET DE CHAMBRE, ET A SES ENFANTS, FIL-
LEULS DE MONSEIGNEUR DE SÉGUR.

LETTRES ADRESSÉES A JEAN-BAPTISTE MÉTHOL,
SON VALET DE CHAMBRE, ET A SES ENFANTS,
FILLEULS DE MGR DE SÉGUR.

Laigle, 17 août 1855.

Je joins quelques lignes à la lettre de mon frère, mon brave et cher Méthol, afin de mieux préciser les choses, et de vous dire ce que j'attends de vous si vous entrez dans ma maison.

Ce que je veux *avant tout* dans les deux hommes qui seront employés à mon service, et dont vous serez l'un, si vous le voulez, c'est une vie chrétienne et paisible, plus semblable à la vie d'un religieux qu'à celle d'un domestique ordinaire. C'est en outre la certitude qu'ils sont heureux chez moi, et que je pourrai les conserver toute ma vie. Je veux qu'ils voient en moi, non pas un maître qui paie, mais un père auquel ils obéissent par dévouement et affection, en vue de Dieu.

Cela n'empêche pas bien entendu que je leur

donnerai des gages fixes, que la dernière lettre de mon frère vous a nettement indiqués. Mais je le répète, ces gages et les autres conditions ne doivent être que l'accessoire dans l'affaire, pour vous comme pour moi, et c'est un frère et un enfant que je veux avoir auprès de moi.

Cette manière d'envisager les choses n'est pas, je le sais, la manière ordinaire entre maîtres et domestiques ; aussi vous recommandé-je, mon cher Méthol de murement réfléchir avant de prendre une détermination, afin de ne pas éprouver de mécompte dans l'avenir. C'est comme vous le voyez, une décision importante. Quand vous l'aurez prise, répondez-moi immédiatement à Laigle (Orne), ou à mon frère qui est avec moi jusqu'au 7 ou 8 septembre. Nous vous ferons connaître alors l'époque précise à laquelle il faudra venir à Paris, et à laquelle vous ferez partie définitivement de ma maison. Ce sera je pense vers la fin de février.

Adieu, mon bon ami, je vous embrasse et vous aime cordialement. Quelle que soit votre détermination, soyez assuré que je vous conserverai toujours les mêmes bons sentiments.

L.-G. DE SÉGUR.

6 septembre 1855.

Votre réponse mon brave Méthol, m'a causé une grande joie et je vous considère d'avance comme mon *homme*, comme mon fidèle serviteur, ou plutôt comme mon fils en Notre-Seigneur Jésus-Christ.

..... Il faudra voir en moi Notre-Seigneur lui-même, lui rendre tous les services que vous me rendrez. Nous aurons le bonheur de demeurer nuit et jour auprès du Saint-Sacrement que je conserve dans le tabernacle de ma chapelle par un privilège spécial du Saint-Père. Votre service sera simple et facile, bien que j'attende de vous l'exactitude et la diligence les plus complètes.

L.-G. DE SÉGUR.

A l'occasion de la mort de son père.

Octobre 1857.

Je suis bien touché du sacrifice que vous me faites. Je n'avais pas besoin de cela pour connaître votre dévouement et votre tendresse. Soyez bien assuré, mon enfant, que je

vous rends de tout mon cœur cette affection et que maintenant plus que jamais je vais être votre père. Ne craignez pas pour l'avenir ; outre que ce sentiment est peu selon Dieu qui nous ordonne dans son Évangile de ne pas nous inquiéter du lendemain, j'espère que vous pourrez en quelques années refaire cette part d'héritage que votre dévouement filial me sacrifie aujourd'hui ; et, malgré que je ne possède pas grand chose, je m'arrangerai de manière à assurer votre sort, si la Providence de Dieu m'enlève de ce monde avant vous.

Du courage, mon bon Méthol, soyez un vrai chrétien dans les circonstances que vous traversez. Ne vous attristez pas outre mesure du départ de votre père ; pieux et chrétien, comme il est, il quitte, par la mort, le monde des misères, pour entrer sûrement et demeurer éternellement dans le monde céleste du bonheur et de la sainteté. Il faut envier son sort et demander à Notre-Seigneur Jésus-Christ qu'il daigne nous faire cette même grâce et miséricorde de vivre tout en Lui durant notre épreuve sur la terre, afin de vivre tout en Lui durant l'infinie et immuable éternité. Non-seulement je vous permets, mais je vous conseille fort et vous demande de rester au milieu des vôtres jusqu'à ce que vous ayez rendu à votre

père mort tous les devoirs d'un fils chrétien. Tout le monde est préoccupé de votre chagrin, et mon père, ma mère, mon frère et mes sœurs me demandent chaque jour de vos nouvelles avec un intérêt qui montre combien on vous apprécie et on vous aime.

Adieu, mon bien cher enfant. Tenez-moi au courant de tout ce qui vous arrive. Je vous embrasse de tout mon cœur et vous donne, à travers la distance qui nous sépare mais qui n'existe point pour le bon Dieu, la bénédiction de ce grand Dieu, Notre-Seigneur Jésus-Christ, à l'amour duquel je recommande votre âme et votre bonheur.

L.-G. DE SÉGUR.

Extrait de la lettre envoyée à J. Méthol à l'occasion de son mariage.

24 septembre 1859.

Du reste, mon cher enfant, soyez bien tranquille au fond du cœur, au milieu de toutes ces émotions et marchez toujours en présence de Dieu. Ne négligez pas la sainte communion qui empêche la dissipation et

mettez Dieu avant tout. Je prie pour vous tous les jours, et M. l'abbé ne vous oublie pas non plus. Dimanche, je dirai la messe spécialement pour votre mariage. Portez mes souvenirs au bon curé de Roquiague et à votre excellente mère.

L.-G. DE SÉGUR.

A l'occasion de la naissance de Marie Méthol.

21 juillet 1881.

Maintenant que vous êtes père de famille, mon bon fils, il faut être plus solidement chrétien que jamais, afin d'attirer sur votre enfant et sur votre femme les grâces dont elles ont besoin pour servir Dieu. Le père est ainsi doublement père de son enfant, il l'envoie au ciel comme à la terre : je vous recommande surtout l'attention à la présence de Dieu en vous, la douceur, la modestie et la grande régularité et piété dans vos communions.

Adieu, mon bon fidèle Méthol, je voudrais servir Notre-Seigneur aussi bien que vous me servez ; hélas ! que je suis donc un pauvre serviteur d'un si bon Maître. Priez-le chaque jour

pour moi ; je vous embrasse ainsi que Joséphine et Marie en vous bénissant tous les trois du fond de mon cœur.

L.-G. DE SÉGUR.

21 mars 1871.

Les affaires marchent toujours bien. Hélas ! mon pauvre Méthol, il n'en est pas de même des affaires publiques, particulièrement à Paris. Nous voici jusqu'au cou dans la Révolution et les plus beaux jours de juin 48 sont revenus, ou pour mieux dire, sont de beaucoup dépassés. Nous allons d'abîmes en abîmes, entraînés par le torrent de ces mille erreurs, crimes et folies qui s'appellent orgueilleusement : la Révolution. On recueille ce que l'on sème : nous recueillons de plus en plus le fruit des révoltes de la pauvre France, et même de la pauvre Europe, contre le bon Dieu, son Église et ses lois. Dieu veuille que nous apprenions bientôt de moins tristes nouvelles et qu'il n'y ait pas trop de sang versé !

A l'occasion de la capitulation de Paris.

2 février 1871.

Je vous écris sous l'impression bien douloureuse des terribles événements qui se passent à Paris. Cet horrible siège qui, jusqu'à ces derniers jours, avait été si bravement, si héroïquement soutenu, vient de se terminer par une inqualifiable capitulation, qu'aurait épargnée un peu d'énergie et d'initiative. C'est la France qui s'effondre. L'orgueil de ce Paris si splendide et si pécheur, est pour jamais, ce me semble, brisé par cette douloureuse capitulation. Je ne m'étonnerais pas si nous apprenions demain ou après, que l'armée, c'est-à-dire plus de trois cent mille hommes que les Prussiens parlent d'emmener captifs en Allemagne, se sont soulevés et jetés comme un seul homme sur les lignes prussiennes, plutôt que de se rendre et de déposer les armes. Ne vaut-il pas mieux risquer de perdre trente, quarante et même cinquante mille hommes que d'aller mourir à petit feu et dans la honte, au milieu des glaces et des neiges de la Prusse ? Tous nos pauvres amis sont menacés de ce sort. Ce matin je cherchais à me les rappeler en détail ;

j'en trouvais plus de quatre-vingt-dix. Quel désastre ! Et quelles ruines !

Il paraît certain que notre petit appartement du n° 39 n'a pas été touché, non plus que celui de ma mère. Mais cela durera-t-il longtemps ? On annonce que les maires de Paris vont faire exécuter chez les absents des perquisitions de chauffage, de vivres et de vins et qu'ils pourront sans autre formalité faire loger des blessés ou des malades dans les appartements vides. Cette mesure, assez naturelle, mais dont on va évidemment abuser beaucoup, nous atteindra-t-elle dans notre petit coin ? A la garde de Dieu et de la sainte Vierge ! Dans ces temps de grands malheurs publics, l'espèce de découragement général qui naît des mauvaises nouvelles se succédant les unes aux autres pendant des semaines et pendant des mois, a du moins l'avantage de vous détacher de bien des choses. On sent, on voit que telle ou telle habitude, bonne en elle-même, douce, utile, qu'on croyait presque nécessaire, n'était au fond qu'agréable et que l'on peut parfaitement vivre sans elle. Telle est entr'autres notre pieuse et jolie chapelle avec les délicatesses que notre foi y avait accumulées peu à peu ; telles sont aussi nos bonnes petites habitudes de vie réglée, de grosses charités, et de facilité dans

la vie. Tout cela était bien bon ; mais quelque chose de meilleur encore, c'est la soumission pleine et entière à la très sainte volonté de Dieu. De votre côté, mon bon Méthol, efforcez-vous de demeurer bien paisible au milieu de cette tourmente, et de vivre au jour le jour sans vous préoccuper anxieusement du lendemain. Faisons aujourd'hui ce que nous tâcherons de faire demain, ce que nous tâcherons de faire toujours, sanctifions-nous dans la paix de Dieu, par l'humilité et la douceur, par une patience inaltérable, par la vie de la foi, par la prière assidue et la communion habituelle.

Adieu, mon cher et bon enfant. Voulez-vous que je vous envoie un peu d'argent ? N'attendez pas jusqu'au dernier moment. Soyez tous bien fervents, afin de contribuer plus efficacement à la délivrance de Rome, ainsi qu'à la conversion et au salut de notre pauvre France. Que nos petits enfants prient beaucoup et souvent tous trois ensemble à ces intentions. Je les bénis et vous bénis tous en vous embrassant du fond de mon cœur.

L.-G. DE SÉGUR.

1^{er} septembre 1873.

Et nos petits enfants, nos grands petits enfants ? sont-ils tous trois bien dévoués au bon Dieu, à son amour, à son service ? C'est là le principal ; aurait-on tout le reste, si ce point là fait défaut, on manque son affaire. Je leur recommande à tous et à chacun, et à vous aussi, mon cher Méthol, ainsi qu'à notre bonne Joséphine, de raviver chaque jour en vos cœurs cette vie de la foi, cette union habituelle avec Jésus-Christ, cette adoration intime de sa présence au Saint-Sacrement d'abord, puis au fond de l'âme. C'est là le but de tous nos exercices de piété, de nos prières, de nos communions : vivre pour Jésus-Christ et non pas pour soi-même ; tout faire, dans le détail de chaque journée, en vue d'imiter Jésus-Christ et de lui plaire, et de l'aimer de plus en plus.

Adieu, mon bon Méthol, et vous tous, mes chers enfants. Je vous bénis et vous embrasse tous du fond de mon cœur.

L.-G. DE SÉGUR

11 septembre 1873.

J'ai reçu votre lettre de Lourdes, mon bon et cher Méthol. Je regrette que les deux petits garçons, Pierre surtout, n'aient pas pu vous accompagner ; c'eût été un grand souvenir, et, pour sa vocation, peut-être un aide très efficace. Ce sera pour une autre fois, s'il plaît à Dieu. Recommandez *de ma part* à ce bon petit de pratiquer bien exactement et sans s'en laisser détourner, les règles et directions que je lui ai envoyées au moment de sa première communion. Si les autres ne font pas ce qu'il fait, tant pis pour eux ; quant à lui, qu'il marche dans l'obéissance, et qu'il laisse dire ceux qui le blâmeront. Qui sait, si son exemple n'entraînera pas dans la bonne voie plusieurs de ses bons petits camarades ?

Adieu, mon enfant, je vous bénis tous et vous embrasse cordialement.

L.-G. DE SÉGUR.

Dimanche, 18 juillet 1875.

Nl n'y a pas à dire; il faut se sanctifier tout de bon pendant ces quelques petits moments qui nous séparent encore de notre éternité. Ce qui ne tend pas là est perdu, est inutile, est quelquefois plus qu'inutile. Que la grâce et l'amour de Notre-Seigneur remplissent vos pensées, vos affections, votre volonté, votre vie tout entière.

L.-G. DE SÉGUR.

29 septembre 1868.

Mon cher Méthol,

Nous n'oublions pas ici le 29 septembre. Ce matin, c'est la première chose que m'a dite Urruty : « Voilà aujourd'hui neuf ans que notre cher Méthol est marié. Nous allons lui consacrer la messe, la communion et la journée de prière. » Je ne vous ai pas en effet oublié à la messe, non plus que la bonne Joséphine et les quatre petits enfants, l'enfant du Ciel en tête.

Espérons que la bonne Vierge, saint Joseph,

tous les patrons de la maison, daigneront nous bénir jusqu'à la fin, malgré nos péchés et nos misères ; qu'ils nous maintiendront tous, vieux et jeunes, dans les voies de la paix, de l'innocence, et de la sainteté véritable ; qu'ils nous obtiendront, également à tous, une bonne et heureuse fin, avec un magnifique paradis, après le travail de la vie présente.

Ici, nous allons tous bien, y compris ma mère. A Paris, ma chère sœur Jeanne Françoise s'affaiblit de jour en jour, sans cependant donner d'inquiétudes immédiates ; elle a eu ses pauvres jambes très enflées ; on lui a fait deux ou trois piqûres d'aiguille, qui ont suffi pour faire écouler beaucoup d'eau, et maintenant, nous écrit aujourd'hui même la sœur Marie Donat, les jambes sont à peu près dans leur état naturel.

Elle a communiqué encore hier matin et dès qu'elle va un peu mieux, elle reprend aussitôt sa sérénité si aimable. Priez bien pour elle. Je remercie les chers petits de leur *Ave Maria* de chaque jour. Ils seraient bien gentils d'en dire quelques-uns de plus par-ci par-là dans les courants des journées. La prière des enfants va droit au cœur du bon Dieu.

Adieu, mon cher Méthôl, quelle douleur pour moi et pour nous tous, si votre accident de l'autre

jour eût mal tourné. (Un cheval emporté et la voiture brisée.) Je ne veux pas même y penser.

Nous comptons toujours partir d'ici lundi prochain, 5 ; nous nous arrêterons à Versailles jusqu'au 12, pour notre retraite (du Petit-Séminaire) ; puis du 14 au 19, comme vous le savez, nous irons à Beauvais (encore prêcher la retraite au Petit-Séminaire). En revenant nous retrouverons à Paris notre vieux et cher Méthol de la basquerie de Barcus (sa paroisse).

Je vous embrasse tous les cinq de bien grand cœur. Mille bénédictions à toute la famille et nos affectueux hommages à M. le Curé et à MM. les Vicaires de Barcus.

A l'occasion de la saint François, dimanche, n'oubliez pas le Grand-Pardon.

L.-G. DE SÉGUR.

L'an de grâce 1859, le 29 septembre, pendant qu'à Mauléon, tout le monde disait avec l'Archange Saint-Michel : « Qui est semblable à Dieu ? » le jeune et beau Méthol, la tête ornée de cheveux, disait avec un toupet incroyable : « Qui est semblable à Joséphine ? »

De son côté, la charmante Joséphine disait tout bas : « Qui est semblable à mon Joannès ? »

Aujourd'hui ils sont semblables l'un à l'autre,
c'est-à-dire aussi méchants l'un que l'autre.

Signé : S.

Paris, 31 octobre. 1874.

Mon cher petit Pierre (1),

Te voici donc enfant de saint Vincent de Paul, j'en remercie le bon Dieu de tout mon cœur. Là-bas, tu étais dans un bon collège, mais dans un collège, et rien de plus : désormais te voici dans un séminaire, c'est-à-dire dans un de ces sanctuaires de piété sérieuse, d'études spéciales et de joies toutes pures, que le Saint-Concile de Trente a institués lui-même, sous l'inspiration de Dieu, pour recueillir et faire fleurir les vocations sacrées. S'il plaît au bon Dieu, l'année prochaine, le cher petit Joseph ira t'y rejoindre, et vous serez tous deux dans les meilleures conditions possibles pour répondre aux vues de miséricorde et d'amour que Notre-Seigneur a sur vous, ainsi que nous l'espérons tous de tout notre cœur. Je te recommande tout

(1) Pierre Méthol, son filleul.

spécialement, mon cher enfant, quatre choses. D'abord, observe religieusement et jusque dans ses moindres détails la règle de la communauté. Rien ne forme plus sûrement et plus immédiatement à la vraie piété ecclésiastique que l'observance très exacte de la règle. Prends la résolution de n'y jamais manquer, mais je dis « jamais », et en rien. Surtout en ce qui concerne le silence et l'exactitude, la règle est une source intarissable de grâces et de mérites. — En second lieu, je te recommande ce qui est l'âme du séminaire, je veux dire une profonde et amoureuse piété envers le Saint-Sacrement ; grande religion dans les moindres détails, et grand esprit de foi à l'égard du grand et très grand Sacrement de Jésus-Christ ; et amour très tendre, très confiant, très doux qui se manifeste et s'alimente tout ensemble par la communion fréquente : communie pieusement et souvent ; ce ne sera jamais trop souvent, quand ce sera pieusement et avec une vraie bonne volonté. La communion est le grand moyen d'aimer Jésus et d'être aimé de Lui. Avec la bénédiction de ton père spirituel, reçois humblement ton bon Jésus au moins tous les dimanches et fêtes ; il t'apportera la grâce de lui rester fidèle, de demeurer très pur, au milieu même des tentations, de te corriger de tes petites faiblesses, ou du

moins de ne pas les aimer. — En troisième lieu, mon cher petit Pierre, travaille, non comme un petit âne, mais comme un petit cheval. Ne te laisse pas décourager si tu n'arrives pas toujours au succès. Il importe peu d'être le premier, mais il importe beaucoup de faire tout ce qu'on peut pour l'être. Si, comme je le demande au Sacré-Cœur de Jésus, tu as un jour l'immense bonheur et l'immense honneur de devenir son ministre, il faudra que tu sois un homme solidement instruit, afin de pouvoir lui rendre de meilleurs services. Mais ne travaille jamais par vanité, par gloriole ; toujours, pour l'amour du bon Dieu et de sa sainte volonté.

Enfin, mon bon et cher petit enfant, sois, avec tes pères et tes frères, si doux, si vraiment bon, si cordial, si ouvert, si digne d'affection, que tout le monde t'aime et te chérisse. Sois au milieu d'eux comme un cher enfant Jésus de Nazareth : ne sois jamais ce que Jésus n'était pas quand il avait ton âge ; et applique toi, au contraire, à être ce qu'il était, en tout, partout, toujours. Je t'envoie ci-jointes trois petites feuilles qui te rappelleront cette grande et sainte règle. Tu en garderas une pour toi, et tu donneras les deux autres, de ma part, à l'excellent P. Lacour, et à ton père spirituel dont je ne sais pas le nom et à

qui je te recommande très instamment. — Mon petit Pierre, je prie le Sacré-Cœur et la sainte Vierge de te combler de bénédictions, de te garder très innocent et très pur, très fidèle dans les petites choses. Écris-nous ici au moins tous les mois et prie de temps en temps ton père spirituel d'ajouter quelques lignes à tes petites lettres.

Je t'embrasse de tout mon cœur, mon cher fils, et te bénis au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Ton parrain,
L.-G. DE SÉGUR.

Paris, en la fête de saint Joseph 1880.

Mon bon petit Joseph (1),

Je charge saint Joseph, à qui je t'ai consacré le jour de ton baptême, de te bénir et de t'embrasser de ma part, de t'offrir à la sainte Vierge, de t'obtenir la grâce insigne de conserver toujours ta belle innocence, d'affermir en toi l'excellente grâce de ta vocation, et de te donner de plus en plus l'amour et le zèle de la sainte Eucharistie. — Je charge Pierre de

(1) Joseph Méthol, son filleul.

t'embrasser en mon nom, et de t'amener sain et sauf jusqu'au second étage, et même jusqu'au troisième de la maison où se trouvent les six cœurs qui t'aiment certainement le plus ici-bas.

Adieu, mon vieux petit bonhomme ; et d'avance, bonnes vacances de Pâques. Tu trouveras ici cinq francs en l'honneur de saint Joseph.

L.-G. DE SÉGUR.

P.-S. — Outre les six cœurs susdits, il y a autre chose qui t'attend ici, mon pauvre Joseph. Ce sont les rats, toute une armée de rats qui montent, chaque nuit, l'escalier du n^o 39, sans le moindre respect pour la consigne de l'illustre marquise de *Chata*. Gare à tes deux mollets ! Je ne sais si les rats ont du cœur, mais, pour sûr, ils ont des dents, des dents terribles. A minuit sonnant, ils arrivent au troisième, et là, leur commandant, un vieux de la vieille, l'Alexandre des rats, qui est sorti victorieux de cent batailles rangées, dit à la troupe : « Par file à gauche ! à la cuisine ». Comme tu dormiras en vraie marmotte, ils auront beau jeu : les deux mollets y passeront ; après les mollets, le reste ; et le matin quand Marie viendra, elle ne trouvera plus que les gros os de son pauvre Joseph !

A PIERRE MÉTHOL

Mon bon Petit,

Je suis bien désolé de te savoir ainsi malade, et tout ensemble bien consolé d'apprendre par ton excellent Supérieur, que tu as accepté en vrai chrétien, la rude et douloureuse épreuve qu'il a plu au bon Dieu de t'envoyer. Je lui demande de tout mon cœur qu'il soutienne ton courage jusqu'au bout, qu'il t'accorde une pleine, entière et joyeuse soumission à sa sainte volonté et qu'il se serve de cette maladie pour purifier ta chère âme, en te rendant, comme lui, doux et humble de cœur. Saint François de Sales disait que, devant Dieu, une journée de souffrances saintement supportées est souvent préférable à trente années de travail. Nous avons tous commencé pour foi et tes pauvres yeux une belle neuvaine à Notre-Dame de Lourdes, à Sainte-Anne, à Saint-Joseph, à Saint-Pierre et à Saint-Jean, à Saint-François d'Assise et à Saint-François de Sales, enfin à ma sainte sœur Jeanne-Françoise, ainsi qu'à ma mère.

Joins-y-toi bien cordialement, t'abandonnant comme un enfant d'obéissance et d'amour, au bon plaisir de Notre-Seigneur.

Tes yeux sont à lui, avant d'être à toi ; et il ne faut les désirer ou les demander que pour pouvoir travailler à sa gloire.

Je t'embrasse tendrement, mon cher et très cher fils et te bénis au nom du Sacré-Cœur.

L.-G. DE SÉGUR.

LETTRES

FAMILIÈRES ADRESSÉES A UN RELIGIEUX DOMI-
CAIN.


LETTRES FAMILIÈRES ADRESSÉES A UN RELIGIEUX
DOMINICAIN, QUE MONSEIGNEUR DE SÉGUR AVAIT
CONNU ENFANT AUX RÉUNIONS DU PATRONAGE,
DONT IL AVAIT DIRIGÉ LA VOCATION, ET QU'IL
CHÉRISSEAIT ENTRE TOUS. LES CONSEILS QU'IL
LUI DONNE AU POINT DE VUE DE LA PRÉDICA-
TION, DE LA CONFESSION, DE LA DIRECTION DES
AMES, RENDENT CETTE CORRESPONDANCE PARTI-
CULIÈREMENT PRÉCIEUSE.

NOUS AVONS LAISSÉ EN TÊTE DE CHAQUE LETTRE
L'INDICATION DE SON OBJET FORMULÉ PAR LE
DESTINATAIRE LUI-MÊME.

A UN SÉMINARISTE, -AU MOMENT DE SON ENTRÉE DANS LA VIE
RELIGIEUSE

14 juin 1864.

Mon cher Enfant,

ue Notre-Seigneur soit béni de toutes
les grâces qu'il t'accorde et que la
sainte Vierge te guide dans la voie où
tu entres et qui est la sienne ! Je souscris de
tout mon cœur à la décision définitive du bon

P. Baudry. Déjà je t'ai recommandé au P. Danzas, que j'ai vu hier et qui va devenir ton supérieur. Comme tu le dis, le séminaire te sera toujours ouvert, si tu ne pouvais porter le joug suave, mais astreignant, de la règle dominicaine.

Merci mille fois de ton offre si affectueuse. Si j'en avais besoin, je n'hésiterais pas à l'accepter. Je t'embrasse de tout mon cœur, et te bénis au nom de Notre-Seigneur et sauveur Jésus.

L.-G. DE SÉGUR.

A UN NOVICE, APRÈS SA PRISE D'HABIT

L'Aigle (Orne), 9 août 1864.

Mon cher Fils,

J'aurais voulu t'écrire plus tôt ; je ne l'ai pu à cause de mille affaires. J'aurais voulu surtout pouvoir m'arrêter à Lyon, en revenant de Rome, afin de t'embrasser et de te bénir. Te voici donc décidément petit oiseau de paradis, plumage blanc et noir, ayant pour collier le rosaire ! Demeure courageusement et doucement dans le nid de la sainte Vierge, d'où tu t'envoleras un jour, pour devenir l'apôtre de

la foi et de l'amour de Jésus et de Marie. Ne m'oublie jamais devant Dieu, mon cher fils ; je t'embrasse de tout mon cœur, et te souhaite de devenir un véritable enfant de saint Dominique, un imitateur et un disciple de sainte Catherine de Sienne, du bienheureux Henri Suso et de tant d'autres. Demande cette même grâce, dans une mesure du moins, pour ton père et ton vieil ami.

L.-G. DE SÉGUR.

A UN NOVICE DOMINICAIN

29 septembre 1864.

Mon Révérend Pierre,

Ue commence aujourd'hui même la retraite du grand séminaire de Poitiers et n'ai le temps que de t'écrire trois lignes. Je te remercie bien affectueusement du bon souvenir que me témoigne ta lettre, et des prières que nos chers novices dominicains de Lyon veulent bien me promettre. Je vous demande à tous en grâce jusqu'à jeudi prochain de réciter le Saint-Rosaire chaque jour à cette intention si

importante, et aussi pour toutes les retraites des grands séminaires, qui ont lieu à cette époque. Je regrette beaucoup de ne pouvoir t'en dire davantage ; mais la besogne presse et n'attend pas.

Que la très sainte et immaculée Vierge Marie bénisse, fortifie, sanctifie et réjouisse pleinement mon cher Pierre, et le rende de plus en plus digne de son beau nom de Fr. Marie-Henri ! Je te bénis, cher enfant, et t'embrasse bien affectueusement.

L.-G. DE SÉGUR.
Chan. évêque de Saint-Denys.

A UN NOVICE DOMINICAIN, A L'OCCASION DES DIFFICULTÉS AVEC
L'ARCHEVÊQUE DE PARIS

4 janvier 1865.

Très cher Enfant,

Ton bon cœur ne se lasse pas, et je l'en remercie. La grâce de Notre-Seigneur non plus ne se lasse, ni de ton côté, ni du mien. Pour moi, elle m'envoie l'épreuve et la très sainte et très bonne humiliation ; à toi, elle donne la suavité de la vie religieuse, l'esprit de saint

Dominique, la confirmation dans ta magnifique vocation. Je remercie bien affectueusement tous tes chers Frères et Pères du Noviciat des sympathies qu'ils veulent bien avoir pour moi : je les leur rends bien largement.

Pour tes étrennes, je t'envoie deux petits opuscules que je viens de composer pour les enfants. Tu n'es plus un enfant ; mais « *Nisi convers fueritis et efficiamini sicut parvuli, non intrabitis in regnum cœlorum.* »

Adieu, mon Pierre, mon petit frère Pierre. Sois fidèle jusqu'à la mort, à Jésus, à Marie et au Saint-Siège.

L.-G. DE SÉGUR.

A UN NOVICE DOMINICAIN, AU SUJET DE L'INDULGENCE DE TROIS CENTS JOURS, ACCORDÉE PAR PIÉ IX POUR L'ADDITION DU MOT IMMACULATA, DANS LA SALUTATION ANGÉLIQUE

20 février 1865.

Mon bon petit Frère,

Je ne puis t'envoyer l'authentique de l'indulgence de l'*Immaculata* que tu me demandes : c'est une grâce que le Saint-Père a daigné me faire personnellement et de vive voix, pour ma chapelle privée et pour quel-

ques autres seulement. Elle est belle, mais elle n'est pas commune. — As-tu reçu mon dernier opuscule pour les enfants sur les tentations et sur le péché ? As-tu tous les six ?

Tiens-moi bien au courant de ce qui te concerne, surtout aux approches du beau et grand jour de ta consécration définitive. Je te bénis de loin, mon cher fils, et avec toi tous tes excellents Frères du noviciat, aux prières et aux pénitences desquels j'ose me recommander tout particulièrement.

Je t'embrasse de tout mon cœur.

L.-G. DE SÉGUR.

A UN NOVICE DOMINICAIN, A L'APPROCHE DE SA PROFESSION
RELIGIEUSE

5 juin 1865.

Mon cher Fils,

Je viens te bénir, toi et les vœux que tu vas prononcer. Pauvreté, chasteté, obéissance : oh ! les beaux trésors ! Ce sont les trois joyaux de la couronne du Sauveur et de la couronne de la sainte Vierge. En les prenant pour toi, mon bon fils, tu vas faire l'acte

le plus habile dont soit capable un homme d'esprit ; et tu vas faire tienne une fortune éternelle en comparaison de laquelle la richesse du baron de Rotschild n'est qu'une petite pièce de monnaie.

Ne m'oublie pas dans tes prières, mon cher enfant, surtout dans tes communions et dans la récitation du Saint-Rosaire. Prie pour la bénédiction de notre quatrième traité sur *la Piété et la vie intérieure*, qui sera, s'il plaît à Dieu, terminé avant les vacances. Il est difficile et important ; c'est la contre-partie du troisième, ainsi que l'indique son titre : *le Chrétien vivant en Jésus*. — Je te remercie de tes beaux textes de notre P. saint Thomas. Deux ou trois trouveront leur place dans ce traité même.

X. se préparait à son sous-diaconat avec grande joie, et en compagnie d'une trentaine d'acolytes ; il a été obligé d'aller dans sa famille et de remettre ainsi son ordination à Noël. Des souffrances très douloureuses, suites de la quinine dont on l'a bourré à Rome, ont été cause de ce pénible contre-temps. Il va mieux déjà. — Le 9 juin, vendredi, n'oublie pas le pauvre Claude Roy ; c'est son cinquième anniversaire.

Adieu, très cher enfant. Présente mes affectueux hommages à tes supérieurs et en particulier

au Père-Maître. Je te bénis et t'embrasse de tout cœur, ainsi que tes chers Frères du noviciat.

L.-G. DE SÉGUR.

A UN JEUNE RELIGIEUX, APRÈS SA PROFESSION. IL REGRETTE DE NE
POUVOIR ALLER PRÊCHER A LYON LE PANÉGYRIQUE DE SAINT
DOMINIQUE

24 juillet 1865.

Mon cher Pierre,

Malgré tout mon désir, je n'ai pu répondre à ta bonne et touchante lettre. Te voilà donc pour toujours au bon Dieu, à la sainte Vierge et à saint Dominique ! sous le patronage du bienheureux Henri Suso. C'est un bonheur que tu ne comprendras que cinq minutes après ta mort, lorsque la bonne Vierge, tes saints Patrons, ton Ange-Gardien et le *bon Larron* viendront au-devant de toi et te feront entrer chez toi.

Seulement, mon pauvre enfant, il faut t'apprêter à travailler, à suer, à trimer comme un misérable ; on ne se fait pas religieux pour se reposer, ni dominicain pour se taire ou pour dormir. Il faut entrer dans l'esprit de ton Père, saint Dominique, qui était une flamme ardente, et te

disposer au grand combat de la vie par les petites victoires quotidiennes du noviciat et du scolasticat. Humilité, simplicité, pureté, fermeté, recueillement intime : voilà surtout ce que je te recommande, sans parler de l'obéissance qui est la couronne royale d'un religieux. Prends garde à ton imagination et à ton cœur : ce sont deux forces excellentes, qu'il faut bien se garder d'étouffer, mais qu'il faut toujours diriger en haut et au dedans, là où est Jésus ; jamais en bas, ni au dehors, là où est le démon, le monde et la chair.

Adieu, mon petit frère Pierre ; je te bénis de tout mon cœur. J'ai terminé avant-hier le quatrième traité dont je t'ai parlé, *le Chrétien vivant en Jésus*. Je vais le soumettre à plusieurs correcteurs ; il paraîtra, je pense, dans la seconde quinzaine d'octobre.

Il me sera physiquement impossible d'aller à Lyon pour le 4 août. Dis à l'excellent P. Danzas combien je le remercie de cette marque de souvenir et d'affection. Prêche à ma place le panégyrique du grand apôtre de la sainte Vierge. Je suis à peine remis d'une bronchite, fruit d'un refroidissement et de la fatigue.

Adieu encore, cher enfant, mille bénédictions à tous tes Frères.

L.-G. DE SÉGUR.

A UN RELIGIEUX. — IL LUI ANNONCE DEUX VOCATIONS, ET LUI
RAPPELLE LA NÉCESSITÉ DE DEVENIR UN SAINT

L'Aigle, 28 août 1865.

Mon cher Fils,

En te remerciant de ton filial souvenir, je t'annonce ainsi qu'à tout le noviciat un beau cadeau pour ma fête. C'est un nouveau frère, âgé de vingt-cinq à vingt-six ans, magistrat distingué, plein d'intelligence et de savoir, et l'une des âmes les mieux douées que j'aie rencontrées jusqu'ici dans le cours de mon ministère. Je ne puis encore dire son nom ; mais l'affaire est décidée et quelques jours après la Toussaint, il entrera dans votre petit nid dominicain, pour y prendre le 21 novembre le blanc plumage des Frères-Prêcheurs. — Mon autre oiseau de Paradis est encore retenu par la patte pour une année. — Prie bien et priez tous pour ces deux frères à venir, et pour quelques autres œufs que je vous couve de mon mieux.

Du courage, mon fils, prends garde aux défaillances de la pauvre nature, qui veut de temps en temps faire comme les ânes : quand cela les fatigue de trotter, ils s'étendent à terre de tout

leur long ; il faut taper dessus à coups redoublés si on veut qu'ils se relèvent et qu'ils continuent leur marche. Tapons ferme sur le vieil homme, pour que le nouveau reste toujours debout.

Je t'embrasse de tout mon cœur, mon cher fils, et te bénis au nom de Notre-Sauveur, toi et tous tes excellents Frères du noviciat. Ne m'oubliez pas, de grâce, aux pieds de la sainte Vierge, et souvenez-vous qu'il faut en ce moment des *saints* à l'Église. Nous ne le sommes pas et il faut que nous le devenions. Prions donc les uns pour les autres.

L.-G. DE SÉGUR.

A UN RELIGIEUX. — IL LUI PARLE DE LA PIÉTÉ, ET LUI DONNE
DES NOUVELLES D'UN DE SES AMIS.

14 décembre 1865.

Mon très cher Fils, vénérable frère N,
de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, petit
inquisiteur de la foi, etc., etc.

J'ai bien tardé à te remercier de ton aimable souvenir et à te donner de mes nouvelles. Pour la peine, je t'envoie aujourd'hui même, par la poste, l'exemplaire du

troisième et quatrième petit traité sur la Piété.

Médite-le avec amour, en y cherchant avant tout la vie de ta vie, le trésor de ton cœur, qui est ton Jésus. Je te recommande, ainsi qu'à tous tes frères, de prier pour la bénédiction du cinquième, que j'ai commencé le jour même de l'Immaculée-Conception. A la fin du quatrième, tu en verras l'idée et le plan. Ce sera, si je ne me trompe, utile et très pratique.

Notre pauvre X, qui allait être ordonné sous-diacre le 23, a reçu, au lieu de cela, l'ordre de venir ici, chez les frères de Saint-Jean de Dieu, pour se faire faire une difficile et douloureuse opération..... L'opération a été faite avant-hier et a très bien réussi. Il en a cependant pour quinze jours au moins de convalescence. Si tu avais le temps de lui écrire quelques lignes, tu le rendrais bien heureux. Son adresse est chez les frères de Saint-Jean de Dieu, rue Oudinot, 19, Paris. — Il retournera ensuite à Poitiers, et j'espère que son ordination de prêtrise pourra tout de même avoir lieu à Noël dans un an.

Adieu, mon bon fils, mon très cher enfant. Je viens d'écrire à N., ton successeur à Lyon. C'est une belle acquisition pour la famille dominicaine. Que la paix et la joie de Notre-Seigneur gardent ta chère âme toute en Dieu ! Prie bien pour moi,

et donne-moi de temps en temps de tes nouvelles.

L.-G. DE SÉGUR.

A UN RELIGIEUX. — IL LUI ANNONCE LA PUBLICATION DE PLUSIEURS TRAITÉS, ET LA MORT D'UN DE SES FILS SPIRITUELS

25 avril 1865.

Mon bon Fils,

L y a plus de deux mois que j'ai sur mon bureau l'adresse de la lettre que je t'écris en ce moment. C'est te dire assez combien j'ai eu d'affaires. Maintenant que les Pâques sont passées, je mets en ordre ma pauvre correspondance, et je commencerais par te demander pardon si tu n'étais pas toujours pour moi mon *vieux fils*. Ne me rends pas la pareille, et écris-moi imperturbablement, assuré et *super-assuré* que tes lettres me causent toujours une grande joie et me font du bien au cœur . . .

.
Je recommande à tes prières et à celles de tes bons Frères notre cinquième petit traité sur la Piété et la vie intérieure. Il approche de sa fin et l'impression en est commencée. Il a pour titre

et pour sujet : *Nos grandeurs en Jésus* ; sujet si vaste que je suis obligé de le diviser en deux parties, en deux volumes, et si beau que je ne me doutais pas moi-même en le commençant du rayonnement de doctrine qu'il pouvait contenir. Ce que j'en ai pu dire est bien peu de chose ; mais cela suffira, je l'espère, pour ouvrir à de plus doctes que moi des horizons, qu'ils pourront sonder, pour eux-mêmes d'abord, puis pour les autres. Tu seras de ceux-là, mon petit Frère ; car bientôt va venir le moment où tu monteras, à la fois, à l'autel et en chaire, pour recevoir Jésus et pour le donner. En chaire comme à l'autel, il faudra être bien saint, bien simple, bien doux et bien aimant

Dès que le cinquième traité aura paru, je te l'enverrai.

Je recommande aussi à tes prières Gaston de Lansac, ce bon jeune homme qui devait être votre Frère sur la terre, et qui l'est désormais dans le ciel. Quoique robuste et bien bâti, il a succombé à un épanchement dans les poumons, le samedi, 7 de ce mois. Il avait vingt et un an et demie. Le jour même de sa mort, il disait encore à sa pieuse sœur : « Je veux être dominicain. » Le pauvre enfant s'est vu mourir ; une de ces der-

nières paroles a été : « Pour moi, je vais demeurer avec le bon Dieu. » — Prie et fais prier pour le repos de cette âme qui m'était particulièrement chère.

Adieu, mon bon fils. Je te bénis, t'embrasse et t'aime de tout mon cœur, comme au bon vieux temps où, petit bonhomme de dix ou onze ans, je te faisais sauter sur mes genoux. Je me recommande humblement aux prières de tous nos Frères du noviciat à qui j'envoie la meilleure et la plus douce bénédiction.

L.-G. DE SÉGUR.

A UN RELIGIEUX. — CONSEILS SUR LA MANIÈRE DE PRÊCHER

L'Aigle (Orne), 14 juin 1866.

Mon cher Fils,

J'ai été obligé d'attendre la tranquillité de la campagne, d'abord pour lire ton sermon, puis pour te répondre . . .

Ce petit sermon de l'Ascension est très bon et très bien fait : c'est fort clair, fort simple, rempli de bonnes pensées et de vérités utiles ; et je suis

convaincu que tu entres comme il faut dans ta belle vocation de F. *Prêcheur*. N'en sors pas : on en sort par la porte de la prédication trans-transcendante, de la prédication philosophico-politico-liberalitico-catholique ; ou encore, de la prédication scientifique et métaphysique, inintelligible à la plupart des fidèles, inutile par conséquent et que le bon Dieu ne bénit pas, bien qu'on la larde de citations de saint Thomas, qui n'y peut mais.

Non, mon bon petit Pierre : tu seras toujours pour tes frères un *Frère Prêcheur* et non un Monsieur prédicateur.

. . . . Il faut que votre prédication à tous soit humble, simple, bonne, populaire, il faut toujours parler pour les petites gens ; ce n'est qu'à cette condition que l'on se fait comprendre des gros et des grandes gens. Quand on parle grandement pour les grands esprits, ils ne comprennent pas, ni les petits non plus. Un prêtre en chaire doit être compris par tout son monde, comme jadis Notre-Seigneur et ses apôtres.

Quand donc, mon enfant, me sera-t-il donné d'aller à Carpentras, et de passer une ou deux bonnes journées près de toi et au milieu de vous tous ? Heureusement, qu'en Notre-Seigneur, qui est l'unité de la création, nous ne faisons qu'un.

Prie-le bien pour moi et à toutes mes intentions, dont plusieurs sont très importantes. — Nous venons de terminer, l'abbé Diringer et moi, notre cinquième traité : *Nos grandeurs en Jésus*. Je te l'enverrai dès qu'il paraîtra dans un mois ou cinq semaines. Prie pour lui, en attendant ; et pour moi aussi, qui t'embrasse bien tendrement et te bénis ainsi que tous tes chers Frères du noviciat, au nom du bon Maître que nous aimons et pour lequel nous voulons vivre, travailler, souffrir et mourir. —

L.-G. DE SÉGUR.

A UN RELIGIEUX. — IL LUI PARLE DU LIVRE DE M. OLIER, SUR
LA VIE INTÉRIEURE DE LA SAINTÈ VIERGE.

L'Aigle (Orne) 20 Août 1866.

Mon cher fils, jadis petit Pierre,

Te te dois depuis bien longtemps une réponse. Tu sais que ce n'est pas ma faute ; et que je ne t'en aime pas moins. — Le livre dont tu me parles et que le noviciat désire, sur la Très Sainte Vierge, vient de paraître ; il n'est malheureusement pas de moi : ô mon Dieu que je voudrais donc l'avoir fait ! Il

est du très-saint abbé Ollier, et c'est M. Faillon de Saint-Sulpice, qui vient de le publier, avec l'approbation la plus solennelle des consultants de l'*Index* et des *Rites*. Il a pour titre : La vie intérieure de la Très Sainte Vierge, et j'y ai déjà trouvé des magnificences incomparables. Quoiqu'il ne soit pas encore dans le commerce, je crois que votre Maître des Novices pourrait en obtenir un exemplaire en le demandant directement au bon M. Faillon (au séminaire de Saint-Sulpice, *Paris*), et en le demandant au nom et pour l'amour de la Sainte-Vierge. Ce livre ne ressemble à rien ; c'est une vue, une intuition du mystère de Marie en Jésus et de Jésus en Marie.

Quant à moi, dont la vocation écrivassière consiste surtout à voler le bien d'autrui, pour me l'approprier, m'en revêtir et en vivre, je compte, quand j'aurai terminé cette grande et sainte lecture, voler à M. Ollier la crème de son pot, la cuire à ma façon, et en faire de petites tartellettes, à très bon marché, afin que toutes les petites gens puissent s'en régaler. Ce sera mon premier opuscule, si toutefois Notre-Seigneur me donne à cet effet vie, lumière et grâce. Mais ce sera un petit traité populaire et très simple. Je le recommande à la protection de tes prières, mon vieux sous-diacre.

As-tu reçu le cinquième Traité : *Nos grandeurs en Jésus* ? Si tu ne l'as pas encore, écris, de ma part à Tolra (rue Bonaparte 68, Paris) et prie le de t'envoyer par la poste deux exemplaires à mon compte ; l'un sera pour le noviciat et l'autre pour toi. Je prie la Sainte-Vierge d'en bénir la lecture et la méditation parmi vous. — Il a été examiné, corrigé, épluché, ligne par ligne, mot par mot, par cinq excellents théologiens. Il vient de paraître tout dernièrement.

Adieu, mon Pierre bien-aimé, que je bénis et aime comme jadis, c'est-à-dire de tout mon cœur. — Mes hommages au père maître, et à tous tes frères mille affectueux souvenirs.

Salutatio mea manu.

L.-G. DE SÉGUR.

A UN RELIGIEUX, A L'OCCASION DE LA MORT DE SON PÈRE.

13 septembre 66.

Mon bon Fils,

Combien je regrette de n'être pas à Paris en ce moment, ou de n'être pas ici chez moi ! C'eut été une occasion, bien triste il est vrai, mais douce et bien favorable,

de nous revoir un peu à fond et de causer longuement. Voilà donc ce pauvre père dans son éternité ! Que Notre-Seigneur lui soit miséricordieux et le soulage au Purgatoire ! Car j'espère fort le salut de cette âme : elle était un peu négligente, il est vrai, de certains devoirs ; mais, outre que l'extrême-onction pardonne les péchés à ceux qui ne les aiment pas, la volonté de ton père était droite et honnête ; elle était peu éclairée dans les choses spirituelles ; il était pauvre et il avait beaucoup souffert ; enfin, il avait donné son fils à Dieu avec générosité. Applique-lui beaucoup d'indulgences : c'est à toi surtout qu'incombe la belle tâche de le faire entrer au ciel.

Adieu, mon bon petit grand-Fils. Je t'embrasse plus *paternellement* que jamais. L'abbé Diringer t'embrasse avec moi. Nous prions bien le bon Dieu pour ton père. N'oublie pas dans tes communions ni au chapelet celui qui te reste maintenant sur la terre : voilà bientôt dix ans que tu le connais et qu'il t'aime bien tendrement.

L.-G. DE SÉGUR.

A UN RELIGIEUX. — IL LUI ANNONCE UN TRAITÉ SUR LA SAINTE-
VIERGE ET LUI PARLE DE SON ORDINATION

17 février 67.

Mon cher grand Fils,

Je n'ai pu te remercier encore de ta longue et aimable lettre, et de l'envoi des belles étrennes spirituelles auxquelles le noviciat de Carpentras veut bien me faire participer. Je m'appête à te faire et à lui faire un petit cadeau de même nature pour le mois de Marie. C'est un petit traité dogmatique de piété sur le mystère de la sainte Vierge, divisé en trois parties, de trente-et-un chapitres chacune, et formant ainsi trois mois de Marie. La première partie, presque terminée, et déjà imprimée en épreuves, paraîtra pour le vingt-cinq mars; elle traite du mystère de Marie depuis la création jusqu'à l'Incarnation. C'est celle que je t'enverrai dès qu'elle paraîtra. Je publierai ensuite les deux autres; l'une pour la Visitation; l'autre pour l'Assomption. La seconde traite de la sainte Vierge aux jours de l'Incarnation; la troisième depuis l'Incarnation jusqu'à la fin des temps. Je n'y mets presque rien de moi; ce sont les saints et les Pères qui font tous les frais de cette petite cou-

ronne de lumière et d'amour que je dépose humblement sur la tête déjà mille fois couronnée de la Reine universelle et bien-aimée.

Prie pour mon travail afin que Jésus le remplisse de son amour envers sa sainte Mère.

Bon courage, mon fils. Prépare-toi à être bientôt un saint prêtre, un vrai enfant de saint Dominique, un défenseur de la foi et du Saint-Siège, une lumière pour les âmes, une flamme pour les cœurs, une belle petite perle de plus à la couronne de ton Bienheureux Père. Je te bénis en t'embrassant mille fois. Mes plus chères bénédictions aussi à tous tes frères, aux prières de qui je me recommande instamment.

Adieu encore,

L.-G. DE SÉGUR

A DEUX RELIGIEUX QUI ALLAIENT RECEVOIR LE SOUS-DIACONAT ET LE DIACONAT.

Paris, le 17 mai, 1867.

Mes bons Frères et mes vieux enfants.

Puisque vous n'avez qu'un cœur et qu'une âme, vous n'aurez aussi qu'une lettre. Aussi bien n'ai-je à vous dire à tous deux que la même chose, au moment où vous entrez en retraite d'ordination.

Par manière d'exorde insinuatif, je vous dirai d'abord, mes amis, que je vous aime tous deux bien tendrément, et que l'absence et les années ne font rien à notre vieille affection. C'est le propre des amours qui ne viennent pas de la terre ; ils ont dès ce monde quelque chose de l'éternité ; et c'est pour cela qu'ils sont, non-seulement immuables, mais de plus si bons, si sincères, si purs, et cependant si tendres. C'est de la monnaie de « l'amour même de Dieu, répandue en nos cœurs par Notre-Seigneur Jésus-Christ », comme dit Saint Paul.

Puis, je ne vous dirai plus rien, laissant au Saint-Esprit le soin de vous suggérer toutes choses, de vous unir intimement au Roi céleste qui vous l'envoie de la part de son Père, et de vous faire entrer pleinement dans l'esprit de l'ordination à laquelle vous allez participer. Pour vous, mon cher N., ce sera principalement le détachement de vous-même, le renoncement total au monde et le dévouement total à l'Église ; et pour toi, mon Révérend Père, ce sera la force.

Dites à tous vos frères combien nous allons, dans notre petite chapelle, unir nos prières aux leurs pendant la retraite d'ordination. Le 30, en particulier, jour de l'Ascension, je vous offrirai tous sur ma patène comme de belles hosties bien

blanches et bien parfaites, suppliant le Prêtre éternel de vous consacrer et de vous faire passer tout en lui.

Adieu, mes chers enfants. Que la sainte Vierge soit-elle-même la directrice de cette retraite, de tout votre noviciat et de toute votre vie ! Demandez-lui pour moi ce que vous lui demandez pour vous. En son amour, je vous bénis et vous embrasse bien cordialement.

L.-G. DE SÉGUR.

A DEUX RELIGIEUX. — CONSEILS SUR LA PRÉDICATION ET L'ÉTUDE,
ANNONCE D'UN TRAITÉ, ET REMERCÎMENTS.

16 janvier 68.

Mes bons frères,

Je vous remercie tous deux et du fond du cœur de votre si constant et affectueux souvenir. A dire vrai, cela ne m'étonne pas ; vous êtes capables de tout. Je vois avec bonheur, mes enfants, que vous êtes toujours bien joyeux dans votre vocation, et que vous vous approchez d'un pas ferme et vraiment dominicain du divin sacerdoce. Si vous êtes des *saints*, vous serez de vrais Frères-Prêcheurs, comme les en-

tendait saint Dominique ; c'est-à-dire des hommes de Dieu qui donnent à leurs frères de leur plénitude, qui sont tout pleins de Jésus et de l'Esprit-Saint et qui en débordent, qui enseignent la foi « *non in persuabilibus humanæ sapientiæ verbis sed in doctrina spiritus* » ; or, cela ne s'apprend pas dans les livres ; mais au dedans, aux pieds du Maître intérieur, qui est le livre vivant des vrais vivants. Autrement, vous ne serez que des Frères-bavards, des Frères-parleurs, et vous rendrez compte de beaucoup de vos paroles, parce qu'elles seront oiseuses. Sais-tu, mon Fils, un ravissant moyen d'étudier avec piété la somme de saint Thomas, même en ses endroits les plus métaphysiques et les plus arides ? Souviens-toi, toutes les fois que le nom de Dieu ou de la Vérité ou de la Lumière se présente à toi, que c'est de JÉSUS-CHRIST qu'il est question là, et de lui seul ; car seul il est le Très-Haut. *Deus* veut dire Jésus. C'est là une clef qui t'ouvrira bien des horizons et enlèvera à tes études une grande partie de leur sécheresse.

Je termine en ce moment et je vous enverrai dès qu'il aura paru, le 6^e petit traité de la *piété*. Priez bien pour que Notre-Seigneur le bénisse, ainsi que le pauvre homme qui l'a dicté, (et le pauvre homme qui l'a écrit ? il n'aura rien ??...)

Je vous embrasse tous deux, mes enfants, avec grande affection en vous remerciant et en remerciant tout le noviciat du beau Patron qu'il m'a envoyé et de la sentence prophétique (1) que j'ai reçue par toi, mon cher Fils. Que l'épreuve vienne, pourvu qu'elle soit accompagnée de la grâce du bon Jésus !

L. G. DE SÉGUR.

A DEUX RELIGIEUX, A L'OCCASION DE LEUR ORDINATION AU DIACONAT
ET AU SACERDOCE.

23 avril 1868.

Mes chers enfants, mes chers amis, mes
chers frères.

Voici donc arrivés les grands jours de fête
et de grâces ! Ce sont deux gros baisers
d'amour que Notre-Seigneur vous donne
par l'entremise de son Église, vous consacrant
l'un à la chasteté et à la prière par le sous-diaconat,
l'autre à la charité et à l'Eucharistie par le
sacerdoce. *Charité, chasteté* : oh, mes bons fils,
demeurez toute votre vie fidèles à ce beau programme
en y joignant la *force* du diaconat,

(1) La sentence était : *Beati qui persecutionem patiuntur propter justitiam.*

l'esprit de religion des ordres mineurs, le *recueillement* et le *sacrifice* de la tonsure et des vœux religieux. Et puis, demandez à la sainte Vierge et à saint Dominique d'être de véritables frères-Prêcheurs: *frères*, c'est-à-dire charitables, aimants, bons, sympathiques, compatissants, dévoués; *Prêcheurs*, c'est-à-dire évangéliques dans la parole et ne prêchant que Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié. — Combien j'aurais été heureux de pouvoir assister le 1^{er} mai à votre ordination! Malheureusement c'est tout-à-fait impossible, et je n'y puis même penser. Le vendredi à huit heures, je dirai la Messe et m'unirai à vous, ainsi qu'à tous les ordinands du noviciat, aux prières desquels je me recommande instamment.

Adieu, mes bons et chers enfants. Que la paix et la joie de Notre-Seigneur soient pleines en vous! Ménagez votre santé, afin de pouvoir un jour combattre vaillamment le bon combat apostolique et évangélique, afin de pouvoir convertir beaucoup de pécheurs, sanctifier beaucoup d'âmes, faire beaucoup connaître et aimer votre Sauveur, sa Mère, son Vicaire, son Église, sa doctrine, ses beaux mystères! Je vous embrasse et vous bénis en l'amour de Celui pour l'amour de qui je vous aime.

G. S.

A UN RELIGIEUX, APRÈS SON ORDINATION AU SACERDOCE. CONSEILS
SUR LA MANIÈRE DE PRÊCHER.

5 juillet 1868.

Mon cher Fils.

Te voilà donc Père et Prêtre de Notre-Seigneur ! Tu es arrivé au sommet de la montagne, là où s'offre et se consomme le sacrifice, source de toute grâce et résumé de toute la religion. Avant, tu étais mon petit Pierre, maintenant te voilà mon grand Pierre. Je suis bienheureux de te voir arrivé là, et par une si bonne voie. Tu n'en descendras certainement jamais. On ne quitte le sommet de cette montagne que pour monter plus haut encore, au ciel. — Combien je te remercie, mon enfant, du bon souvenir que tu veux bien avoir de moi, au saint-autel ! Si jamais tu m'oublies au *Memento* des vivants, rattrape moi au *Nobis quoque peccatoribus*. Saint Vincent de Paul avait grande dévotion à cette parole du canon. Enveloppe-moi toujours dedans avec toi, mauvais sujet ! C'est un vêtement d'humilité et de confiance, qui doit très-efficacement préserver les pauvres pécheurs.

Tiens-moi au courant de tes débuts dans la pré-

dication. Par charité, ne prêche jamais longtemps : c'est le grand moyen d'attirer les gens et de faire un bien plus net. Pour les sermons ordinaires, une demi-heure suffit largement, et pour les extraordinaires, trois petits quarts d'heure, quoi qu'on en dise. Sois très-simple, très-bon, très-net dans ta parole ; encourage toujours les gens, lorsque tu les a secoués ; tâche de mêler toujours quelque petit trait pour servir de signe sensible à la doctrine, et pour la graver dans la tête des gens. La grosse affaire, après la prière et la préparation (qu'il faut soigner beaucoup), c'est de ne jamais chercher à dire de belles choses, ni à plaire aux curés ou aux gens d'esprit devant qui, on parle, mais à qui on ne parle pas ; ce sont de bonnes choses, d'utiles et saintes choses qu'il faut dire aux âmes, afin de leur faire mieux connaître, mieux servir, mieux aimer Notre-Seigneur et son Église. Suppose les gens meilleurs qu'ils ne sont : c'est le grand moyen de les améliorer. Pousse-les beaucoup, toujours, à la fréquentation des sacrements et à la confiance dans la communion. Je n'ai pas besoin d'ajouter qu'il faut, aujourd'hui plus que jamais, faire revenir à tout propos l'amour de la Vierge Immaculée et le dévouement pratique au Saint-Siège.

Connais-tu la *Magna vita D. N. J. Ch.* de Lu-

dolphe le Chartreux ? C'est une source inépuisable de saines prédications.

Adieu, mon enfant bien-aimé, et mon cher petit Père. Je te bénis en t'embrassant.

L. G. DE SÉGUR

A UN RELIGIEUX. — PROJET D'UN OPUSCULE SUR LE TIERS-ORDRE
DE SAINT DOMINIQUE. CONSEILS POUR L'ÉTUDE.

Les Nouëttes, par l'Aigle (Orne), 23 août 1868.

Mon cher Fils.

A la campagne j'ai plus de loisir qu'à Paris ; tu le vois à la promptitude de ma réponse. C'est comme cela que je voudrais faire toujours ; malheureusement c'est impossible dix-neuf fois sur vingt. — Merci, mon enfant, de ton beau bouquet d'après-demain matin (1), tout embaumé de la rosée du ciel, c'est-à-dire du sang et de la grâce du Sauveur ! Cette année encore je n'aurai donc pas la joie de te revoir et de t'embrasser ? Quand pourrai-je, non te voir, mais t'*entendre* dire la messe dans cette petite chapelle, où, pauvre petit enfant, tu venais

(1). La Sainte messe, dite à l'intention de Monseigneur le jour de sa fête, 25 août.

jadis prier, te confesser, communier, te préparer à ta grande destinée sacerdotale et religieuse ? Si par hasard tu allais à Poitiers cet automne, nous pourrions nous y voir vers la fin de novembre : après ma grande retraite de Montmorillon, je compte en effet m'arrêter quatre jours à Poitiers, du 22 au 26. Sais-tu que si cela pouvait arranger les choses, auprès du R. P. *Barbe-Bleue*, ton supérieur quelconque, je serais capable de te payer ton voyage ? La seule chose qui m'arrêterait serait une question de justice rigoureuse : est-il permis de dépenser *quelque chose* pour quelqu'un qui ne vaut *rien* ? Là est toute la difficulté. — Quel bonheur que le pauvre M. X. ait échappé à ce choléra terrible ! félicites-en tous les siens de ma part, et lui aussi, s'il tient à la vie. Quant à eux, ils tiennent évidemment à un si bon père, mari, ami, etc. Je fais mille vœux pour son prompt et entier rétablissement. — Cher enfant, je voudrais faire un petit opuscule sur notre tiers-Ordre de Saint-Dominique, afin de le populariser davantage encore et de le répandre. Parles-en au même P. Barbe bleue et au besoin aux PP. Barbe blanche, Barbe rouge et Barbe noire, et envoie moi les deux ou trois documents ou manuels où je pourrai piller à coup sûr. Quand on vole, il est cruel de prendre du chry-

sociale pour de l'or et de l'étain pour de l'argent. — Travaille ferme et saintement en attendant le jour du saint ministère. Sème, pour moissonner alors. T'ai-je donné un petit moyen très-simple, mais extraordinairement fécond de sanctifier les études scholastiques? Cela consiste tout bonnement à te rappeler toujours, ce qui est de foi archicatholique, que Jésus est Dieu, et que le nom de Dieu se traduit toujours pour nous en celui de Jésus : « *tu solus altissimus, Jesu-Christe* ». Seul vrai Dieu, Jésus est le Dieu de la raison et de la nature, de la science et de la philosophie, aussi réellement qu'il est le Dieu de la foi, de la grâce, de la théologie et de la piété. Toutes les fois que tu trouves le mot Dieu, lis Jésus ; tout change d'aspect et devient chrétien. La seule exception est celle qui se tire du contexte lorsque *Deus* est pris en opposition avec *Christus*, et signifie le Père. Je te recommande cette même règle d'interprétation dans la lecture de l'Écriture sainte. Dans les premiers siècles, très-souvent les saints Docteurs entendaient directement et uniquement Jésus par le mot *Deus*.

Adieu, mon petit Pierre, mon très saint Père. Tâchons de faire des reliques. La faiblesse de caractère dont tu me parles est absorbée par la fermeté surnaturelle et la droiture de la cons-

oience chrétienne. Prends garde aux illusions de conscience. — Je t'embrasse tendrement, mon cher fils !

G. S.

A UN RELIGIEUX: — POURQUOI IL RENONCE A PUBLIER UN OPUSCULE SUR LE TIERS-ORDRE DOMINICAIN. IL PARLE DE LA SAINTE MORT DE SA SŒUR SABINE.

26 octobre 1868.

Cher enfant,

Le bon P. Jandel (1) m'a dit, en effet, qu'il désirait ne pas voir se répandre beaucoup le Tiers-Ordre dominicain ; c'est une idée un peu singulière, car les Tiers-Ordres ne peuvent obtenir leur influence salutaire que par l'union de la *quantité* et de la *qualité* ; mais enfin, il est le Maître et le père et le juge ; il n'en est donc plus question. Quant au Rosaire, ce que je voulais faire est fait et d'une manière ravissante par le P. Marie-Augustin de bienheureuse mémoire. Son opuscule est tout populaire. — Je t'enverrai, d'ici à très peu de jours, le Tiers-ordre de Saint-François, qui va paraître

1. Maître général de l'ordre de Saint-Dominique.

enfin aujourd'hui ou demain. Ce qui est de saint François est à saint Dominique, *et vice-versa* ; ce sera pour toi un cadeau de famille. Protège de tes prières le bon succès de ce petit opuscule.

Mon bon Pierre, protège aussi à la messe et en récitant le rosaire, la chère âme de ma sœur Jeanne-Françoise, de la Visitation, qui vient de partir pour la bonne patrie. Mardi dernier, à neuf heures du soir, après de longues souffrances, bien amères, bien accablantes, bien obscures, elle a eu un dernier jour tout bleu de ciel, aurore du grand jour de son éternité. Le matin, pendant une demi-heure, elle a eu une sorte de ravissement d'espérance et d'amour qui l'a préparée merveilleusement à la mort. J'ai eu le bonheur douloureux de l'assister tout le temps de son agonie et de bénir ses derniers soupirs. Sa dernière parole a été : « Jésus, mon amour ! »

Prie bien pour elle, avec elle, pour moi et avec moi. Nous devons prier pour les âmes les plus saintes, par respect pour la sainteté et la justice infinie de Notre-Seigneur. Jésus est si beau et si grand en tout ce qu'il est ! Il faut honorer d'autant plus sa justice, qu'il l'exerce moins. Cette chère sœur du ciel t'obtiendra une plus grande grâce d'amour, si tu pries pour elle. — Adieu, mon cher fils. Sois ferme et fort et généreux en

toutes choses. Je te bénis au nom de Celui qui vit en nous et qui nous prépare là, au-dedans, la gloire éternelle, fruit de la grâce.

Prie bien pour moi la bonne sainte Vierge. — Je recommande ma sœur et nous tous au cher noviciat et à toutes les saintes âmes que tu connais.

L.-G. DE SÉGUR.

A UN RELIGIEUX. — REGRETS D'AVOIR ÉTÉ EMPÊCHÉ DE PUBLIER
L'OPUSCULE SUR LE TIERS-ORDRE DOMINICAIN. — LE RÔLE DU
CŒUR DANS LES FONCTIONS DU MINISTÈRE SACERDOTAL.

3 décembre 1868.

Mon cher Fils.

Qui, certainement, tu peux, tout religieux que tu es et malgré ton vœu de pauvreté, continuer à faire partie de l'association de Saint-François de Sales et en gagner les belles indulgences. La petite aumône faite par un autre est faite pour toi, donc elle te profite. — Quel dommage, n'est-ce pas, que je n'aie pu écrire le Tiers-Ordre de Saint-Dominique en pendant du Tiers-Ordre de Saint-François ! J'avoue ne rien comprendre à la pensée du bon P. Jandel. Un Tiers-Ordre est fait pour être répandu, et répandu le plus possible. La *quantité* en pareil cas

est le complément indispensable de la *qualité*. Il faut croire que ce saint homme a plus d'esprit que nous, et, comme il est très grand, qu'il y voit plus loin que nous. Je regrette un peu de n'avoir pas fait cela sans le consulter : l'œuf une fois pondu, il n'aurait pas eu le courage de ne pas le couvrir.

Merci, cher bonhomme, de tes prières, de tes sympathies pour ma douce et sainte petite sœur du ciel. Notre-Seigneur bénira ton bon cœur et fécondera ton ministère *quoniam dilexit multum*. Que ce *multum* là est peu compris, même dans les communautés religieuses ! Et quelle folie d'étouffer le cœur sous prétexte qu'il y a des dangers de ce côté-là ! De quel côté, grand Dieu, n'y a-t-il pas des dangers ? Le cœur, le bon et tendre dévouement, le vrai amour, c'est la vie et la joie et la fécondité et le bonheur. Sans cela le prêtre, soit au confessionnal, soit en chaire, soit la plume à la main, soit à genoux devant le bon Dieu, n'est plus qu'une lumière électrique, inféconde et froide. On ne peut pas trop aimer, on n'aime jamais assez. Qui aimera autant que Jésus ? Or Jésus est en nous pour nous transfigurer en lui, et faire de notre cœur son propre cœur adorablement aimant. Seulement il faut aimer comme Lui, avec Lui, en Lui, jamais sans Lui ; car ai-

mer sans Lui, c'est aimer contre Lui, ou pour mieux dire, c'est perdre le vrai amour.

Adieu, mon enfant, mon cher petit Pierre, la retraite de Montmorillon a été grandement bénie de Dieu, et aussi, je le crois, de ma chère petite sœur. Je voudrais bien être avec elle dans le Paradis !

L.-G. DE SÉGUR.
Ch. Ev. de Saint-Denys.

A DEUX RELIGIEUX, A L'OCCASION DE LA NOUVELLE ANNÉE.

4 janvier 1869.

Mon cher Pierre et mon cher X***
Gustave (vieux style),

Je viens vous embrasser tous deux, vous bénir, vous souhaiter les plus douces, les plus intimes bénédictions de Jésus et de Marie, et vous remercier de vos aimables lettres. Vous avez tous deux, mes amis, à un haut degré la mémoire du cœur ; j'en bénis le bon Dieu, car c'est l'indice d'âmes élevées grandes et pures.

Profitons de cette nouvelle année pour nous sanctifier tout de bon. Il faut à tout prix devenir

des saints : il n'y a que cela qui ait le sens commun : il n'y a que cela qui soit vraiment bon et vraiment digne de gens destinés à la vie éternelle. Travaillons énergiquement à transsubstantier notre vie en la vie de l'Enfant Jésus, et de l'Enfant Jésus crucifié : comme de pauvres petites hosties, qui, par elles-mêmes, ne sont rien et ne valent rien, mais qui, consacrées et devenues Jésus, sont divines et adorables.

Adieu, mes enfants, mes bons petits frères. Est-ce que cette année ne verra pas le bon frère Louis s'enroler à son tour sous la glorieuse et joyeuse bannière de Saint-Dominique ? S'il a un peu d'esprit, il fera cela. Dites-le lui de ma part, frère Gustave : et toi, répète-le lui, frère Pierre.

Je vous embrasse tous deux, quoique vous ne valliez absolument rien. Mais il faut être compatissant au pauvre monde, et ne pas traiter les gens comme ils le méritent. Mes affectueux hommages au R. P. Maître, et mes meilleurs souhaits à tous les frères.

L.-G. DE SÉGUR.

Chan. évêque de Saint-Denys.

A UN RELIGIEUX. — A PROPOS DU TRAITÉ SUR LA LIBERTÉ, ET
DE CELUI SUR LES SAINTS-MYSTÈRES.

Mardi de Pâques, 30 mars 69.

Mon cher Fils,

Peut-être as-tu reçu déjà la réponse du secrétariat de Saint-François de Sales à ta demande de bibliothèque. Je n'étais pas à Paris, le vendredi 19, et vendredi dernier il n'y a pas eu de réunion du conseil, à cause des jours saints. J'en reparlerai, s'il y a lieu, vendredi prochain.

Je suis bien aise que tes confrères et toi soyez contents de mon petit traité sur la *Liberté*. C'est une matière scabreuse, et très embrouillée, où les *qui-proquo* se croisent et s'entrecroisent, depuis la confusion des langues introduite dans le monde chrétien par la Babel protestante et par la Babel rationaliste. De même qu'on dit : « je suis *libre* de faire le mal si je le veux », on dit aussi et avec une égale vérité : « je ne suis pas *libre* de faire le mal, car je ne dois faire que le bien ». Le mot de liberté se prend donc dans des sens tout à fait opposés ; et de là naît la confusion inextricable des discussions. Plusieurs

évêques m'ont déjà exprimé leur satisfaction.

Bientôt tu recevras un nouveau petit traité, intitulé *les Saints-Mystères*, et ayant pour objet l'exposition théologique et liturgique de la Sainte-Messe, au moyen des rites qui l'enveloppent. Cela t'aidera, je l'espère, mon cher enfant, à célébrer le divin sacrifice encore plus saintement et dans une union plus intime avec l'Église des Anges et des Saints, qui sont les premiers adorateurs de la victime céleste et du Prêtre éternel.

Je te bénis en t'embrassant bien tendrement, et en te souhaitant, ainsi qu'à tous tes Pères et Frères, le beau salut que j'ai eu jadis l'insigne honneur et le très grand bonheur de porter au Saint-Père, à l'aurore de la fête de Pâques, en 1854: « *Pater sancte, annuntio vobis gaudium magnum, quod est: Alleluia!* »

L.-G. DE SÉGUR.

A UN RELIGIEUX. — QU'IL FAUT PRÉFÉRER LA VÉRITÉ A TOUT, ET
NE PAS CRAINDRE D'AVOUEUR QU'ON S'EST TROMPÉ.

8 juin 1869.

Mon vieux Fils,

Lndique-moi donc bien vite les quelque points defectueux ou douteux, dont tu me parles dans les *Saints Mystères*. Je suis très reconnaissant à tous ceux qui veulent bien me signaler les passages defectueux de mes petites publications. Enfants de la vérité, enfants de lumière, membres vivants de Jésus, qui est la vérité même, nous devons aimer passionnément la vérité, détester non seulement le mensonge, mais l'erreur, et tendre le plus possible à demeurer dans la perfection de la vérité en toutes choses.

Merci également des beaux passages que tu me promets de la vie de saint Paul de la Croix. J'en tirerai le meilleur parti que je pourrai.

Adieu, mon cher petit collaborateur. Envoie-moi ta lettre à Kermadio, par Auray, Morbihan; j'y serai pendant dix ou douze jours encore. Puis, je ne quitterai plus Paris jusqu'aux vacances, le 8 ou 9 août. — L'abbé Diringier et moi, t'embrassons avec une affection qui ne fait que croître

et embellir avec les années. Que les vieilles femmes seraient contentes, s'il en était ainsi de leur visage !

G. S.

A UN RELIGIEUX. — IL LE CHARGE D'UNE COMMISSION POUR L'ŒUVRE DE SAINT FRANÇOIS DE SALES, ET LUI DONNE DES CONSEILS POUR LA CONDUITE DES AMES.

26 août 69

Mon cher Fils,

Rends-moi, je te prie, dès que tu le pourras, un important service. Présente-toi, avec le reçu ci-joint, chez M. X^{***}, notaire à Lyon, il est prévenu de ta prochaine visite, dont tu voudras bien lui faire savoir au juste le jour et heure par deux mots jetés à la poste. Il te remettra *trois mille francs*, légués à l'œuvre de saint François de Sales, et de plus *treize francs quatre-vingt-cinq centimes*, sur lesquels tu prélèveras les frais de poste. Tu m'enverras en deux enveloppes les trois billets de mille francs avec le petit bout de mandat sur la poste ; ou bien, si cela était plus simple, et si on soldait en espèces, tu pourrais prier le notaire de me faire expédier

le sac par le chemin de fer, et tu lui paierais d'avance les frais de port. La grosse affaire, c'est que cette belle aumône m'arrive à bon port. Mon adresse est à Aube (Orne). Tu sais que les billets de banque envoyés par lettre doivent être déclarés et chargés, sous peine d'amende. Tu vois que je ne te prends pas encore complètement pour un fripon.

Les détails que tu m'as donnés sur les débuts de ton ministère m'ont vivement intéressé. Sois bien bon, bien miséricordieux aux pauvres âmes; tu verras, à mesure que tu avanceras dans la vie, qu'on ne prend pas les hommes par la tête, mais par le cœur, et que la plupart de ceux qui font le mal, le font par faiblesse, ou par légèreté, ou par bêtise, ou par ignorance; les méchants proprement dits, sont en très-petit nombre. Voilà pourquoi Notre-Seigneur est si miséricordieux pour nous, sans léser sa justice: il nous traite avec compassion, et non avec colère. Faisons comme lui.

« *Exemplum dedi vobis, ut quemadmodum ego feci, ita et vos faciatis.* » (As-tu besoin que je te traduise cela? — C'est l'abbé Disinger qui croit cette précaution indispensable). — Prêche le plus souvent possible, et le moins longtemps possible; et tâche toujours de grouper la doctrine autour

de quelques faits, ou au moins de quelques comparaisons. Là encore arrive l'*Exemplum dedi vobis*..... — Adieu, mon Pierre, mon vieux et bon fils. Je t'embrasse comme je t'aime; et je t'aime comme je te bénis. Tu sais ce que cela veut dire.

G. S.

A UN RELIGIEUX. — AU SUJET D'UNE COMMISSION POUR L'ŒUVRE
DE SAINT FRANÇOIS DE SALES.

31 août 1869.

Mon bon Pierre, (j'aime toujours à te conserver ton petit nom de onze ans, quoique celui que tu portes aujourd'hui soit, avec la permission de saint Pierre, encore plus relevé et encore plus noble.)

Je te remercie de ta fidélité de commissionnaire. En effet, M. X. m'a envoyé directement les *trois mille* francs; je les ai reçus hier et me suis empressé de lui en envoyer le reçu. Néanmoins comme ce reçu n'était pas sur papier timbré et que les gens de loi aiment par dessus tout et avant tout à être timbrés, vois s'il ne lui serait pas agréable d'échanger ton reçu timbré contre le mien non timbré. Tu lui ferais remar-

quer par la même occasion qu'il a oublié de m'envoyer les treize francs dont le reçu timbré porte la quittance. Cependant il y a là-dessus quelques petits frais d'expédition à défalquer.

Je te remercie au nom de saint François de Sales, et en l'amour de ce bon saint; jé t'embrasse, te bénis et te souhaite les plus belles bénédictions de Jésus, de Marie, de saint Pierre et de saint Dominique. — Tâche donc d'entrer, comme ton Bienheureux patron Henri Suso, en extase pour douze semaines consécutives. Je crois que cela te ferait du bien.

L.-G. DE SÉGUR

A UN RELIGIEUX. — CONSEILS SUR LA MANIÈRE DE PRÊCHER.

22 septembre 1869.

Qui, mon fils, tu peux fouler aux pieds le septième commandement en ce qui me concerne; tu peux me voler, me revoler et me revoler encore. *Omnia mea tua sunt*, se disent mutuellement le Père et le Fils, là-haut; ici-bas, faisons-en autant. Mais prends bien garde à cette grande règle que je t'ai déjà donnée, si je ne me trompe, de toujours parler aux âmes, et

de ne jamais parler *devant* tes auditeurs. Sans cela, point de vie dans la parole, et dès lors point de fécondité. On parle toujours bien, c'est-à-dire utilement, quand l'esprit parle à l'esprit, le cœur au cœur, l'âme à l'âme. Avant, pendant, après ta prédication, unis-toi, identifie-toi le plus possible à ton adorable Maître, « *qui loquitur in te Christus.* » Parle comme lui, avec lui, pour lui, de lui, et ne sors jamais de là, quoiqu'on te dise. O mon Dieu ! comme Notre-Seigneur aurait parlé de sa Mère ! Voilà comment il faut prêcher ta neuvaine du saint Rosaire : comme Jésus parlant de Marie, en Jésus, Fils de Marie.

Adieu, mon bien aimé enfant. Tu es un des pierrots les mieux emplumés que je connaisse.

L. G. DE SÉGUR.

A UN RELIGIEUX QUI LUI AVAIT ÉCRIT APRÈS LA LETTRE PAR LAQUELLE IL ANNONÇAIT DANS L'UNIVERS LA CONDAMNATION D'UN DE SES LIVRES. MALADIE GRAVE DE MADAME DE SÉGUR.

Dimanche midi, 29 octobre 1869.

Cher enfant,

Merci de ta pieuse et bonne lettre. A cette tristesse, si l'on peut appeler tristesse un devoir accompli, Notre-Seigneur en joint une autre ; *tristitiam supra tristitiam.* Ma mère se

meurt ; ma bonne, mon excellente mère. Je viens de lui donner le sacrement de l'Extrême-Onction et le saint Viatique. Elle est toute calme et résignée en Jésus. Prie pour elle et demande à tes chers frères de l'aider. Mon pauvre cœur est sous le pressoir de la sainte volonté de Dieu.

Adieu, cher enfant. *Pax tecum.*

L.-G. DE SÉGUR.

A UN RELIGIEUX. — AU SUJET DU TRAITÉ CONDAMNÉ A ROME.

29 novembre 1869.

Cher enfant,

Je n'ai pu te répondre encore et te dire mon regret de voir un libraire soi-disant catholique mettre ses petites affaires de caisse au-dessus de ses grandes affaires de conscience. Quant à moi, je n'y puis rien. J'ai supprimé immédiatement chez mes éditeurs tout ce qui restait de l'édition courante de notre pauvre petit traité foudroyé ; cela m'a coûté d'un seul coup douze cents francs. — J'espère que M. X*** ne vend ce livre qu'à des prêtres ou à des personnes qui ont la permission de lire les livres censurés. Ce qui peut en outre pallier son pro-

cedé, c'est que le décret de censure n'est pas encore promulgué officiellement et que ma déclaration n'a évidemment qu'un caractère officieux.

Tu vas bientôt recevoir la visite d'un de mes anciens petits pénitents de Rome, N^{***}, maintenant âgé de vingt-sept ans. Voici la lettre que je viens de recevoir de lui ; je te l'envoie, pour te mettre au courant de ses dispositions. Au fond, il est pris. Sois-lui bien bon et bien paternel.

Adieu, cher enfant. Que notre bon Seigneur soit toujours ta lumière, ta joie et ton amour, et qu'il te donne la grâce de saintement souffrir et travailler pour lui ! Je t'embrasse et te bénis.

G. S.

À UN RELIGIEUX. — CONSEILS POUR LE SAINT MINISTÈRE.

3 décembre 1869.

Cher enfant,

Ecris une bonne et aimable lettre à N^{***}. Quel dommage que ton départ coïncide avec son retour ! — Le bon Dieu va bien bénir ta première mission. Fais saintement les choses saintes ; prêche saintement ; confesse saintement, aime, réjouis-toi saintement. Et puis,

prêche d'exemple. Ne donne pas de trop grosses pénitences aux pauvres gens ; attire-les par la bonté. Si tu as quelques petits moments à perdre, écris-moi et raconte-moi les exploits de ta première campagne. Ne prêche pas longuement et use le plus possible de comparaisons familières.

Adieu, mon grand Pierre, que j'aime et bénis si cordialement.

G. S.

A UN RELIGIEUX. — IL LUI RECOMMANDE D'ÉPARGNER SA SANTÉ,
ET LUI PARLE DE L'INFAILLIBILITÉ PONTIFICALE.

13 mai 70.

Mon cher Fils,

Te voilà décidément Frère-prêcheur, *predicator veritatis in universo mundo*. Merci de ton constant et aimable souvenir. Merci également des bonnes nouvelles que tu m'apportes touchant ton ministère. Repose-toi sérieusement ; à ton âge, on dépense beaucoup, beaucoup plus qu'il ne serait nécessaire ; on s'use ainsi facilement, et si l'on ne prend du vrai repos, au bout de deux ou trois ans, on crache le sang, on se réduit à l'impuissance. Si l'on mou-

rait, ce serait charmant ; mais on ne meurt pas ; seulement on se rend incapable de travailler tout de bon. — Il faut absolument que nous enlevions, ce mois-ci, le décret de l'infaillibilité de notre Saint-Père. Des fils égarés veulent lui ravir cette couronne

. Obtenons de Marie Immaculée pour l'Église, et contre eux, la joie d'un beau et prompt triomphe. C'est Jésus infallible qu'ils attaquent en son Vicaire,

Adieu, mon enfant, soyons infallibles par la perfection de notre obéissance, et aimons-nous de plus en plus en Jésus, en Marie et en Saint-Pierre.

L.-G. DE SÉGUR.

A UN RELIGIEUX. — IL SE RÉJOUIT AVEC LUI DE LA DÉFINITION DE L'INFAILLIBILITÉ PONTIFICALE, ET PARLE DE SES DEUX TRAITÉS SUR LE SUJET. — SOLLICITUDE PATERNELLE.

Les Nouettes 25 juillet 70

Je te remercie, cher enfant, de ton excellente et aimable lettre, ainsi que de l'*hosanna* avec lequel tu salues le décret de l'infaillibilité. Cette constitution apostolique et conciliaire a dépassé toutes mes espérances.

Quelle puissance ! Quelle grandeur ! quel langage divin ! C'est simple comme le décalogue, et grandiose comme l'Apocalypse. L'esprit des Conciles est bien évidemment le même que Celui qui a fait parler jadis les Patriarches, les Prophètes et les Apôtres. — Mais aussi, quels canons pointés contre la tour du gallicanisme passé, présent et futur ! Quelle démolition radicale ! C'est comme cela que, je l'espère, vont opérer nos mitrailleuses contre le géant protestant de l'Allemagne prussienne. Plus d'un dissident, je le crains, ne se relèvera pas de cette indigestion catholique : avaler quatre canons, et digérer quatre anathèmes ! Franchement pour ces estomacs malades, il y a de quoi étouffer. Pour nous, cela passe comme quatre pilules homœopathiques, parce que la vérité, la foi vive et le divin amour nous ont dilatés de longue date

Tu as reçu peut-être déjà mon petit opuscule populaire : *le Pape est infallible*. Si tu en avais besoin comme propagande, je t'en ferais envoyer. — Je termine aujourd'hui même, sous le patronage caniculaire de Saint-Jacques-le-Majeur, mon opuscule majeur sur le même sujet. Il aura environ deux cents petites pages, et est, ce me semble, tout rempli d'une chaleur qui vivifie, et non chaleur qui dessèche ; chaleur qui féconde,

et non chaleur qui abat. Prie pour lui et pour moi.

Adieu, cher enfant. Je t'aime toujours de même malgré l'absence ; et toi aussi, je le vois bien, Tes bonnes lettres me font toujours autant de plaisir que de bien. Ne te fatigue pas trop dans les débuts de ton ministère, afin de pouvoir faire feu qui dure et ne pas être sur le flanc, à 30 ans, à l'âge où il faut être le plus sur la brèche. Les trois ou quatre premières années du saint ministère, toujours un peu fébriles d'ardeur, sont dangereuses à ce point de vue très important. Je t'embrasse de tout mon cœur et te bénis comme jadis, comme lorsque tu étais mon petit Pierre de la rue du Bac ou de Montmorillon. Quand tu seras Pape, tu seras Pierre I infallible, et tu me feras ton grand aumônier.

L.-G. DE SÉGUR.

A UN RELIGIEUX, — IL LUI DIT SES INQUIÉTUDES, LUI RECOMMANDE
DEUX JEUNES GENS ET LUI PARLE DU TRAITÉ CENSURÉ A ROME.

Kermadio, 28 août 1870.

Cher enfant,

Je commençais à m'inquiéter de ton silence. Hier encore, l'abbé D. et moi, nous nous étonnions de ne pas recevoir de tes nouvelles, et nous nous disions que ce n'était pas

un bon signe. Pourquoi donc ces brigands en veulent-ils plus particulièrement aux pauvres Dominicains ? S'il y avait encore à Lyon des inquisiteurs, cela se concevrait ; mais vous autres, hommes de dévouement et de charité, pauvres, sans puissance humaine, vrais Missionnaires, à qui pouvez-vous faire ombrage ?

Et quel autre scandale que ce manque aussi absolu de secours spirituels à nos malheureux soldats et à nos jeunes gardes-mobiles ! Le jour de l'Assomption, ils n'ont pas même eu la Messe au camp de Châlons. Tout cela crie vengeance au ciel ; et, entre les mille et une raisons qui me font craindre pour Paris, je vois
. et l'érection de la statue de Voltaire.

Je suis en Bretagne auprès de ma mère et de ma sœur, pour quinze ou dix-huit jours encore ; après quoi si les Prussiens le permettent j'irai aux Nouettes, chez mon frère. Donne-moi bientôt encore de tes nouvelles, mon très-cher enfant. Embrasse sur les deux joues, de ma part, ces deux braves cœurs, dont je n'ai pas eu tort, tu le vois, de te dire du bien, X*** et N***. Ils méritent tous deux d'être tout-à-fait bons, et j'espère fort que Notre-Seigneur récompensera X***

de son tour de broche catholique par une bonne confession qu'il te fera, comme à moi-même. Porte-leur mes meilleurs souvenirs.

Adieu, cher enfant, je te bénis et te remercie de ta messe partagée de la saint Louis. Continue, de grâce, à me porter dans ton cœur à l'autel.

G. S.

P. S. Bien que je n'aie encore aucune nouvelle officielle touchant la censure de mon 3^e traité, je viens de recevoir une parole consolante, qui me fait espérer que la censure porte sur les formules plutôt que sur le fond des idées. Un très-docte théologien du concile, qui s'est beaucoup occupé à Rome de cette affaire, m'écrivait, il y a quelques jours : « Travaillez avec confiance et sécurité. » Dès que nous serons sortis de ces bouleversements, je me mettrai, Dieu et la sainte Vierge aidant, à refaire ce troisième traité. Prie bien pour cela Jésus vivant en nous.

A UN RELIGIEUX QUE L'ÉMEUTE AVAIT CHASSÉ DE SON COUVENT ET
OBLIGÉ DE FUIR A GENÈVE.

13 septembre 1870.

Cher enfant,

E voici donc exilé pour Notre-Seigneur, confesseur de la foi, rendant à la sainte Église plus que le témoignage de la parole. Jet 'en félicite du fond de mon cœur. Tu dois révéler plus que jamais, chérir et bénir ta sainte vocation, qui te vaut cette magnifique grâce. C'est la huitième béatitude, que saint François de Sales et saint Ignace mettaient au-dessus de toutes les autres: « *Beati eritis, cum oderint vos homines, et persecuti vos fuerint et separaverint vos, et ejecerint nomen vestrum tanquam malum propter Filium hominis.* » Prends pour sujet d'oraison pendant quelques jours cette belle béatitude, et n'oublie pas la promesse qui suit, promesse infallible: *Gaudete et exultate in illa die, quoniam merces vestra multa est in cælo.* » *In illa die*: tu y es. *Est*, et non pas seulement *erit*: c'est aujourd'hui même, c'est en chacun de ces jours-ci que tu fais fortune; ton trésor existe dès maintenant; il n'y a plus qu'à l'augmenter et à ne pas te laisser voler. — Sais-tu

que c'est beau cela, mon petit Pierre? et que bien des saints ont désiré ce que tu as, et ne l'ont pas eu?

Je te plains cependant d'être à Genève. C'est un de ces lieux maudits « *ubi satanas habitat.* » Il paraît qu'on n'a point souvenance qu'aucun Calviniste vraiment Gènevois, né à Genève, élevé à Genève, se soit converti. Après la grâce de Mahomet, la grâce de Calvin tient le premier rang. Le diable gardien de ce pieux Calvin devait être un des plus distingués Séraphins, tombés du ciel. Pour nous, la bonne Providence nous a fait sortir de cette grande et détestable Babylone, aujourd'hui si menacée par la justice de Dieu, au moment même où les Prussiens du dedans commencèrent à remuer. Nous attendons les évènements dans la paix et dans l'angoisse; car l'angoisse vient de Dieu comme la paix. Au fond ce n'est que la crainte de Dieu qui, dans sa sainteté, frappe et châtie. Les instruments de cette très-adorable sainteté importent peu; que ce soient des noirs ou des rouges, qu'ils brûlent ou qu'ils massacrent, qu'ils fusillent, ou qu'ils guillotinent, ou qu'ils exilent, c'est toujours la main de Dieu, c'est cette main du Fils de Marie, que Notre-Dame de la Salette déclarait levée sur la France, et si

lourde, si chargée de nos péchés que la sainte Vierge elle-même ne pouvait plus la retenir. Cette main s'est armée des Prussiens, comme d'une verge de fer, pour nous fouetter jusqu'au sang ; et il paraît que ce n'est pas fini. Que va faire Paris ? C'est le secret de Dieu. Nous resterons ici tant qu'il le voudra, et nous ne quitterons le saint habit de l'Église qu'en cas d'absolue et très-absolue nécessité. Si, en effet, on en arrivait là, la persécution sévirait contre les habits noirs non moins que contre les soutanes ; nous ne gagnerions guère au change, et nous perdriions la grâce d'être insultés, frappés et peut-être même mis à mort à titre de prêtres, c'est-à-dire à titre de ministres de Jésus-Christ, et de représentants de la sainte Église. Certes, je ne suis pas digne de ce vrai martyr ; mais j'espère du moins que j'aurais assez d'esprit pour ne pas le fuir, s'il venait me chercher.

Si tu vois Mgr Mermillod présente-lui mes plus tendres, mes plus respectueux hommages. C'est un Evêque d'or, parce qu'il n'a pas d'argent. Je crois que si, cette année, il va à la pêche des écus, il ne pourra guère jeter son filet qu'en Belgique ; la pauvre France sera épuisée. — Et le bon Mgr Dunoyer ? Présente-lui mes meilleurs souvenirs, ainsi que ceux de l'abbé Diringer. Ne

m'oublie pas non plus, auprès de Notre-Dame de Genève

Adieu, mon cher fils. Je te bénis du fond de mon âme. Prie pour moi et donne-moi bientôt et souvent de tes nouvelles avec toutes sortes de détails. Quel dommage que nous ne puissions passer ensemble ces rudes et saints moments. Écris-moi à l'adresse de M. Diringer, à Kermadio, p. Auray (Morbihan.)

A UN RELIGIEUX RÉFUGIÉ EN VALAIS. — IL LUI PARLE DU MIRACLE DE SORIANO, DU FROID ET DES SOUFFRANCES DES SOLDATS ET DES PRISONNIERS, PIÉTÉ DES BRETONS.

10 décembre 1870.

Mon cher Fils,

J'ai reçu, après quelques zigzacs très naturels, tes deux longues et intéressantes lettres. Lorsque tu entendras parler de l'enquête juridique, relative au terrible miracle de la statue de saint Dominique dont tu me parles, ne manque pas de m'en prévenir, et, s'il se peut, de me faire parvenir le récit officiel du prodige. Je l'enverrai à quelque bon journal

pour le rendre public ; cela ranimera la dévotion à saint Dominique, le zèle du Rosaire et la très sainte crainte des châtimens de Dieu.

Mon pauvre enfant, que Notre Seigneur frappe dur quand il s'y met ! Sa France avait laissé prendre pied chez elle à tous ces voleurs, à tous ces juifs, à tous ces marchands de grosses et petites bêtes, connues sous le nom générique de révolutionnaires. Il s'est fâché ; il a pris ses cordes, ses Prussiens, ses Gambetta, ses Crémieux, ses Cluseret, ses Esquiros, ses Duportal, ses Garibaldi, et il est en train de schlaguer d'importance les princes, les préfets, les pachas, les richards, les égoïstes de toutes les couleurs et de toutes les tailles. Rien n'annonce que la schlague soit près de finir, si ce n'est cependant la touchante continuation des supplications publiques, déposées chaque jour entre les mains de la Mère des miséricordes. Le froid est venu se joindre aux autres fléaux que nous avons mérités. Il est intense ici ; et comme cette côte de la Basse-Bretagne jouit d'un climat très doux, la rigueur de la gelée et de la neige doit dépasser à Paris, à Orléans et dans les campagnes, dix, douze degrés, davantage peut-être. Nous avons appris l'autre jour que beaucoup de pauvres soldats sont déjà morts de froid. De plus, les blessures

deviennent mortelles par une température aussi rigide. Et nos pauvres prisonniers en Allemagne ! Nous apprenons que le plus grand nombre sont à moitié morts de faim, de froid et de misère. Quels comptes auront à rendre au bon Dieu les auteurs de ce mal incommensurable !

Y a-t-il quelque chose de nouveau dans la famille dominicaine, soit en France, soit en exil ? Carpentras est-il encore tranquille ? Comment vivez-vous dans votre pauvre asile du Valais ? Qui vous donne à manger ? Ne mourez-vous point de froid, au milieu de ce pays de montagnes et de neiges ? Toi, en particulier, mon cher enfant, as-tu pu prêcher un peu depuis que tu es là ? Il faudrait faire profiter de votre exil ces bonnes populations, qui, si je ne me trompe, parlent français. La parole des confesseurs de Jésus-Christ doit être merveilleusement bénie du bon Dieu.

Pour moi, je suis toujours en mon tranquille abri, à l'ombre de Sainte Anne d'Auray, où les pèlerinages, les processions abondent avec une foi admirable. Je prêchotte le dimanche à Auray, bonne population, peu gâtée encore par cette infâme corruption que Satan appelle la civilisation et le progrès. Demain je commence au grand séminaire de Vannes la retraite d'ordination,

après avoir prêché, il y a quelques semaines, au saint séminaire de Sainte Anne. Comme tout ce monde vaut mieux que nos Parisiens ! Et cependant, comme ces pauvres Parisiens pourraient facilement être améliorés, si l'ineptie surnaturelle et totale des gens civilisés n'y mettait obstacle ! Les prières, la charité et les communions des milliers d'âmes angéliques que renferme cet immonde Paris lui ont attiré la grâce de ce terrible siège, qui est en train de le ressusciter, à force de l'humilier et de le faire souffrir. Il serait sauvé, je crois, s'il avait la force d'étrangler deux ou trois cents meneurs démocrates, athées, chefs de sociétés secrètes et rédacteurs ou inspireurs des journaux empoisonnés.

Adieu, mon Pierre bien-aimé. Restons purs de tout alliage, afin d'être de plus en plus des vases d'or tout consacrés au sacrifice et au culte du vrai Dieu. Je te bénis et t'embrasse du fond de mon cœur. Mille tendres hommages à tes frères qui sont aussi mes frères.

G. S.

A UN RELIGIEUX RÉFUGIÉ EN VALAIS. RÉFLEXIONS SUR LES CAUSES
DE LA RÉVOLUTION. ET SUR LES MOYENS D'EN SORTIR. BONHEUR
DE LA SOUFFRANCE.

5 février 71.

Cher enfant,

Bien des choses se sont passées depuis que je ne t'ai écrit, il y a environ six semaines; et jusqu'au moment où tu recevras cette lettre, il s'en passera peut-être d'autres non moins graves. Ces temps de révolution et de châtement public ressemblent au chaos des orages, où les coups de foudre, les éclairs, le tapage, la grêle, les rafales de vent se succèdent coup sur coup, se mêlent, s'entrecroisent. Pendant ce temps-là, il n'y a qu'à rester tranquille, à se recommander au bon Dieu et à attendre paisiblement soit la mort, soit le retour du beau temps. L'excès du mal fait espérer que nous touchons au dénouement final de la révolution, c'est-à-dire de ce grand sens dessus-dessous commencé en France par le Calvinisme, continué et fortifié par Richelieu, par la Fronde, par le Césarisme gallican de 1682, et enfin consommé par le double crime de 1789 et de 1793. Depuis lors, nous sommes dans la fausse autorité,

dans la fausse liberté, en un mot, dans le faux et dans le désordre. La coupe était pleine, paraît-il, et les scandales de Napoléon et compagnie à Paris, unis aux scandales de Bismarck et compagnie à Berlin, de Prim et compagnie en Espagne, de Beust et compagnie en Autriche, de Satan et compagnie, un peu partout, ont fait partir la fusée qui devait servir au feu d'artifice.

Ce qui est effrayant, c'est que, politiquement, peu de monde se frappe la poitrine et reconnaît tout haut, comme cela est nécessaire, que tout ce mal n'est que la conséquence, et par conséquent la punition de l'abandon des principes catholiques, surtout relativement à l'autorité du Saint-Siège et à l'organisation de la monarchie chrétienne et légitime. Bon gré, malgré, il faudra en revenir là, officiellement, en théorie et en pratique ; il faudra acclamer le Pape et le Roi ; sans quoi point de résurrection, point de salut. Si l'on ne veut pas du remède, c'est la fin de la France, la fin de Rome, la fin des temps. Lis attentivement la prophétie redoutable du vingt-quatrième chapitre de saint Mathieu ; cela ressemble singulièrement à tout ce qui se passe sous nos yeux. Mais ce n'est évidemment que l'*initium dolorum et non statim finis*. Il paraît qu'avant cette *finis* terrible, nous aurons, comme dit l'Évêque de

Poitiers, un été de la Saint-Martin ; à moins que cet été très-relatif, qui n'est jamais ni chaud, ni long, ni bien brillant, ne soit l'inexplicable triomphe de la Sainte Vierge et du Saint-Siège, depuis le 8 décembre 54 jusqu'au 18 juillet 70.

Tiens-moi au courant de ce que tu fais dans ton pauvre exil. Pauvres Religieux, vous êtes maintenant, plus encore qu'avant, de ces parias bienheureux et sacrés, fils des Prophètes et des Martyrs, *tentati, ludibria experti, errantes in solitudinibus, quibus dignus non erat mundus*. Saint Dominique et saint François, qui ne rêvaient que plaies et bosses, doivent envier leurs enfants à l'heure qu'il est ; car c'est le privilège de la vie présente, de pouvoir souffrir pour Notre Seigneur ; et il faut avouer que l'occasion est bonne.

— Je viens de terminer avec ma mère la lecture de l'admirable et touchante vie de Saint Dominique, par le P. Lacordaire. Quelle belle plume au service d'un si beau saint ! — Adieu, mon Pierre. Demande chaque jour pour moi ce que tu demandes pour toi : la miséricorde, la miséricorde et encore la miséricorde. Il n'y a que cela de pratique. Je te bénis et t'embrasse.

G. S.

LETTRE DE MADAME LA COMTESSE DE SÉGUR.

Kermadio 1871, 8 avril.

Je suis très-heureuse, de pouvoir vous rassurer sur le compte de mon fils ; il est venu me rejoindre à Kermadio le 6 aout 1870, et les évènements l'ayant empêché de retourner à Paris, foyer de ses bonnes œuvres, il est resté avec moi chez sa sœur, dans cette excellente Bretagne, qui a conservé sa foi, sa pratique et son énergie anciennes. Il part le mardi de Pâques pour Poitiers et il sera de retour dans quinze jours. Si vous avez à lui écrire, c'est donc à Poitiers, à l'Évêché, qu'il faudra adresser votre lettre jusqu'au 20 de ce mois, après quoi il reviendra à Kermadio jusqu'à ce que le bon Dieu nous rende la paix et métamorphose l'esprit parisien si fatalement dominé par Satan, Kermadio étant le quartier général de mon fils jusqu'à ce que Paris devienne habitable, vous pouvez toujours y adresser vos lettres qui lui seront envoyées s'il s'absentait.

Recevez, l'assurance de mes sentiments bien sympathiques en raison de votre affection pour mon fils.

S. ROSTOPCHINE COMTESSE DE SÉGUR.

Il n'a pas perdu son temps à Auray ; il y a prêché le Carême et deux retraites qui lui ont amené une foule de pénitents ; il est très-fatigué de cette abondance de biens ; c'est heureusement son dernier jour de travaux forcés, (samedi saint).

A UN RELIGIEUX. — IL LUI PARLE DE LA BRETAGNE ET DE GENÈVE.

19 Avril 71.

Tu as sans doute reçu, mon bon Fils, la réponse de ma mère à ton aimable lettre. Je ne m'expliquais pas ton long silence, surtout après ta lettre où tu m'annonçais ton prochain départ pour Genève, en me promettant de me tenir au courant de tes faits et gestes pendant le carême. Au lieu de rentrer à Paris, comme on m'en sollicitait, j'ai prêché à Auray un carême que le bon Dieu a, ce me semble, bien béni. Les quatre dernières semaines, remplies par deux retraites aux hommes et aux femmes, et par d'incessantes confessions, m'ont fait bénir chaque jour Notre-Seigneur d'avoir jeté de ce côté mes filets, de préférence à l'eau fangeuse et ensanglantée de la Seine. Comme tu le vois, je suis à Poitiers. J'y suis arrivé le mer-

credi de Pâques, et ne rentrerai en Bretagne que le 27, *si tamen deus permiserit*. Hier, j'ai vu tous ceux de vos Pères qui étaient revenus de leurs prédications ; sur treize, il y en avait huit ou neuf. Quelques-uns te connaissaient intimement, et par conséquent te détestaient cordialement : le P. X., et le P. N., si je ne me trompe. Ils conservent quelque espérance de te voir, un jour ou l'autre, envoyé au couvent de Poitiers.

Dis-moi donc bien en détails si tu as pu faire un peu de bien dans cette pauvre Genève, si chère à Saint-François de Sales, si chère aussi à Satan. Mgr Mermillod sait-il quelque chose d'extraordinaire ? L'as-tu souvent entendu prêcher ? Il devrait, en vérité, s'appeler Jean, c'est-à-dire plein de grâce. Quelle charmante et entraînant parole ! Et puis, quelle âme catholique, élevée, pure, sympathique !

Ecris-moi donc bientôt, à l'évêché. Adieu, cher enfant ; je t'embrasse en te bénissant avec ma vieille tendresse paternelle de Montmorillon et de Poitiers. Le bon P. Baudry te garde un bien cordial souvenir.

G. S.

A UN RELIGIEUX. — IL LUI PARLE DE PIE IX, DU SACRÉ-CŒUR ET
DES MARTYRS DE LA ROQUETTE.

13 juin 1871.

Mon cher vieux Fils,

L y a déjà aujourd'hui dix-huit ans que le bon Pie IX daigna m'accorder « *ad consolationem* » la très-précieuse et très unique faveur de la *réserve* dans ma chapelle domestique, en échange de mes yeux qui s'en allaient au galop. N'était-ce pas un beau troc ? Et ne gagnai-je pas mille pour un ? Le bon Dieu pour un œil : a-t-on jamais fait un marché pareil ? On voit que cela s'est fait sous la loi de grâce ; dans l'ancienne, c'était « *Oculum pro oculo* ». Aide-moi, mon enfant, à en mieux remercier le bon Dieu et à m'en montrer plus efficacement reconnaissant. Nous sommes, hélas ! à l'égard de Notre-Seigneur, comme les enfants à l'égard de leurs père et mère : ils reçoivent toujours ; et que rendent-ils ?

Cette lettre t'arrivera peut-être le 16, double fête du Sacré-Cœur de Jésus et du grand Pie IX. Quel jour extraordinaire ! Pie IX est comme tout enveloppé dans la grâce de l'Immaculée Con-

ception, grâce unique, pleine d'innocence, en même temps que de triomphe, toute pacifique et cependant toute militante. L'innocence est le caractère distinctif de la personne de Pie IX, mais cette innocence est forte et héroïque, en face des ennemis du dehors et du dedans. Peut-être allons nous apprendre que les ennemis de Dieu et de l'Église, les communeux d'Italie, auront tenté de lui faire expier ses vertus, ses grandes œuvres, son intrépidité apostolique. Ils ont annoncé le dessein infernal de célébrer à leur façon le 16 juin ; et le Pape lui-même s'attend, paraît-il, à une nouvelle épreuve, encore plus terrible que les précédentes. Prions beaucoup pour que la croix soit donnée à l'Église et à son Chef, dans la juste mesure ou le bon Dieu sait qu'elle sera saintement portée, et qu'elle exaltera, au lieu d'écraser.

Il ne faut pas nous le dissimuler, mon cher enfant ; nous entrons dans l'ère des martyrs. Les extrêmes se touchent et se ressemblent ; l'Église est née dans le sang, et elle doit finir dans le sang. Nous entrons dans les derniers temps de l'Église militante, lesquels ainsi que Notre-Seigneur l'a prédit expressément, doivent s'ouvrir par une grande persécution. Lis et médite les chapitres de saint Matthieu (XXIV) de saint Luc

(XXI) et de saint Marc (XIII), ainsi que plusieurs chapitres de l'Apocalypse, et tu verras tracée d'avance l'histoire redoutable de la passion de l'Église. Il y est dit « *Sed ante hæc omnia injicient manus super vos et persequentur etc.* » Le fameux oracle : « *Eritis odio omnibus propter nomen meum* », va se réaliser de plus en plus. Préparons-nous donc. Ne nous étonnons de rien; « *in hoc enim vocati estis* », disait jadis le bon saint Pierre. Ils nous traiteront comme ils ont traité notre Maître adorable et adoré. Sommes-nous plus que lui? Et n'est-ce pas un honneur et un bonheur souverain que d'être traité comme Dieu par les ennemis de Dieu? — Le récit de plus en plus splendide de nos martyrs de la Roquette est une grande consolation pour la foi. Puisque des hommes qui n'avaient pas tous été fidèles à Jésus-Christ et à son représentant ont ainsi trouvé grâce devant lui, n'avons-nous pas bien sujet d'espérer, nous qui avons toujours tant aimé le Pape successeur de saint Pierre? Que la sainte Vierge, Reine des Martyrs, nous obtienne donc, malgré nos péchés et nos grandes misères, la magnifique grâce de vivre tout en Jésus! *Monstra te esse Matrem! Ut videntes Jesum, semper collætetur!*

Le bon abbé X..., prisonnier pendant quelques

jours, a échappé aux bourreaux, déguisé en commis-voyageur. Il a été d'abord à Beauvais, puis à Poitiers, d'où il m'a écrit, et où l'on voulait le retenir. Je ne sais où il est maintenant.

Pour moi je suis à peu près décidé à rentrer à Paris, au mois d'octobre ; ce qui m'y attire de plus en plus, c'est l'espérance d'y être tué par quelque scélérat, membre actif de l'Église de Satan. — Tu vas recevoir bientôt un petit opuscule que je te recommande. Il a pour titre : *Vive le Roi !* C'est une pierre à repasser pour le poignard franc-maçon qui, je l'espère, me fera aller tout droit au Paradis.

Adieu, mon enfant. Je te bénis, t'embrasse et t'aime comme toujours, du fond de mon cœur.

GASTON DE SÉGUR.

A UN RELIGIEUX. — IL L'EXHORTE A SOUFFRIR AVEC COURAGE.

Kermadio, par Auray. (Morbihan, 4 septembre 1871).

Cher enfant,

J'ai reçu exactement ta lettre du 18, après cinq ou six jours de retard, comme il arrive maintenant à presque toutes les lettres. Les rouges de Lyon continuent leurs exploits, ainsi que les journaux te l'apprennent ; aujourd'hui il ne suffit plus que les quatre grandes

familles religieuses du diocèse soient anathématisées et expulsées; voici toutes les congrégations religieuses, sans distinction, qui sont mises hors la loi, au nom de la liberté, et toutes leurs propriétés, confisquées au nom de la loi! Pauvre loi, que ne fait-on point passer sous son enveloppe divine! car toute loi véritable est l'expression pratique de la volonté de Dieu même.

As-tu des nouvelles fraîches de ce pauvre Lyon? Que devient le noviciat de Carpentras? Sais-tu si le couvent de Saint-Maximin, de la province de Toulouse a pu rester ouvert? Marseille vaut Lyon. Ils y ont même fait ce qu'ils n'ont pas encore osé à Lyon : une perquisition chez l'évêque, lui présent

.

Que me dis-tu donc, cher enfant, du découragement qui voudrait frapper à ta porte? Un Dominicain découragé! Mieux vaudrait dire un zouave poltron, un capucin millionnaire, un jésuite franc-maçon. Que la persécution, que la souffrance nous tortillent le cœur, soit; on reste homme, tout en étant chrétien; et même sans ce tortillement, il n'y aurait point de souffrance, et partant point de patience possible. Mais dans quel article de la Somme *souffrir et se décourager*

sont-ils déclarés synonymes ? C'est, au contraire dans la souffrance qu'il faut pratiquer avec reconnaissance l'énergie chrétienne et religieuse. Tu fais plus en souffrant qu'en travaillant.

Il est probable que tu profites de ta retraite forcée pour faire quelque beau travail de longue haleine. Je te recommanderai, entre autres, de mettre le nez, au moins le bout du nez, dans les vieux Pères de l'Église. Mais, je dis les vieux ; c'est le contraire des habits : plus les habits sont vieux, et moins ils valent ; plus les Pères sont anciens et plus ils sont splendides. Lis donc ainsi la plume à la main, pour butiner comme une petite abeille, tout ce qui nous reste des Pères apostoliques. Puis, si tu as le temps, pioche-moi saint Ambroise, le dernier Père d'enseignement théologal ; saint Irénée est admirable. Mon Dieu ! que les théologiens étaient donc saints autrefois ! On a beau dire, je crois que les *atqui* et les *ergo* qu'on a prodigués à la théologie, afin d'en éclaircir les démonstrations, y ont fait un peu l'effet d'une quantité de cailloux, jetés dans la terre de labour. La moisson n'y a pas gagné. — Adieu, cher enfant, rien de nouveau par ici. Nous attendons, entre les mains de notre très-juste, très-miséricordieux, très-saint Jésus. Prie-le pour moi chaque jour. Que dit Mgr Mermillod ? Tâche

donc de faire connaissance de l'abbé X.... Présente-toi à lui de ma part. Il y a quelques mois il était chargé de l'hospice.

G. S.

A UN RELIGIEUX. — IL LUI DIT COMBIEN IL TIENT A GARDER TOUJOURS LE SAINT HABIT ECCLÉSIASTIQUE.

Les Nouettes, septembre 1871.

Mon bon vieux Fils,

C'est un ancien condisciple de Montmorillon qui t'écrit aujourd'hui, Anatole de Vareilhes, qui pendant ces vacances s'est fait aimablement mon compagnon de travail et de misère. L'abbé Diringer est en vacances depuis mercredi; il va arpenter la France, et finir par un pèlerinage à la Salette. A la fin de septembre nous retournerons tous les trois à Poitiers, où je dois prêcher du 30 au 5 la retraite du grand séminaire. De là je compte rentrer à Paris, et s'il plaît à Dieu y bien travailler, peut-être y mourir. Nos péchés sont si grands, la justice de Dieu est si miséricordieusement sévère, la France et l'Église ont tellement besoin de sang, d'expiations et de déblaiements que ce *peut-être*, est pour nous autres prêtres, une pro-

tabilité, une quasi certitude. Et c'est aussi un grand bonheur ; c'est un honneur incomparable dont nul n'est digne. S'il est dit par Dieu même. « *Beati mortui qui in Domino moriuntur !* » Ne sera-t-il pas encore bien plus vrai de dire : « *Beati mortui qui pro Domino moriuntur* » ?

Ce qui est bien certain, en ce qui me concerne, c'est que jamais, à moins d'un ordre de Rome, je ne quitterai le saint habit de l'Église. Il est en ce moment ma plus chère espérance ; car lorsque les révolutionnaires et les impies nous frappent, nous insultent, nous tuent, c'est à notre soutane, et à ce que représente notre soutane que tout cela s'adresse directement, exclusivement ; nos personnes leur sont parfaitement indifférentes. Quant à l'habit ecclésiastique et religieux, c'est l'Église catholique en drap et en laine, c'est la foi, c'est Jésus-Christ, c'est l'œuvre de Dieu dont le démon ne veut pas. Il frappe et déchire notre habit et nous par-dessous ; et ainsi c'est en haine de Dieu, de son Christ et de son Église qu'il nous frappe, ce qui constitue véritablement le martyre.

Voilà pourquoi je ne serai pas assez bête (sauf le respect que je te dois) pour quitter l'habit que l'Église m'a donné, et qui à défaut de vertus peut me mener droit au paradis. N'est-ce pas

le cas de répéter sérieusement la parole comique de ce pauvre homme qu'un bel habit avait fait accueillir avec toute sorte d'égards, par ceux-là même qui l'avaient naguère repoussé avec perte : « O mon habit ! mon habit ! » Quand-tu as quitté le tien, tu as bien fait, parce que tu as obéi et que l'obéissance vaut mieux encore que le martyre ; mais moi qui n'ai d'autre supérieur que le Pape, d'autre communauté que l'Église, j'attendrai un ordre (qui ne viendra pas) et je garde sur mon dos toutes mes chances. Si nous ne pouvons pas mourir pour Notre-Seigneur, pour la Sainte Église et pour le pape, nous nous en vengerons en travaillant ferme et en arrachant au diable le plus d'âmes possible.

Je bénis le bon Dieu avec toi du projet de fondation Dominicaine dans le pays de Savoie, il faut raviver partout par là la grande dévotion du Rosaire, de la méditation des mystères évangéliques de Jésus et de Marie. Le monde en a encore plus besoin que du temps de Saint Dominique. C'est comme les Tiers-Ordres Franciscain et Dominicain ; il faut les semer comme le bon Dieu sème la neige. Adieu mon enfant, Fils de mon cœur et cœur de mon Fils. Je te bénis et t'embrasse sur ton beau front de prêtre.

L.-G. DE SÉGUR.

A UN RELIGIEUX. — IL LUI ANNONCE LE TRAITÉ SUR LE DOGME DE
L'INFAILLIBILITÉ.

Paris, 2 janvier 1872.

Cher enfant,

Une affreuse montagne de neige, formée de quarante à quarante-cinq lettres à répondre, se dresse devant moi et m'empêche de t'écrire une vraie lettre. Ces quelques lignes te suffiront cependant pour te montrer mon constant et très tendre souvenir : l'absence n'y fait rien ni le temps non plus ; comment ce qui est de Dieu et en Dieu pourrait-il être sujet aux changements ?

..... D'ici à peu de jours tu recevras par la poste, s'il plait à Dieu, mon petit opuscule du *Dogme de l'infailibilité*, qui servira à tous les récalcitrants de pochon sur l'œil. Craignant que ce ne soit trop salé (*bonum est sal*), j'ai soumis l'épreuve à deux très excellents évêques ; ils m'ont vivement encouragé à lancer ma fusée. Espérons qu'elle leur fera voir trente-six chandelles. En vérité, ces malheureux-là n'ont point la foi.

Du reste, la dissolution est universelle : c'est l'oracle de l'Écriture qui se réalise : « *qui sordes-*

cit sordescat adhuc ! » N'oublions pas la contrepartie : « *qui justus, justificetur adhuc ! qui sanctus est sanctificetur adhuc !* » — Travaillons plus saintement et plus énergiquement que jamais ; malgré tout, nous sauverons des âmes et nous nous sauverons nous-mêmes.

Adieu, cher Fils. Je te bénis et te demande de ne jamais m'oublier au *nobis quoque peccatoribus*. C'était la grande dévotion de saint Vincent-de-Paul. — Prends donc cet alinéa du canon pour sujet d'oraison : dégustes-en tous les mots et tu m'en diras des nouvelles.

Manu propria : Nobis quoque peccatoribus.

L.-G. DE SÉGUR.

A UN RELIGIEUX DOMINICAIN, QUI PRÉCHAIT LE CARÊME A ANNECY, DANS L'ANCIENNE ÉGLISE DES DOMINICAINS, OU SAINT FRANÇOIS DE SALES A ÉTÉ CONFIRMÉ ET OÙ IL A PRÊCHÉ SOUVENT.

Paris, 7 mars 1872.

Cher petit Pierre,

Merci de ta dernière lettre, bonne, sacerdotale, gracieuse comme toutes les autres. — Te voici à la source de cette perfection aimable et forte qui doit être l'ambi-

tion de notre vie. Quel saint, en effet, que ce saint François de Sales qui a vécu là ou tu es et où tout est plein de son souvenir ! — Il est un petit livre que je te conseille d'acquérir et de mettre en pratique, intitulé, si je ne me trompe : le Pèlerinage de saint François de Sales. — On le suit pas à pas dans la ville et dans les environs d'Annecy. — C'est charmant ! — Une petite commission pour nos bonnes sœurs de la Visitation. Si ce qui est probable, quelqu'une d'entre elles sait faire des fleurs artificielles, j'oserai leur demander de me faire quelques douzaines de petites roses blanches, avec feuilles et boutons, et après les avoir déposées pendant neuf jours sur le tombeau de notre cher saint, de me les adresser dans un petit carton, par une occasion sûre. — Je ferais bien des heureux avec ces petites reliques, et elles en auraient tout le mérite. — Mais il faut que les petites roses soient jolies et délicates. — Donne moi des nouvelles de tes prédications. — Fais-tu fuir ? ou bien fais-tu dormir ? Dieu veuille, mon Pierre que tu fasses pleurer ! et qu'après avoir ouvert les fistules lacrymales, tu fasses ouvrir la bouche et montrer la langue au confessionnal.

Adieu, mon fils très-cher et bien-aimé. — Je suis heureux de t'embrasser en ce jour de saint

Thomas d'Aquin. Si j'étais curé, j'ajouterais en accentuant fortement. « Et sur cette paroisse ! »
Vive Jésus !

L. G. DE SÉGUR.

A UN RELIGIEUX. — IL LUI SOUHAITE LA GRACE DU MARTYRE.

14 mai 1872.

Mon cher fils,

Tes bonnes lettres mériteraient toujours une réponse immédiate, et une bonne grosse réponse. Elles viennent malheureusement se perdre trop souvent au milieu d'un tas de papiers et d'affaires qui les écrasent, les asphyxient, et retardent indéfiniment la joie que j'ai toujours à t'écrire. Je ne te parlerai pas des intéressantes nouvelles de tes missions ; car ce ne sont plus hélas ! des *nouvelles*. Ce que je voudrais savoir, si tu le sais toi-même, c'est ce que tu vas devenir. Il paraît que le couvent de Lyon se repeuple ; as-tu reçu quelque ordre d'y rentrer ? Il y aurait sept chances sur dix de n'en sortir qu'avec la palme rouge. Je te la souhaite, mon cher bonhomme, avec ta belle robe blanche, cela ferait un effet magnifique. Je te rendrais un

petit culte, et tout en continuant à t'aimer, je te vénérerais. Prépare-toi donc, mon petit martyr en herbe ; sans cela ne rentre pas à Lyon.

Notre Paris ne vaut guère mieux que votre horrible rue Grôlée. Nous avons N. D. des Victoires, comme vous avez N. D. de Fourvières ; nous avons nos perles et nos diamants, comme vous avez les vôtres ; par dessus tout, nous avons la même Eucharistie, semée comme un germe de salut en cent et cent églises ; mais nous avons comme vous les épouvantables bas-fonds révolutionnaires, depuis les grands hommes et les gros bonnets jusqu'aux plus infimes voyous non baptisés. *Mors et vita duello configunt horrendo ; configunt, sed et confligent, sicut et conflixerunt. — Dic nobis Petre-Maria! Quid vidisti in via?*

Ne viendras-tu pas ici cet été ? Du moins, à Poitiers, cet automne ? Je compte y être du 25 août au 18 ou 20 septembre.

Adieu, cher enfant. As-tu reçu mon petit traité du *Sacré-Cœur* ? Je t'embrasse bien tendrement et te bénis mille fois.

Ne m'oublie jamais à l'autel.

GASTON DE S.

A UN RELIGIEUX. — IL, DÉSIRE LE RENCONTRER A POITIERS.

Versailles, couvent des Capucins, 15 juillet 1872.

Cher enfant,

Nous n'avons pas de chance ! Je n'arriverai à Poitiers (et encore *si Deus permiserit*) que le 24 août, veille de la Saint-Louis, avant-veille de l'ouverture du congrès des œuvres ouvrières. Je resterai à Poitiers ou près de Poitiers (toujours *si Deus permiserit*) jusqu'au 18 ou 20 septembre, pour de là rentrer à Paris et y reprendre mon cher et lourd fardeau. Demande donc (si tu l'oses) à ton P. Provincial, de te laisser cinq ou six semaines à Poitiers, pour que j'aie la joie de t'y revoir. Si tu juges la demande indiscrette, ne la fais pas, et offrons à la bonne Vierge ce petit et très gros sacrifice.

Je comprends ta peine pour X. Il est bon cependant ; mais une espèce d'insouciance de trouper et peut-être un petit défaut de délicatesse dans les sentiments lui donnent les apparences d'un sans cœur. Ce ne sont réellement que des apparences ; cependant tu feras bien de lui exprimer carrément ta peine. Ne lui parle pas de moi.

Adieu, mon enfant. Je t'embrasse en te bénissant mille fois.

G. S.

P. S. Je te souhaite la Saint-Henri, ex-œquo avec le plus noble et le meilleur des Henris de France et de Navarre.

A UN RELIGIEUX. — IL SE RÉJOUIT DE L'ESPÉRANCE DE LE REVOIR SUIVANT UNE PERMISSION DONNÉE PAR LE P. PROVINCIAL.

15 septembre 1872.

Mon bon vieux Fils,

Ton Père Provincial doit être décidément un brave homme, je ne dis pas un « saint homme », car ceci ne peut faire question ; mais on peut être saint homme sans être bon homme ; la grâce peut surabonder sans que la bonne nature abonde ; et dès lors ce n'est pas complet, la belle statue manque de piédestal. — Je remercie donc, et bien cordialement ton cher Père Provincial de la pensée d'humanité et de compassion qu'il veut bien avoir pour toi et pour moi. Aussi, faut-il bien avouer que nos cœurs sont deux vieux amis, et que l'absence ne fait, ce semble, que resserrer l'union.

Il faudrait tâcher de venir prêcher quelque chose à Paris, une petite retraite, par exemple.

Ce serait un charmant prétexte pour un Frère Prêcheur.

Quel dommage que tu n'aies pu assister à notre congrès des œuvres ouvrières, à Poitiers ! Tu te fusses grandement intéressé à tant de belles et importantes questions, discutées, débattues, pendant quatre jours consécutifs. Je t'en enverrai le compte-rendu imprimé, dans quelques semaines. C'était tout fraternel, et par moments on riait comme des enfants.

Adieu, mon enfant. Porte-moi toujours devant le bon Dieu. Je t'embrasse paternellement, te bénis et t'aime, comme jadis, et plus encore.

L.-G. DE SÉGUR.

A UN RELIGIEUX. — IL L'AUTORISE A ENVOYER A UNE MISSION LOINTAINE UNE CHAPELLE D'AUMONIER MILITAIRE DONNÉE PAR LE COMITÉ DONT IL ÉTAIT PRÉSIDENT.

2 octobre 1872.

Cher enfant,

Ce que tu me demandes est vraiment trop important pour que je puisse résoudre le cas à moi seul. Je vais saisir de la question le Pape et le Sacré-Collège, en atten-

dant la reprise du concile œcuménique. De plus, il va falloir prévenir respectueusement M. Thiers et l'Assemblée nationale, M. de Bismark et la reine de Honolulu. Ce, nonobstant et présumant le vote de l'Église et de l'État, emportez ou vous voudrez et où vous pourrez ce pauvre petit autel, témoin de tant misères et de tant de dévouements aussi.

Je t'embrasse en te bénissant avec grand amour.

L.-G. DE SÉGUR

P. S. Les demandes que tu m'as envoyées, ont passé au conseil de saint François de Sales, qui, à cause des vacances, était composé de moi ; chose étonnante, le conseil a voté à l'unanimité.

A UN RELIGIEUX. — IL PARLE DE SAINT DOMINIQUE ET DU BONHEUR
DE MOURIR.

Kermadio par Auray (Morbihan), 3 août 1873.

Cher enfant,

Je t'aurais écrit depuis longtemps déjà, si les derniers temps de mon séjour à Paris n'avaient été plus surchargés encore que de coutume. Je t'aurais dit ce que

M. d'A. t'a fait craindre, à savoir que l'abbé D. renonce définitivement à ses vacances pour cette année, pour mille petites bonnes raisons qu'il serait trop long d'énumérer ici. Espérons que la bonne Providence nous ménagera une autre occasion de nous retrouver ensemble avant le jugement dernier et le Paradis.

Je t'écris pour fêter les premières vêpres de notre saint Dominique. C'est un peu ma fête aussi ; et demain, à l'autel, je n'oublierai pas mon fils et mon frère Pierre aux pieds du grand patriarche des apôtres de la sainte Vierge. Je n'oublierai pas non plus le jeune Père et Frère dont la mort te contriste à si juste titre, et qui est bienheureux d'être débarrassé de ce monde de péchés. De plus en plus je sens les dangers de la vie et le bonheur de la délivrance. Quelle redoutable chose que de pouvoir se damner éternellement ! Et combien la foi et l'amour font envisager la mort sous un grand jour où l'espérance domine et couvre la crainte ! « A qui Dieu donnera-t-il son beau Paradis, disait notre angélique saint François de Sales, sinon à de pauvres gens comme nous ? »

« La grâce et l'amour de Jésus » viennent de paraître. Tu recevras très prochainement ces deux petits volumes, qui nous ont coûté plus de

travail qu'ils ne sont gros. Ils ont passé par une étamine tellement sévère et tout ensemble tellement délicate qu'il me semble impossible qu'une inexactitude quelque peu sérieuse ait pu nous échapper. J'espère que cela te fera du bien.

Adieu, mon cher Pierre (vieux style de jeunesse). Je t'embrasse tendrement en te bénissant du fond du cœur.

G. S.

A UN RELIGIEUX. — EXCELLENCE DE L'ŒUVRE QUE FONT CEUX QUI PRÉPARENT LES PRÊTRES DE NOTRE-SEIGNEUR.

26 octobre 73.

Mon vieux Fils,

Je termine la retraite du Petit-Séminaire de Saint-Lucien de Beauvais le jour même où tu commences celle de ton cercle catholique d'Annonay. Je te souhaite d'aussi bons auditeurs que les miens; seulement tu auras beau faire, tu n'en feras que de bons soldats, tandis qu'ici je travaille à faire de bons officiers. Oh ! la belle et grande chose que de prêcher l'amour de Notre-Seigneur à cette jeune multitude de futurs prêtres, de futurs sauveurs du monde ! Pendant de longues années, tu t'es

trouvé toi-même comme perdu au milieu de cette foule à Montmorillon et à Poitiers ; et maintenant te voici devenu ce que tu te préparais à être, ou plutôt ce que Jésus voulait faire de toi : un prédicateur de son Évangile, un sauveur, une lumière, une flamme, une sorte de Dieu. — Au milieu de ton cercle et de ses rayons plus ou moins rayonnants, sois très-fidèlement Jésus pour tous et pour chacun : Jésus très-saint, très-bon, Jésus très-miséricordieux, Jésus vrai sauveur et vrai principe de vie. Tout est là pour nous, dans notre ministère aussi bien que dans notre sanctification personnelle : être Jésus.

Adieu, mon cher fils que j'aime, bénis et embrasse si tendrement.


Vive Jésus !

L. G. DE SÉGUR.

A UN RELIGIEUX. — IL SE CONSOLE AVEC LUI D'UNE DÉCEPTION. —
CONSEILS POUR LA PRÉDICATION D'UNE RETRAITE DANS UN SÉMINAIRE.

7 juillet 74.

Mon cher Fils,

omme tu le dis très-bien, c'est cette grande tournée de dix-sept jours, qui, compliquée par une petite indisposition au retour, a tant retardé ma réponse. Cette ré-

ponse, mon pauvre Pierre, était la même que la tienne : « *non mea voluntas, sed tua fiat !* » Devant l'obéissance, tout doit céder ; et la joie surnaturelle d'obéir doit dominer la tristesse naturelle de tous les désappointements, même de ceux du cœur et de la piété.

Du moins nous nous verrons au Congrès s'il plait au bon Dieu. Je compte arriver à Lyon le 20. Une de mes premières visites sera pour maître Pierre, gros comme le bras. Je descendrai au grand-séminaire.

Et te voilà donc, comme moi prédicateur de retraites dans les Petits-Séminaires ? N'oublie pas nos vieilles traditions de Montmorillon. Applique-les dans la mesure du possible, ayant bien soin de faire de cette retraite une œuvre d'amour, plus encore que de crainte, surtout à l'égard des futurs ecclésiastiques. Parle principalement pour eux comme pour les plus dignes. Ramène tout à la confession et à la communion fréquente, c'est-à-dire à l'union avec Jésus ; car tout est là, et en dehors de cela il n'y a que des ficelles. Sois joyeux avec toute cette jeunesse. La joie, comme la douceur, pénètre bien plus avant que toute autre méthode. Les jeunes gens ont horreur du triste, du glacé, du raide, de l'ennuyeux. — Adieu cher enfant de mon cœur, Sois Jésus en

prêchant, en confessant, en sacrifiant, en causant, en faisant toutes choses. Je t'embrasse et te bénis mille fois.

G. S.

A UN RELIGIEUX MALADE.

Septembre 1874.

Mon pauvre Fils, je veux t'écrire tous les jours depuis que j'ai appris la déplorable nouvelle et de ta mauvaise santé et de ta fuite à Caunterets. Impossible de trouver un moment de répit. Cela dégénère en persécution, et je ne sais comment cela pourra continuer. — J'ai vu à Lyon ton nouveau Provincial (ou ton nouveau Prieur), il m'a dit que les dernières nouvelles étaient assez bonnes, ce que confirme ta lettre toute récente, et il est décidé que tu vas aller à Poitiers. Ce sera un bon débarras pour Lyon; mais je ne m'en plains pas, car j'aurai ainsi la joie de te revoir bientôt. — Je compte arriver à Poitiers *au plus tard le samedi soir 26 courant*, peut-être même le vendredi soir. — Je descendrai au Grand-Séminaire. — Je ne te dis rien maintenant ni de notre

beau et bon congrès, ni de l'admirable maison où je me repose à Saint-Claude jusqu'au 19. Je te dirai seulement que j'ai devant moi un vrai *Mont-Blanc* de correspondance à écouler, et qu'en conséquence j'embrasse pour tout potage mon bon petit Pierre sur le front, au nom du Père, au nom du Fils, au nom du Saint-Esprit.
Ainsi soit-il.

Mea manu

L.-G. DE SÉGUR.

Chez les chanoines réguliers, à Saint-Claude (Jura).

A UN RELIGIEUX. — IL S'EXCUSE SUR UNE INDISPOSITION, D'ÊTRE RESTÉ SANS ÉCRIRE, ET LUI PARLE DE DEUX JEUNES GENS.

8 novembre 74.

Cher enfant,

Je n'ai pu répondre à tes deux lettres, à cause de la retraite du cher collègue Stanislas, immédiatement suivie de celle du Petit-Séminaire de Saint-Lô..... immédiatement suivie d'une série d'hémorragies nasales, que rien ne pouvait arrêter, et qui m'ont fort affaibli. Je ne pourrai aller cette année à Montmorillon, à cause de ce nez; et je vais rester tranquillement

ici à faire mes petits excès de chaque jour. Je t'envoie une bénédiction plus ou moins quelconque, la dernière peut-être; qui sait? Ce qui est certain, c'est que depuis neuf jours, le sang est complètement arrêté. Je prends de sérieuses précautions. — N^{***}, n'est pas venu me voir hier au collège. C'est une pauvre âme. Encourage-le beaucoup à venir me voir régulièrement chaque samedi, à ranimer chaque jour sa bonne volonté et à avoir une immense confiance dans l'efficacité des sacrements. — Je n'ai pas encore vu, bien entendu, le neveu de ton chanoine. — Je te remercie de l'avertissement que tu m'as donné au sujet du *Rosaire du Sacré-Cœur*. Saint-François de Sales ne l'a recommandé qu'*in globo*, avec la ligue du Cœur de Jésus. Je crois qu'il suffirait de faire prévenir sans retard et officieusement le bon Père Deschamps, sous-directeur du *Messenger*, rue des Fleurs, à Toulouse. Il lui sera très-facile de substituer à son rosaire malencontreux, cinq pater et cinq ave.

Adieu, cher petit Pierre, que j'aime et embrasse plus tendrement que jamais.

G. S.

A UN RELIGIEUX QUI PRÉCHAIT EN SAVOIE.

28 février 1875.

Cher enfant,

En carême moins qu'en tout autre temps, je jeûne de loisir. Je veux cependant te dire au fond de cette pauvre Savoie, que le démon de la politique est en train d'ébranler d'une manière si déplorable, que je suis avec toi, que je te conserve une tendresse qui croît d'année en année et sera *éternelle* par la miséricorde de Dieu. Travaillons de toutes nos forces « *dum tempus habemus. Venit enim nox in qua nemo potest operari.* » Cette nuit rouge et sombre semble devoir arriver bientôt.

Que de ruines ! que de sang ! que de châti-ments. Attendons-nous à tout, et prions avec humilité et grande espérance.

Je t'embrasse en te bénissant mille fois.

G. S.

P. S. Ce que tu me dis de Mgr F. me fait grande joie.....

A UN RELIGIEUX. — IL LUI DONNE UN RENDEZ-VOUS.

Mardi soir, 10 heures.

Cher enfant,

De passage à Lyon pour vingt-quatre heures, je viens te sommer au nom du Père saint Dominique et du Père saint François, en ma qualité de pèlerin d'Assise et de Bologne, d'obtenir du Père Prieur la permission de venir assister demain à onze heures dans l'église d'Ainay au baptême de ma petite filleule, Marie-Sophie-Josèphe et après le dit baptême de m'accompagner en la maison de la dite mère pour y accepter la charité d'un dîner ; après quoi, vers deux heures, nous partirons pour Oullins, afin d'aller bénir la bonne petite sœur J. de X. et toute la communauté. Si tu te conduis convenablement, au témoignage des assistants, nous te ramènerons et te rendrons ta liberté vers quatre ou cinq heures.

En foi de quoi, mon cher Pierre, je t'embrasse et te charge de mes meilleurs hommages pour ton excellent Père Prieur.

L. G. DE SÉGUR.

A UN RELIGIEUX. — IL LUI DONNE DES NOUVELLES DE SA SANTÉ, QUI N'EST PAS BONNE, ET LUI PARLE DE LA DÉVOTION A LA SAINTE AME DE NOTRE-SEIGNEUR, QUE LE SAINT-SIÈGE VENAIT DE RÉPROUVER.

Château de Livet, par Aube, (Orne) 2 juin 1875.

Cher Fils,

L n'est que trop vrai : je suis ici en fuite : depuis avant hier. Les fatigues de notre gros pèlerinage de Rome, — Assise, — Lorette, — Milan, compliquées par un travail excessif qui m'a accueilli à Paris, m'a mis sur le flanc, dès les premiers jours de mai. La rude et persévérante chaleur qui a desséché Paris depuis cinq semaines a bien voulu achever l'affaire ; une affreuse crise de bile, d'entrailles, d'estomac, etc., m'a fait à moitié rendre l'âme. Pendant douze ou treize jours je n'ai pu dire la messe, ni même communier, si ce n'est le jour du Sacré-Cœur ; et je suis resté je ne sais combien de jours sans pouvoir rien avaler. Le changement d'air et la tranquillité de la campagne m'ont déjà ressuscité aux trois quarts, et tout me fait espérer qu'après la Saint-Pierre (je te la souhaite bien heureuse), je pourrai sans imprudence rentrer à Paris. J'y passerai du reste peu de temps, et je

10.

compte me reposer et me remonter sérieusement par de longues vacances en Bretagne. Cependant, il ne faut pas se le dissimuler, la vieillesse approche, et l' « *ego jam delibor* » de ton oncle saint Paul est une vérité qui tombe, bon gré mal gré, sur le dos de tous les citoyens « des régions humaines de notre globe », quand ils ont passé cinquante-cinq ans. Je me « *delibe* » comme les autres, et en vertu du même principe. — Il est également très-vrai qu'un Décret du Saint-Siège interdit au Carmel où elle était née, la dévotion à l'âme de Notre-Seigneur. Je ne crois pas que le fond de la doctrine soit en jeu ; mais à Rome on a par-dessus la tête de ces nouvelles dévotions et associations plus ou moins excentriques, qui semblent être quelque peu la contrefaçon, sinon diabolique, du moins humaine, du culte délicieux du Sacré-Cœur. Adieu, mon bon enfant

G. S.

A UN RELIGIEUX. — IL A PU PRÊCHER SANS TROP DE FATIGUES.

Petit-Séminaire de Sainte-Anne d'Auray, 10 octobre 1875.

Cher Petit Pierre,

Ue te réponds du grand sanctuaire de Sainte Anne, cœur de la Bretagne. J'y termine aujourd'hui même la retraite du Petit-Séminaire, dont j'ai *très-bien* supporté la fatigue. Je suis moins fatigué qu'en commençant. Continue-moi tout de même l'assistance de tes bonnes et filiales prières. Nous comptons rentrer à Paris après-demain, où, Dieu aidant, je recommencerai à m'exterminer pour son amour. A quoi bon vivre, si ce n'est pour s'exterminer? et aller au ciel par la voie du travail évangélique et apostolique?

Et toi, mon pauvre vieux, dis-moi où en est ta fameuse poitrine?

Je la bénis en te bénissant toi-même, et en te présentant l'hommage du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être,

mon Pierre,

ton très-humble et très-obéissant serviteur.

et vieux papa.

L.-G. DE SÉGUR.

A UN RELIGIEUX. — IL LUI PARLE DE MONTMORILLON, ET LUI DEMANDE DE SES NOUVELLES.

Montmorillon 21 novembre 1875.

Mon bon et cher fils,

Je t'écris ces trois mots de notre cher Montmorillon où je termine aujourd'hui même la grande retraite annuelle. Je t'écris de cette même chambre, à cette même place qu'a connue ton enfance, où je t'ai béni tant de fois, où tant de fois je t'ai pressé sur mon cœur. Il me semble que le bon Dieu a bien béni et bien fécondé cette retraite. J'en recommande les fruits à tes prières.

En ce moment, monsieur l'abbé est en train de chanter comme un rossignol sa belle préface *in præsentatione* et son beau pater *ad majorem Dei gloriam*, et *ad stupefactionem mirabilissimam Montmorillionensium*.

Et toi, mon vieux missionnaire, fais-tu de la bonne besogne au sommet de tes Alpes? C'est là qu'il est bon d'avoir le cœur chaud au milieu des glaces!

Donne-moi souvent de tes chères nouvelles. Tu sais que tu es et que tu seras toujours, y

compris l'éternité, le saint petit Pierre de mon cœur.

L. G. DE SÉGUR.

A UN RELIGIEUX. — IL S'ACCUSE GRACIEUSEMENT DE NE LUI AVOIR PAS ÉCRIT DEPUIS PLUSIEURS MOIS ET LUI RACONTE UN MIRACLE DE SAINTE ANNE.

Août 1876

Mon cher fils,

Je suis stupéfait en apprenant par ta lettre de ce matin que je ne t'ai pas écrit depuis le mois de novembre. Si ce n'était pas toi qui me le disais, je ne pourrais pas le croire. Il n'y a pas à répondre autre chose : « *meâ culpâ, meâ maximâ culpâ* », en ajoutant : « *ideo precor sanctissimum magistrum et Patrem Mariam-Henicum, orare pro me die ac nocte, sine intermissione, et pœnam immanis sceleris mei assumere per acerrimas durissimas quæ flagellationes* ». C'est ainsi, mon pauvre bonhomme, qu'en lançant avec tant d'énergie ton feu d'artifice, tu vas voir te retomber sur le nez toutes tes fusées et tes chandelles romaines.

Quand tu seras revenu de cet éblouissement,

tu apprendras, non sans étonnement, que je suis depuis le 12 au fin fond de la chère Bretagne, à trois kilomètres du grand sanctuaire de sainte Anne, chez ma sœur et tout près de mes deux frères qui se sont fixés dans ce bon et beau pays. Ici, comme partout, nous traversons une vraie canicule, et nous nous reposons du rude et incessant labeur de notre vie de Paris. L'abbé Diringer est en vacances de son côté ; nous devons nous rejoindre, *si tamen voluerit Dominus*, à Bordeaux, le 18 août au matin. Tu sais peut-être déjà que le 21 doit s'ouvrir le congrès des Directeurs des Œuvres ouvrières dont je dois diriger les travaux. Ce sera dur, surtout si la chaleur continue ; mais enfin il faut bien s'exterminer un peu pour le bon Dieu et pour sa cause. Cela doit finir le 25 au soir, pour ma fête.

Nous venons d'avoir ici il y a aujourd'hui quinze jours un beau et grand miracle de sainte Anne : la guérison instantanée, absolument impossible au point de vue naturel, d'une pauvre orpheline de vingt ans, petite ouvrière de Vitré, diocèse de Rennes, qui a vu disparaître dans l'eau de la source miraculeuse de sainte-Anne un affreux mal qui la tenait depuis plus de trois mois. Son bras ankylosé était tuméfié, tout violet et creusé en plusieurs endroits par des plaies gan-

gréneuses tellement graves et tellement infectes, que la veille, son confesseur de Vitré, M. l'abbé X. n'avait pu la garder au confessionnal et avait été obligé de la confesser à part et dans un lieu très-aéré. Après son action de grâces, le dimanche matin 9, la pauvre Marguerite Saunier avait été tremper son bras dans la source ; et au bout de quelque temps, elle l'en retira frais et vivant, semblable à celui d'un petit enfant, avec une carnation excellente, sans aucune trace du mal qui menaçait sa vie, sans aucune cicatrice à l'endroit des plaies gangréneuses. — Tout le diocèse de Rennes électrisé se prépare, dit-on, à faire en action de grâces un pèlerinage monstre à la bonne Dame sainte Anne.

Tu n'en ferais pas autant que sainte Anne, toi, mon saint Pierre. La première fois que tu feras un miracle (de première classe), tu m'en avertiras. Je te promets vingt et un coups de canons. — En attendant, prie de tout ton bon cœur Notre-Seigneur et la sainte Vierge pour ton vieux Père aveugle, tellement aveugle qu'il te trouve charmant, excellent, parfait, ravissant, délicieux, bon à béatifier, presque bon à canoniser. C'est dans ces sentiments que j'ai l'honneur d'être, mon cher fils, ton très-humble serviteur, ton vieil ami et celui qui t'aime peut-être le plus sur la

terre, ou du moins depuis plus longtemps.

Manu propria. Mille bénédictions à mon cher enfant.

L. G. DE SÉGUR.

UN RELIGIEUX. — IL LUI PARLE D'UN OUVRAGE SUR LA CONFES-
SION DES ENFANTS ET DU TRAITÉ : TOUS LES HUIT JOURS.

Paris, 2 octobre 1876.

Cher Fils, puisque tu es un bon *pierro* qui cherche à convertir tes frères les petits mauvais pierrots, à les débarrasser de la poussière janséniste et à leur faire aimer pratiquement le Dieu des petites et des grosses bêtes qui respirent le bon air de X., je t'embrasse sur les deux joues et te souhaite d'excellents succès dans ta chasse. — Je vais te faire envoyer aujourd'hui même une centaine de *communions* pour le séminaire ; et j'y ferai joindre pour toi, à titre de charité, un excellentissime petit livre que la sacrée Congrégation de l'Index vient d'approuver d'une manière tout-à-fait insolite, en déclarant que ce livre exposait les vraies règles pratiques des sacrements, telles que les observent les saints prêtres dévoués aux âmes et solidement

imbus des doctrines de l'Église romaine, en défendant à l'auteur d'y rien changer désormais, et en lui ordonnant d'y ajouter une préface sur les ravages du jansénisme en France.

C'est le *Confesseur de l'Enfance et de la jeunesse* par le Père Joseph Cros. Montre cela à tous les professeurs et confesseurs, et fais leur comprendre que s'ils ne pensent pas et ne font pas comme cela, s'ils enseignent autrement, c'est eux qui ont tort et qu'ils en répondront gravement devant Dieu, car en cette matière-là les plaisanteries et les déviations sont malsaines.

Je n'ai pas encore mon petit opuscule intitulé : « *tous les huit jours* ». Il y a eu trois ou quatre anicroches qui ont retardé l'apparition de ce *chef-d'œuvre*. Si je ne me trompe, il fera un bien considérable, parce qu'il est plus à la portée de tout le monde et plus simple encore que l'autre, et que, (du moins je ne le vois pas), il n'y a pas un curé qui pourra dire quelque chose de raisonnable contre.

Adieu, mon Pierre, mon cher enfant, je t'embrasse et te bénis avec ma vieille tendresse.

L.-G. DE SÉGUR.

Mes respectueux hommages à monseigneur T..., qui me permettra de le remercier de toutes ses bontés pour toi.

A UN RELIGIEUX, POUR LA NOUVELLE ANNÉE.

27 décembre 1876.

Mon très cher enfant, Père et fils dans le
Saint-Esprit,

Je te bénis au pied de la crèche et t'embrasse en l'amour de notre Enfant-Jésus. Je te souhaite une bonne et très bonne année, en plaignant avec toi la multitude « *quam dinumerare nemo potest* » des victimes aussi coupables que malheureuses de la Révolution et des attentats sacrilèges qui, depuis plus de deux siècles, préparent la voie à l'Antechrist. *Prope est in januis.*

Nos qui vivimus, benedicimus Domino Jesu Christo.

L.-G DE SÉGUR.

A UN RELIGIEUX, QUI AVAIT PRÊCHÉ LE CARÊME A LOURDES.

Livet (Orne), 12 avril 1877.

Cher Pierre,

Je bénis avec toi la sainte Vierge des bons souvenirs que tu as remportés de Lourdes. Je te remercie de tout mon cœur de m'avoir porté dans cette petite goutte,

dont l'eau jaillit dans tout l'univers. Quelles sources de grâces et de miracles ! Il me semble qu'à la place de la bonne Vierge, j'apparaîtrais comme cela de tous les côtés ; je ferais jaillir des sources au nez des savants ; et je guérirais tous les braves gens, accordant des coliques salutaires et des maladies de peau à tous les prétendus libéraux qui viendraient s'y frotter.

Nous avons reçu ta lettre de Lourdes ; mais, mon pauvre vieux Fils, tu sais, surtout pendant le carême, que j'ai les « *instantia quotidiana* », la « *sollicitudo omnium Ecclesiarum* », etc. Je termine aujourd'hui un petit repos de dix jours auprès de ma sœur, en Normandie, non loin des Nouettes, de nos pauvres Nouettes, auxquelles je ne puis plus penser que comme à une pauvre grand'mère défunte, jadis très-aimée, oubliée peu à peu et dont le souvenir devient, avec le temps, comme un triste nuage qui ne fait que passer.

Soigne bien ton pauvre navire, puisqu'il porte Notre-Seigneur, comme jadis la barque de saint Pierre.

Pour nous autres, porteurs de la parole de Dieu et dispensateurs de l'Eucharistie et du salut, la vie la plus longue est la meilleure, et le

ciel arrive toujours trop tôt. — Adieu, mon enfant.

Manu propria: In osculo sancto.

Alleluia!

L. G. S.

A UN RELIGIEUX. — IL NE PASSERA PAS PAR LYON POUR ALLER AU PUY. — IL DEMANDE DES PRIÈRES POUR LE CONGRÈS QUI DOIT AVOIR LIEU DANS CETTE VILLE.

Livet, par Aube (Orne), 21 juillet 1877.

Mon bon petit Pierre.

Je dois te dire, comme dans la complainte de Malborough (même air) :
« La nouvelle que j'apporte,
Miron ton ton mirontaine,
La nouvelle que j'apporte...
Tes beaux yeux vont pleurer ! »
(*ter*)

Pour me rendre au Puy, je ne passerai point par Lyon. J'y vais directement par le chemin du Bourbonnais, afin d'économiser et du temps et de la fatigue. Je n'ose pas demander pour toi, au très-bon et très-rébarbatif P. X., la permission de venir t'édifier au contact de tout ce qui

va se faire et se dire dans cette assemblée véritablement catholique : on n'est pas Religieux pour aller faire la belle jambe dans les Congrès, et tu devras, mon bon vieux Père, nous aider de loin, aux pieds du Saint Sacrement et de la sainte Vierge, en priant saint Dominique d'étendre sur nous son manteau et de nous inspirer à tous ce qui sera le plus utile à la gloire du Sauveur.

Que je t'écrive ou ne t'écrive pas, sache, mon enfant bien-aimé, que nos deux cœurs n'en font qu'un *in Christo Jesu Domino nostro*. Ne m'oublie jamais à l'autel ; demande miséricorde pour ton vieux père aveugle et pour l'ami de ton enfance, qui t'embrasse de tout son cœur, te bénit avec grand amour, et sera, s'il plaît à Dieu, avec toi dans la béatitude éternelle du Paradis, où je te donne rendez-vous.

Manu propria : Alleluia !

L. G. de SÉGUR.

Évêché du Puy, 8 août 1877.

Cher Pierre,

En quittant le Puy, je suis obligé de filer d'un seul trait sur la Bretagne, sans passer par Lyon ; donc, encore cette fois, aucun espoir de revoir, d'embrasser et de bénir

mon cher enfant. Cesera pour une autre fois, ou au moins pour le Paradis. Je ne pourrai pas non plus réaliser mon projet de pèlerinage à Saint Claude. Je l'écris aujourd'hui même au pauvre Père Dom Gréa, qui va sans doute se pendre de désespoir. Si tu étais tenté d'en faire autant, écris-le moi d'avance pour que je sache au juste le jour et l'heure, et que je puisse m'unir d'intention.

Notre Congrès du Puy marche très-bien, malgré toutes sortes de déceptions de détail, quantité de gens importants sur qui nous comptions s'étant trouvés absolument empêchés de venir au dernier moment.

Pour ta peine de m'avoir extorqué une lettre dans un temps de Congrès, où j'ai à peine le loisir de souffler, tu diras au moins un *Ave Maria* pour moi, les bras en croix.

Mon pauvre cher enfant, je t'embrasse bien affectueusement, et prie la bonne Vierge de bénir mon vieux Fils.

G. S.

A UN RELIGIEUX, QUI PRÉCHAIT A ROMANS, A UNE ÉPOQUE OU ON
ATTENDAIT, DANS CETTE VILLE, UNE VISITE DE M. GAMBETTA.

1 avril 78.

Mon pauvre Pierre,

Tu me fais compassion dans ta grande
église froide et déserte de Romans, avec
ton Gambetta sur le nez : en tout, trois
yeux ! Pauvre bonhomme ! fais ce que tu peux ;
Notre-Seigneur ne t'en demande pas davantage.
Qui sait si, pour prix de ta peine, il ne te don-
nera pas quelque gros poisson d'avril, qui, sans
tes larmes amères, n'aurait jamais pu nager jus-
qu'à toi !

Je ne puis te raconter mon pèlerinage de
Rome : ce serait trop long ; et d'ailleurs si tu as
suivi dans *l'Univers* la série très exacte et très
intéressante des articles qui ont suivi la mort si
prompte de notre bon Pie IX, tu as pu te former
une idée fort juste des grandes choses auxquelles
il m'a été donné de prendre part. Notre nouveau
Pontife Léon XIII m'a donné sa bénédiction
apostolique pour tous mes enfants et mes amis :
à ce double titre, je te la transmets de sa part ;
tu la recevras en baisant la petite croix qui ter-

minera ma lettre. Prépare-y-toi bien, et dis la Messe à cette intention.

Adieu, mon vieux fils. Je t'embrasse sur tes deux joues.

L.-G. DE SÉGUR.

A UN RELIGIEUX. — IL N'IRA PAS AUX FÊTES D'ANNECY, ET SE REPOSE AFIN DE SE PRÉPARER AU CONGRÈS DE CHARTRES.

21 août 78.

Cher bon Pierre,

Tu sais peut-être déjà que j'ai dû renoncer aux belles et bonnes fêtes d'Annecy, et que par conséquent je n'aurai pas à en revenir. Sans être malade je ne me sentais pas la force d'aller affronter, pendant près de huit jours consécutifs, une représentation continuelle, en grande étiquette, lardée de grands dîners quotidiens, et couronnée par un voyage de jour et de nuit. Si j'avais pu aller t'embrasser à Lyon et demander, pour deux ou trois jours, l'hospitalité à Saint-Dominique, je l'eusse fait avec grand bonheur.

Je vais rentrer à Paris, s'il plaît à Dieu, après

demain soir, pour en repartir le 29, et aller me préparer au congrès de l'Union des œuvres ouvrières qui doit s'ouvrir à Chartres le 9 septembre, sous le manteau de la Très-Sainte Vierge. Je le recommande instamment à tes meilleures prières, et à celles de la Communauté.

Adieu, mon enfant. Aimons-nous toujours de loin, puisqu'il ne nous est pas donné de nous aimer de près; et n'ayons qu'un cœur et qu'une âme *in Christo Jesu Domino nostro*.

Je te bénis et t'embrasse de tout mon cœur.

L.-G. DE SÉGUR.

A UN RELIGIEUX, — SOUVENIRS DE MONTMORILLON.

18 avril 79.

Mon cher Pierre,

Un mot, de la Grande-Trappe, où je prêche le Jubilé aux trappistes jusqu'à lundi. Donne-moi des nouvelles de tes succès de carême à Saint-Chamond. As-tu fait bonne récolte comme tu l'espérais? As-tu reçu la nouvelle de la profession de notre bon vieux P. Baudry, à Solesmes? Ce sera pour le mardi 29 avril. Il vient de m'écrire à cette occasion

II.

une bonne et charmante lettre, cher souvenir de Montmorillon, ou plutôt de *notre* Morillon.

Adieu, mon enfant bien-aimé. Sera-ce cette année qu'ils nous tueront ? Vivants ou mourants, soyons tout à Notre-Seigneur, et vivons au jour le jour dans la paix la plus profonde, et sans autre préoccupation que de nous sanctifier sérieusement.

— Mille bons souvenirs au Père Antonin. Je me recommande à ses prières et à toutes celles de ton excellente Communauté.

G. S.

A UN RELIGIEUX. — IL L'INVITE A VENIR PASSER UN JOUR
A PARIS

5 mai 79.

Mon bon petit Père.

Ton Père Provincial est évidemment un grand Saint. Viens donc, dès que tu le pourras, passer vingt-quatre heures, chez ton Père non provincial. Tout sera prêt pour te recevoir. Seulement, mon bon Fils, ce ne pourra pas être un samedi ; tous les samedis, je commence les confessions avec le jour, et j'en ai

jusqu'au soir, neuf heures et demie ou dix heures. Voici donc ce que nous ferons : soit le jeudi 15, soit le lundi 19, jours où je suis libre, tu t'arrangeras d'avance pour te faire remplacer, une fois en passant, à ton mois de Marie, par le Curé de Fontainebleau, qui est un excellent homme et que je prie de nous rendre à tous deux ce service ; puis, tu arriveras ici dans la matinée, pour dîner, avant midi ; nous souperons ensemble ; je te logerai dans un petit coin, comme un vrai pauvre du bon Dieu ; et le lendemain, soit avant, soit après midi, tu seras de retour à Fontainebleau.

Nous notons les deux jours proposés, afin de les sauvegarder de tout engagement ultérieur.

Adieu, mon bon enfant. Je te bénis en t'embrassant bien joyeusement d'avance.

G. S.

A UN RELIGIEUX, QUI LUI AVAIT ÉCRIT A LA NOUVELLE D'UNE PREMIÈRE ATTAQUE DE PARALYSIE. SENTIMENT D'ABANDON A LA VOLONTÉ DIVINE.

Kermadio, par Auray (Morbihan), le 29 juillet 1879,

Merci, mon enfant, de tes bonnes prières et de celles de tes confrères. La bonté est inséparable de la charité « *fructus Spiritus... Caritas, bonitas* ». Je vais tous les

jours un peu mieux ; mais ces maux-là ne pardonnent pas si vite. Je suis de tout mon cœur entre les mains bienfaisantes de notre miséricordieux Seigneur. Tout ce qu'il m'enverra sera bienvenu. C'est le cas de vivre selon la grande règle de saint François de Sales, que je te conseille de prendre pour sujet d'oraison pendant tout le mois d'août, afin de mieux ressembler au cher saint Dominique : « Ne rien refuser, ne rien demander, ne rien désirer. » Le danger de mon état, c'est de tourner à l'huître ; et cependant, de penser que c'est là, jusqu'à nouvel ordre, ma grâce d'état ! Autre sujet d'oraison, moins profond peut-être, pour le mois de septembre.

Adieu, mon bon petit Pierre, mon cher fils, que je bénis et embrasse de tout mon cœur. — Merci de tes petits papiers. Mais, Seigneur, quels noms ! Nous en pleurons de rire.

L.-G. DE SÉGUR.

P. S. Bien du plaisir, au bon Père Danas, à Vichy. Qu'il use très modérément de ces eaux perfides ; les gens prudents prennent la moitié des doses indiquées par les Esculapes du lieu.

A UN RELIGIEUX. — RÉSIGNATION A LA VOLONTÉ DE DIEU.

23 août, 79,

Mon cher petit Père,

En te remerciant de tes vœux pour la saint Louis, je m'empresse de te rassurer et de te dire que je ne suis pas tout à fait mort, ni même mourant. Malgré les soins assez ennuyeux et le repos absolu que je suis obligé de prendre pour dépister tout à fait l'ennemi, malgré un temps pitoyable, orageux et lourd que nous avons ici, je vais en somme beaucoup mieux, et tout me fait espérer qu'au commencement d'octobre je pourrai reprendre, en partie du moins, le beau et utile ministère auquel le Seigneur daigne m'appliquer depuis près de vingt-cinq ans. S'il ne le veut pas, il me le fera connaître à sa manière, et je tâcherai de faire pour le mieux sa très sainte et très excellente volonté, quelle qu'elle soit. Je suis comme le Père X***, un bon vitrier de la rue du Vieux-Colombier, que tu as peut-être connu jadis à Paris : « Je ne connais qu'une chose, me disait-il un jour : *Fiat voluntas tuas!* » Il joignait, sans doute pour l'euphonie et pour la souplesse du cuir, l's de

sicut in caelo etc... avec le *tua* du texte original. Ce n'est pas saint Thomas qui aurait trouvé cela, quoi qu'en dise Léon XIII. — Peut-être ce bon X^{***}, s'était-il trouvé parfois, à saint Sulpice, à côté de Mademoiselle de N^{***}, et avait-il été touché de l'accent mystique avec lequel cette pieuse demoiselle chantait, en inclinant dévotement la tête, le verset du *Magnificat* « Et sanctum nomen *Jésus*. »

Adieu, mon bon et cher enfant. Sois un bon et saint religieux, parfait de la tête aux pieds, humble et doux; et lundi prochain, 25 août, demande cela pour moi, en même temps que tu le demanderas pour toi. —

Je t'embrasse du fond de mon pauvre vieux cœur et te charge de mes respectueux et affectueux hommages pour tes Pères et Frères : que la sainte Vierge soit avec nous !

L.-G DE SÉGUR.

P. S. Tu trouveras tes quatre beaux saints défilant en leur lieu respectif dans l'Union de prières de septembre.

Avez-vous à la Communauté le dernier ouvrage de Mgr Gay, *Elévations sur la vie et la doctrine* de N. S. ? C'est bien beau et saint.

A UN RELIGIEUX. — TOUCHANTE SOLLICITUDE A PROPOS D'UN
PROTESTANT.

Paris, le 29 octobre 1879.

Mon cher bon Fils,

Depuis quelques jours je n'entends plus parler du pauvre N... Ily a une dizaine de jours, j'ai reçu un mot de l'abbé X*** (professeur au Petit-Séminaire de Verdun), qui m'envoyait une lettre de N..., disant que M. le curé de Saint-Clair, à Lyon, l'avait fort bien reçu, et pensait à le faire entrer, s'il trouvait quelques petites ressources, dans un des Petits Séminaires du diocèse. L'abbé X*** lui avait promis cent francs. De mon côté, j'avais tenté quelque chose : d'abord, auprès d'un curé du diocèse d'Orléans, qui m'avait demandé un surveillant et chef de classe, pour six ou sept jeunes clercs, avec lesquels N... aurait pu reprendre et terminer promptement ses études ; mais la place s'est trouvée prise. Ensuite, auprès des Pères de l'Assomption, qui étaient à peu près disposés à essayer de N... comme étudiant postulant, en compagnie d'un ancien soldat. Voyant qu'il y avait des chances pour que notre néophyte entrât au Petit Séminaire de Lyon, sous le patro-

nage du curé de Saint-Clair, j'ai engagé l'abbé X*** à continuer la négociation de ce côté-là, lui exprimant mon regret de ne pouvoir m'en occuper davantage. Depuis, silence de tous côtés, sauf du côté de mon Pierre, dont j'entends, ce matin même, le coup de bec apostolique, évangélique, légèrement mélancolique et fortement édifiant.

J'attendrai, les bras ouverts, ton étudiant en médecine X***, et ferai mon possible pour lui ingurgiter, *opportune et importune*, la vocation dominicaine....., en l'amour de laquelle je suis, mon pauvre vieux,

L.-G. DE SÉGUR.

A UN RELIGIEUX, AU RETOUR DU VOYAGE FAIT A POITIERS POUR
LES FUNÉRAILLES DU CARDINAL PIE.

30 mai 1880.

Cher enfant,

Tu vas recevoir le petit souvenir que tu m'as demandé. Toute brillante qu'elle est, cette belle croix d'or n'est que de l'humble cuivre, tout à fait digne d'un Frère-Prêcheur. Elle est, bien entendu, bénite et in-


dulgenciée. Quelle joie d'avoir passé près de toi ces tristes jours ! Aussi, je t'en aime davantage encore et te bénis doublement.

G. S.

A UN RELIGIEUX. — IL LUI PARLE D'UNE CROIX QU'IL LUI AVAIT
DONNÉE EN SOUVENIR, ET DE LA RETRAITE DE SÉEZ, QU'ILS
PROJETAIENT DE PRÊCHER ENSEMBLE.

Montgeron (Seine-et-Oise) le 17 juin 1880.

Mon cher enfant.

oilà, ci dessus, notre adresse ici : c'est ce qu'il y a de plus simple au monde. Nous retournerons ce soir à Paris, pour revenir ici dimanche soir.

Je suis bien aise que mon petit souvenir t'ait fait plaisir : il y avait jadis un an d'indulgences attachées au baiser de la Croix : c'était une pieuse et charmante pratique. Informe-toi donc auprès de qui de droit, si cette indulgence subsiste encore ; je ne la trouve pas dans le dernier Recueil officiel des Indulgences.

Dès qu'une décision sera prise par ton Père Provincial, au sujet de la persécution qui ap-

proche, n'oublie pas de me tenir au courant. Pour plus de prudence vis-à-vis de la poste, écris-moi désormais à l'adresse de M. Méthol.

As-tu reçu la bonne nouvelle de l'arrangement de notre retraite de Séez ? Le bon M. X*** m'écrit, que, d'accord avec ton Père Prieur, elle est fixée du 9 au 15 novembre. S'il plaît au bon Dieu, nous passerons là ensemble une bonne semaine, aux pieds de la sainte Vierge, et nous ferons de la bonne besogne. — En attendant, sanctifions-nous tout de bon, mon cher Pierre : dans ce temps-ci, il faut être d'or et de diamant, pour résister à la *R. F.*

Je vais, ce me semble, beaucoup mieux ; et je suis assidûment un petit traitement d'un médicament végétal, très-simple et très-singulier : un purgatif puissant, quotidien, destiné à récurer la casserole et à renouveler le sang ; et tout cela, sans la moindre colique, sans peines intérieures, sans autre régime que celui d'un honnête homme, qui se respecte, qui mange modérément et ne change rien à sa vie habituelle.

Adieu, mon cher bon fils. Je te bénis en t'embrassant de tout mon cœur Pas un mot au sujet de l'évêché de Poitiers. Mille bénédictions à tous les pauvres Religieux et aux chères petites sœurs d'Oullins, sans oublier les autres *cléricaux* qui tous cuisent dans le même jus maçon-

nique, satanique, diabolique, et tout ce qui est en *ique*, sauf saint Dominique.

G. S.

A UN RELIGIEUX.

Montgeron (Seine-et-Oise), 4 août 1880.

Cher Fils,

Ue sais par des journaux et aussi par ton silence que tu n'es pas encore tout à fait mort, et que tes *reliques* n'ont pas encore la valeur qu'elles acquerront bientôt. Je ne t'en demande donc pas pour le moment, tout en m'inscrivant pour un morceau respectable lorsque le temps sera venu.

Le bon vieux X... de Poitiers, répondait à un abbé, fort exalté, très-gros, très-grand, très-gras, qui lui parlait de son prochain départ hypothétique pour les Missions-Étrangères, où il allait, disait-il, cueillir la palme du martyr : « Eh bien, c'est une bonne pensée, qui plaira beaucoup dans le diocèse ; vous nous enverrez vos reliques bien exactement : cela fera près d'un kilo pour chaque paroisse du Poitou ». Tu sais qu'il y en a près de 600,

Toi, mon pauvre Pierre, tu pourras à peine, fournir le demi kilo à chaque couvent de ton Ordre.

Adieu, cher enfant, prie bien pour nous. Pierre Méthol vient d'être reçu bachelier.

Alleluia !

L. G. de SÉGUR.

A UN RELIGIEUX, APRÈS L'ENCYCLIQUE DE LÉON XIII QUI PROCLAME SAINT THOMAS D'AQUIN PATRON DES UNIVERSITÉS CATHOLIQUES.

Montgeron le 23 août 1880.

Cher Fils.

Tu es bien innocent si tu crois un mot des belles phrases de ce grand ministre. Autant vaudrait croire leur père à tous: « *vos ex patre diabolo estis* ». Pour moi, je crois fermement à la profonde volonté de nous exterminer tous, autant qu'ils le pourront: et voilà tout. J'espère que, malgré ces foux furieux, nous aurons la joie de nous retrouver, à Paris d'abord, puis à Séez, après la Toussaint. En attendant, je t'embrasse aux pieds du bon saint Louis, le grand ami des deux chères familles dominicaine et fran-

ciscaine, et qui a déjà félicité certainement saint Thomas, au ciel, de ce que vient de faire ici-bas l'excellent Léon XIII. Cette consécration était un des vœux les plus positifs de Pie IX. Quelle magnifique lettre pontificale !

Adieu, mon enfant. Je te bénis du fond de mon cœur, et prie notre saint Louis de bien t'aimer et de faire de toi de plus en plus un véritable fils de saint Dominique, un véritable frère de saint Thomas, et enfin un très brave homme le moins républicain possible. Dans un des derniers numéros de *l'Univers* as-tu lu la franche déclaration faite dans une *Tenue* maçonnique par un des chefs de la secte, que le vrai nom du *cléricisme* c'est le christianisme ; que c'est lui qui est l'ennemi, et que la maçonnerie est chargée d'exécuter le décret de la Révolution ! Prions bien contre eux ; car ce serait du temps perdu que de prier pour eux. — Adieu, mon bon Fils.

G. S.

A UN RELIGIEUX. — PROJETS POUR LA RETRAITE DE SÉEZ.

Paris 25 octobre 1880.

Cher enfant,

Nous attendions la fin de ta retraite à Meximieux pour répondre à tes deux bonnes lettres. La retraite de Séez commençant le mardi soir, il faut tâcher d'y arriver la veille, pour être bien installé, pour préparer avec le Supérieur tous les détails de l'exercice, et pour être bien en paix au moment de l'ouverture. En outre, il faut avoir le temps d'aller présenter nos hommages à Mgr de Séez, et à ces Messieurs de l'Évêché. J'espère qu'il ne nous arrivera pas, comme cela est arrivé plusieurs fois depuis quelque temps, de manquer à l'embranchement de Surdon le train qui mène à Séez ; auquel cas il faudrait se résoudre d'avance à attendre bêtement pendant quatre heures le train suivant. Les choses ne sont pas très-bien combinées sur cette petite ligne normande à une seule voie ; et le seul train qu'on puisse prendre raisonnablement est celui qui arrive à Séez à 1 heure 1/4 environ.

A bientôt donc, mon très-cher fils, « *Prædicator veritatis in universo mundo.* » Expulsé ou non, tu es sûr d'être reçu chez moi, au célèbre

n° 39, les bras et le cœur ouverts. Ta petite cellule t'attend, humble et douce, comme toi.

Je t'embrasse et te bénis cordialement, et te prie de transmettre à tes supérieurs et à tous tes frères *l'osculum sanctum* dû à tous les pauvres persécutés du bon Dieu.

L. G. DE SÉGUR

A UN RELIGIEUX. — SOUVENIRS D'UN DE SES FILS SPIRITUELS
DEVENU CAPUCIN. — DIMINUTION DES FORCES ; RÉSIGNATION.

Paris le 11 avril 1881.

Cher bon fils,

J'ai reçu ta bonne lettre de la saint Joseph. Je me rappelle parfaitement mon vieux fils N***, depuis bientôt un siècle, nommé Père X..., et que j'aimais beaucoup pendant ses études de droit à Paris. Il était alors touché de la mouche libérale, de laquelle je le sais depuis longtemps complètement débarrassé, grâce au séraphique Père saint François. Ces pauvres étudiants sont tellement imprégnés des idées courantes, et si peu instruits sur le fond même des vraies doctrines ! Il ne faut guère leur demander que ce qu'ils peuvent nous donner : un bon cœur,

des mœurs courageusement pures, et une âme joyeuse. A cause de cela j'aimais beaucoup mon vieux N., comme j'aime et, Dieu aidant, aimerai toujours de tout mon cœur le cher Pierre. Transmets, je te prie, à N...-X le souvenir de ma bonne tendresse très-persévérante, et recommande moi tant que tu pourras, à la charité de ses prières. Je ne vais pas trop mal, malgré l'âge (61 ans le 15 c^t) ; mais je sens que je me détraique foncièrement. Néanmoins, le bon Dieu me laisse la force de confesser bravement et joyeusement tout mon petit monde, sans mourir encore à la peine. Cette peine est, du reste, un très-grand bonheur, et je sens que je fais en cela toujours un vrai bien. Quand Notre-Seigneur ne voudra plus se servir de son vieux balais, son vieux balais tâchera de demeurer bien tranquille ; car, au fond, nous ne sommes, toi et moi, en ce monde que pour faire très-uniquement la volonté du Seigneur. N'aimons que cela ; ne tendons qu'à cela ; et nous serons toujours contents.

..... — Adieu, mon bon Pierre bien-aimé. Je compte toujours sur le secours de tes chères prières.

Je t'embrasse en te bénissant.

G. S.


LETTRES

ADRESSÉES AU JEUNE RENÉ D. ET A SA
MÈRE.

LETTRES ADRESSÉES AU JEUNE RENÉ D'*** ET A SA MÈRE. — CET ENFANT, D'UNE PIÉTÉ ET D'UNE INTELLIGENCE PRÉCOCES, MOURUT EN PRÉDESTINÉ A L'AGE DE 10 ANS, APRÈS PLUS D'UNE ANNÉE DE CRUELLES SOUFFRANCES HÉROÏQUEMENT SUPPORTÉES. — CE QUE MGR DE SÉGUR FUT POUR LUI ET POUR LES SIENS, IL LE FUT POUR BEAUCOUP D'AUTRES DANS TOUTES LES CLASSES DE LA SOCIÉTÉ.

Paris, le 9 août 1858.

Mon cher petit René,

ette lettre t'arrivera sans doute le jour anniversaire de ta première communion et de ta guérison miraculeuse. Je dirai la Messe pour toi ce jour-là, et je demanderai à Notre-Seigneur qu'il daigne continuer son œuvre en te laissant de longues années encore au milieu de nous sur la terre, afin que tu puisses le servir davantage et mériter par un fidèle et constant amour une plus belle couronne dans l'éternité. Je ne lui ferais pas une pareille prière, si je craignais que tu devinsses mauvais comme

tant d'autres. La vie n'est une grâce et un bien qu'à la condition d'être chrétienne, pure et sainte. Mais tu as déjà été comblé de tant de grâces, et tes bons parents veillent sur ton âme avec tant d'amour, que je ne doute pas, mon enfant, de ta parfaite persévérance dans le service de Dieu.

Je n'ai pu te répondre plus tôt à cause d'une foule d'affaires qui sont venues absorber mon temps. Non-seulement j'approuve ta communion du 12, mais encore, si tu promets au bon Dieu et à ta maman d'être bien doux, bien bon, bien patient et bien recueilli, je t'engage à demander la faveur de communier le 15, en l'honneur de la sainte-Vierge. Tu auras ainsi double fête et double bénédiction. A travers la distance qui nous sépare, mais qui n'existe pas pour le bon Dieu, je te donne, mon cher petit enfant, la bénédiction de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et je t'embrasse de tout mon cœur en te priant de me rappeler au bon souvenir de ton père, de ta mère et de ta sœur.

Paris, 27 octobre 1858.

Mon cher petit René,

Voici la Toussaint qui approche. Je t'écris ces quelques mots pour te rappeler que tu dois profiter de ton passage à Paris pour venir me trouver, afin de t'approcher des Sacrements et de puiser ainsi dans le cœur du bon Dieu la patience, la douceur et l'amour qui te sont nécessaires pour souffrir saintement. Ne te plains pas de ton sort, mon cher petit enfant ; tu es sur la croix avec Jésus, et la croix est l'arbre de la vie éternelle. Il est, certes, dur et ennuyeux de souffrir ; mais la souffrance passe et la récompense demeure.

Je t'embrasse de tout mon cœur en attendant ton prochain retour, et je te prie de présenter mes affectueux hommages à ton père et à ta mère. Que Dieu te bénisse, mon cher enfant, et qu'il daigne remplir ton cœur de sa joie toute sainte.

Paris 4 novembre 1858.

Mon cher petit René,

Je n'aurai pas cette fois la consolation de te bénir, de te recevoir dans ma petite chapelle, et de te donner ton grand et cher Consolateur, Notre-Seigneur. Je quitte Paris lundi matin pour quinze jours; quand tu y arriveras, je n'y serai déjà plus et quand j'y reviendrai, tu seras à Cannes. Communie le 12, ainsi que tu me le marques, et va te confesser auprès du prêtre à qui s'adresse ta bonne mère. Souviens-toi de moi ce jour-là, mon enfant bien-aimé. Je t'embrasse en te bénissant et en te recommandant à la très-sainte Vierge consolatrice de ceux qui souffrent, santé des infirmes et reine des petits Anges auxquels tu dois ressembler par l'innocence de ta vie et par ton amour pour le bon Dieu. Remets de ma part le billet ci-joint à ton père.

Poitiers 12 novembre 1858.

Mon enfant très-cher, je te souhaite une heureuse fête. Ce matin même, tu as dû recevoir dans ton petit cœur tout pur et tout innocent le très saint corps de Notre-Sei-

gneur, qui est la Pureté et l'Innocence infinie. Je lui demande de te sanctifier par la souffrance et de te rendre de plus en plus digne de ton nom. Tu sais que René veut dire en latin *Chrétien, baptisé, —renatus*. Sois de plus en plus René, en ressemblant de plus en plus à celui dont tu es le disciple.

Demande de ma part à ton père et à ta mère de modifier quelque peu leurs projets de voyage, pour tenter une épreuve qui a réussi bien des fois. Il existe à Tours un chrétien en qui le bon Dieu met ses complaisances, et dont la foi simple et profonde opère, pour ainsi dire chaque jour, des miracles extraordinaires. C'est M. Dupont, connu sans doute, au moins de réputation, par ton père et ta mère, et qui demeure à Tours, rue Saint Etienne. Par ses prières et par l'onction d'une huile qui brûle chez lui devant une image de la Sainte Face, M. Dupont guérit, quelquefois instantanément, toutes sortes de maladies incurables, et hier encore, je voyais chez lui un médecin qui me racontait la guérison subite et absolument miraculeuse d'une de ses amies et clientes, alitée depuis plus de deux mois, et mourante d'une maladie de la moelle épinière. Je supplie donc ton père et ta mère de se déranger de leur route directe lorsqu'ils partiront pour le

midi, et de te conduire jusqu'à Tours, où tu laisserais tes béquilles en ex-voto, et d'où tu reviendrais sain et sauf à Paris. Si Notre-Seigneur t'accordait cette grâce, mon petit enfant, nous ferions de grandes réjouissances, et il faudrait bon gré mal-gré que tu devinsses un petit saint.

Adieu, mon bon René, je t'embrasse et t'aime de tout mon cœur,

A l'Évêché de Poitiers.

Paris 5 janvier 1859.

Cher Petit René,

Que le Saint enfant Jésus ton sauveur et ton modèle daigne te bénir au commencement de cette nouvelle année ! Je le lui demande de tout mon cœur, parce que je t'aime de tout mon cœur. Lorsque j'ai reçu ta lettre, j'étais préoccupé depuis plus de quinze jours de la pensée de t'écrire. Les nouvelles que tu me donnes de ta pauvre santé si frêle me causent beaucoup de joie et je bénirais Cannes et l'air de Cannes si tu pouvais y laisser tes infirmités. Toutefois, mon cher enfant, il faut vouloir avant tout ce que Dieu veut et je n'ose lui demander pour toi la vigueur et la santé que si ce nouvel

état est meilleur pour ton vrai bonheur, pour la sanctification de ta vie et le salut de ton âme. Je t'ai recommandé tout spécialement il y a peu de jours aux prières du saint curé d'Ars, grand serviteur de Dieu dont tu as sans doute entendu parler déjà.

Je t'embrasse pour la bonne année et te recommande de nouveau de penser très-souvent au bon Dieu dans le courant de tes journées, de vivre pour lui et non pas pour toi et de l'aimer pratiquement de toute ton âme en lui obéissant parfaitement. Présente à tes excellents parents mes vœux et mes meilleurs souvenirs ; je n'oublie pas non plus ta petite sœur. Je te bénis au nom de Notre-Seigneur.

Les Nouettes, 24 juin 1859.

Je reçois à l'instant, mon bon et cher enfant, ta petite lettre d'hier. Je vois avec grand chagrin que tu souffres toujours, et avec grand joie que tu souffres en chrétien, de telle sorte que tu te prépares, pour le jour où tu entreras dans l'heureuse éternité, une belle couronne qui s'enrichit chaque jour. Sais-tu, mon petit René, que lorsqu'on est patient et

lorsqu'on aime Jésus, c'est une grande grâce que de souffrir ? cela vaut mieux que la santé et les plaisirs, quoique le plaisir et la santé soient plus agréables dans le moment présent. Notre-Seigneur m'a fait cette grâce en me privant de la vue, comme il te l'a fait à toi-même en plantant sa croix douloureuse et bénie, non dans tes yeux mais dans ton pauvre petit corps tout épuisé par la fièvre et la douleur.

Ne m'oublie pas dans ta communion de la Fête-Dieu. De mon côté, je pense à toi ; hier je t'aurais écrit si le temps me l'eût permis. Remercie ton père des quelques lignes qu'il a bien voulu ajouter à ta lettre et présente-lui ainsi qu'à ta mère mes plus affectueux hommages. Je leur serais bien reconnaissant de me donner de tes nouvelles dans quelques jours. Je t'écrirai une fois encore avant mon retour, fixé au 7 juillet, et dès le lendemain j'irai te voir et te bénir au nom de Notre-Seigneur. Adieu, mon cher enfant, je t'embrasse mille fois.

L, G. de SÉGUR.

Laigle (Orne) 3 juillet 1859.

A Madame D***,

Comment va notre pauvre René, chère Madame ? Je crains que votre silence ne soit de mauvais augure et que les souffrances du pauvre petit, augmentant au lieu de diminuer, ne vous absorbent tout entière ainsi que M. d'***. Quelles angoisses doivent être les vôtres ! Je regrette vivement de n'avoir pas été à Paris ces trois dernières semaines ; j'aurais été souvent voir, bénir et encourager le cher petit malade et je vous aurais peut-être aidée, comme Simon le Cyrénéen, à porter votre lourde croix. — Je reviens à Paris jeudi soir, avançant d'un jour ou deux mon retour pour René. Vous seriez bien bonne de faire déposer chez moi, jeudi soir, un mot qui me donnerait des nouvelles de René et me dirait si je puis aller vous demander à déjeuner le lendemain avec mon abbé, afin de pouvoir vous consacrer plus de temps.

J'embrasse très-tendrement mon pauvre enfant et je demande pour lui au bon Dieu, non pas une santé qui paraît impossible à obtenir, mais la patience, la douceur et l'amour de Dieu, vrais trésors qui ne passent pas.

Permettez-moi de vous baiser respectueusement la main et croyez, chère Madame, au dévouement profond que je vous ai voué ainsi qu'à l'excellent M. d'***.

L. G. DE SÉGUR.

4 juillet 1859.

Encore un petit mot de souvenir à mon cher René, à mon pauvre petit malade, avant mon retour. Je reçois ce matin de tes nouvelles, mon enfant très-cher et je vois avec chagrin que la convalescence ne se hâte pas de venir. Ta mère ne me dit pas si tu souffres toujours autant ; j'espère que ce silence est de bon augure et que, sous ce rapport du moins, tu me donneras de meilleures nouvelles de toi-même vendredi matin. J'aurai une vraie joie, et en même temps une triste joie de me retrouver auprès de ton lit de souffrances ; et je tâcherai malgré la distance de venir souvent te voir. Tu dois avoir bien chaud à Paris et dans le lit. Ici dans un pays frais et même humide, au milieu des bois, nous étouffons, au moins depuis trois ou quatre jours ; mais il faut prendre en patience les petites incommodités comme les grandes dou-

leurs, et nous retrouverons au Paradis les moindres peines que nous aurons sanctifiées par une pensée de foi et par l'union aux souffrances de notre Rédempteur. C'est là qu'il fera bon, cher enfant ; c'est là que nous nous reposerons de la vie présente, toujours si amère, même quand elle semble douce. Nous n'aspirons pas assez au ciel ; nous n'y pensons pas assez souvent, nous ne le demandons pas avec assez d'ardeur à celui qui nous le prépare.

Adieu, mon cher petit René, sois doux et humble de cœur ; dans les accès de souffrance si tu en as encore, demeure fermement en la sainte présence de Dieu, afin de ne pas t'impatienter.

N'est-il pas juste et bon de tenir un peu compagnie sur la croix à notre Sauveur Jésus-Christ ? Réjouissons-nous donc dans son amour et ne nous plaignons jamais. Je t'embrasse très-tendrement et te bénis au nom du Père et du Fils et du Saint Esprit.

L. G. DE SÉGUR.

2 août 1859

Je ne t'ai pas assez dit, mon cher petit René, combien j'étais peiné de te quitter dans la crise de souffrances où tu te trouves. Si ma mère n'eût pas été seule et malade

je serais certainement resté à Paris pour toi. Ce matin je t'ai offert au bon Dieu de tout mon cœur en célébrant le saint Sacrifice de la Messe ; puisque tu souffres saintement en unissant ta croix à celle du Sauveur, il est bien juste que j'unisse dans une même prière ton sacrifice et le sien. Prie ta sœur de me donner sans retard de tes nouvelles, et bien en détail ; tous ici nous faisons des vœux pour toi. Moi en particulier, père de ton âme et ami de ton cœur, je demande avec instance à Notre-Seigneur Jésus-Christ qu'il daigne te soutenir dans tes épreuves, te consoler, te guérir si la santé et la vie sont un bien pour toi, et, s'il en est autrement, te préparer une douce entrée dans le repos du Paradis bienheureux.

Adieu, mon cher fils, je t'aime et te bénis de tout mon cœur.

L. G. DE SÉGUR

Les Nouettes 8 août 1859.

Mon cher René,

Ta sœur me donne très-exactement de tes chères nouvelles. Elles sont bien tristes en un sens, puisque tu souffres toujours et qu'à ton mal habituel viennent se joindre

d'autres douleurs; mais elles sont bonnes et très-bonnes, en un autre sens, puisque la bonté de Dieu joint à ces épreuves de si grandes grâces de force et de patience, que tu triomphes saintement du Démon. Mon bon petit René, quelle belle couronne toutes ces souffrances te préparent dans le ciel! S'il était permis et raisonnable de désirer quelque chose sur la terre, je voudrais être à ta place, et prendre sur moi les souffrances de ton corps avec l'innocence de ton cœur. Pense aux horribles douleurs que Jésus, ton Seigneur, a supportées pour sauver ton âme; pour sanctifier parfaitement tes souffrances, il te suffit de les unir à celles du Sauveur et d'accepter courageusement cette lourde croix qu'il porte avec toi et devant toi.

Je vais bientôt revenir; ma première visite sera pour toi. En attendant, je t'embrasse avec une tendresse toute paternelle et je te promets de prier de tout mon cœur pour toi et pour tes excellents parents. Ma mère qui s'intéresse vivement à toi, sans te connaître, me charge d'exprimer à ton père et à ta mère toute la part qu'elle prend à leurs peines.

L. G. DE SÉGUR.

8 août 1859.

Merci mille fois, ma chère enfant, de la charitable exactitude avec laquelle vous me tenez au courant de tout ce qui regarde mon cher et pauvre petit René ; sa vie est un vrai martyre. Heureusement il supporte ses souffrances avec une si admirable patience que nous devons nous réjouir dans la foi en contemplant la magnifique couronne préparée à ce petit enfant : à dix ans il a plus mérité par la grâce de Dieu que bien des vieux chrétiens. Embrassez-le pour moi, ma chère J., dites-lui que je pense bien souvent à lui et que je le comprends de fort grand cœur dans la bénédiction que je vous envoie au nom de Notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ.

L.-G. DE SÉGUR.

21 août 1859.

Mon cher petit René.

Ta sœur m'écrit qu'une nouvelle crise de violentes souffrances vient de recommencer pour toi. Que te dirai-je pour te donner du courage, sinon que ton Dieu et ton

Sauveur Jésus a voulu souffrir bien davantage encore et mourir pour toi, suspendu à une croix par des plaies sanglantes. Quand la patience semble prête à t'échapper, invoque son secours, prononce avec amour son nom adorable ; je lui demande que ce ne soit pas en vain et que, s'il veut t'éprouver par de nouvelles douleurs, il te donne du moins l'esprit de force et de douceur qui produit la patience.

Baise souvent la croix, en disant au bon Dieu que tu l'aimes de tout ton cœur et que tu remets ta vie entre ses mains. Promets-lui que s'il te la conserve, tu ne t'en serviras que pour sa gloire.

Adieu, mon cher enfant, je te bénis de toute mon âme : si tes souffrances venaient à augmenter encore, demande toi-même le sacrement d'extrême onction, qui donne aux pauvres malades la force de soutenir le rude combat de la maladie.

Je t'embrasse, comme je t'aime et je prie la bonne Jeanne de vouloir bien m'envoyer très exactement ton bulletin de santé.

Ton père selon Dieu.

L.-G. DE SÉGUR

Ne tarde pas à communier : la règle des dix jours n'est pas absolue, et dans l'état des souffrances vives où tu te trouves une communion plus fréquente t'est nécessaire.

Les Nouettes 25 août 1859.

Je reçois à l'instant la lettre de ta sœur, mon très cher petit enfant : elle m'annonce une bonne nouvelle, ta communion de la saint Louis. Dieu soit donc béni, qui te visite ainsi de toutes sortes de manières ; par la souffrance, pour éprouver ton amour ; et par la sainte Eucharistie pour fortifier cet amour et lui faire saintement supporter la souffrance. « Dans la souffrance et la patience, dit l'Écriture sainte, est renfermée toute l'œuvre de la perfection. » Ne te décourage pas, et pense très souvent à ce beau Ciel où Dieu lui-même sera ta récompense éternelle et infinie. C'est là que nous serons tous réunis en Notre-Seigneur, après le voyage de notre vie ; si tu arrives plus tôt que nous, tu nous aideras par tes prières à faire bon voyage. Si au contraire, nous te laissons pour quelque temps après nous, nous tâcherons de te rendre le même service. Aimons-nous beaucoup sur la terre, mon petit René ; nous nous aimerons bien davantage encore au Paradis. Ma mère qui écrit cette lettre sous ma dictée compâtit comme moi-même à vos cruelles douleurs à tous ; elle se joint à moi pour t'embrasser.

Je remercie ta sœur de son aimable exactitude,

en la priant de m'écrire le plus souvent qu'il
sera possible.

L.-G. DE SÉGUR.

1^{er} septembre 1859.

Mon cher enfant,

Notre Seigneur a donc daigné te soulager
par l'Extrême Onction ? Ta sœur me l'é-
crit et je suis tout heureux de te savoir
dans le repos, après de si terribles souffrances.

Remercie bien le bon Dieu de la grâce qu'il
t'a faite de tant souffrir, puisqu'il ne te reste plus
de tout cela que la récompense. Répète toujours
au bon Jésus que tu l'aimes de tout ton cœur.
C'est là la prière la plus excellente de toutes et
qui va le plus droit au cœur de Dieu. C'est la
prière et la seule prière des Saints dans le Pa-
radis.

Adieu, mon bon René, cher enfant de mon
amour. Que Dieu soit avec toi en ce monde et
toujours. Ne m'oublie pas devant lui et souviens-
toi de ton père en Jésus-Christ.

L. G. DE SÉGUR.

3 septembre 1859.

Chère Madame,

Qn m'empêche de partir pour Paris et d'aller passer quelques heures auprès de mon cher René. Si je ne le savais saintement entouré et surtout si j'étais assuré de le trouver vivant encore, je n'hésiterais pas à faire ce voyage. Je n'ose pas lui écrire directement, de peur que ma lettre n'arrive trop tard ; si le combat dure encore, et si mon pauvre enfant a encore l'intelligence des choses de ce monde, dites-lui que demain matin, à peu près à l'heure à laquelle cette lettre vous parviendra, je célébrerai pour lui le divin sacrifice et je l'offrirai en union de Notre-Seigneur Jésus-Christ au Père des miséricordes et au Dieu de toute consolation. Ce bon Dieu, qui l'a tant éprouvé durant son court voyage, le recevra bien certainement sans le laisser languir dans le Purgatoire ; l'expiation, si tant est qu'il en ait mérité une en son innocente vie, est faite d'avance au moyen de ses trois années de souffrances supportées si saintement.

En pensant à ce cher petit, la seule prière qui me vienne au cœur est le chant du départ dont l'Église entoure la couche des chrétiens mourants :

« Pars de ce monde, âme chrétienne », et le reste. Pauvre Mère, quel vide terrible l'absence de votre fils va mettre autour de vous ! Communiez beaucoup ; pensez à votre éternité, vous-même ; en somme, l'important n'est pas de rester longtemps en route mais d'arriver au port. Vous y déposez votre cher enfant ; soyez assez chrétienne, aimez-le assez pour vous réjouir et pour bénir Dieu de son grand bonheur. Il nous aidera à ne pas faire naufrage et à entrer nous aussi dans la joie du Seigneur.

Je remercie encore la bonne J*** de sa correspondance si exacte et si intelligente. Demandez-lui donc pour moi une dernière faveur ; ce serait de recueillir tous les souvenirs pieux et touchants, les bonnes paroles et les saintes actions du petit ange qui nous quitte, et de vouloir bien me les envoyer. Je vous demanderai à vous-même, chère Madame, un petit souvenir de mon René ; par exemple la petite croix d'argent que je lui ai donnée jadis et que je pourrai porter sur moi.

Je serre affectueusement et tristement les mains de votre excellent mari ; j'embrasse tendrement René en le bénissant de tout mon cœur et en demandant au bon Dieu qu'il ait compassion de vous tous.

L. G. DE SÉGUR.

13.

Ma chère enfant,

Je suis sur les épines, et j'attends chaque jour avec anxiété des nouvelles de notre René. Je dis pour lui la Messe tous les matins, l'offrant à Dieu, vivant ou mort ; souffrant encore et ayant besoin d'une dernière patience pour nouer dignement sa belle couronne, ou bien délivré déjà des douleurs de ce monde et introduit dans la joie de son Seigneur. Dans le premier cas, je supplie, dans le second, je rends grâces.

Veillez, ma chère J., me consacrer quelques minutes chaque jour, tant que durera cette affreuse crise. Si elle est terminée déjà et si vous n'avez plus au milieu de vous ce cher petit enfant, pardonnez-moi tous de vous retourner le poignard dans le cœur en vous parlant de lui comme vivant. Je n'oublie devant Dieu, ni votre père, ni votre mère ; hélas, ce sont eux qui sont vraiment à plaindre. Adieu, ma chère enfant, que la bonté de Dieu vous console et vous fortifie ! Si mon pauvre petit René n'est pas encore parti pour le ciel et s'il peut encore entendre les paroles de la terre lorsque vous recevrez ce billet, parlez-lui de moi et dites-lui que nous ne cesserons *jamais* de nous aimer. Je le bénis ainsi

que vous au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

L. G. de SÉGUR.

Les Nouettes 8 septembre 1859.

Cest aujourd'hui le jour de la Sainte Vierge, mon pauvre excellent enfant. Puisque le bon Dieu te retient encore au milieu de nous, je veux, en ce jour de fête, te dire une fois de plus, combien je prie pour toi. Tous les matins et tous les soirs, nous nous unissons tous ensemble et nous récitons pour toi et pour tes parents, les litanies de la Sainte Vierge; en outre, je dis tous les jours la messe pour toi, afin que Notre-Seigneur Jésus-Christ te donne la force de porter jusqu'au bout la croix si pesante qu'il t'impose pour ton bonheur éternel. Les souffrances de la vie présente seront magnifiquement récompensées dans le Paradis et chaque minute est comptée par celui qui nous aime et qui nous attend. Que tu es heureux, mon petit René! Tu touches à la fin du combat et bientôt tu seras sauvé à tout jamais sans craindre de pouvoir perdre Dieu. Je voudrais être à ta place. Je te demande de ne pas m'oublier, lorsque tu seras

dans le royaume du bon Dieu. A ton tour tu me protégeras et tu me guideras dans la voie du bonheur éternel, où j'ai cherché à te conduire pendant ta vie.

Adieu pour un temps, cher enfant de Dieu : je te bénis au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, au nom de ton Rédempteur Jésus qui t'a aimé jusqu'à mourir pour toi, qui habite et vit en toi, et qui va te donner avec amour les trésors ineffables de sa gloire, puisque tu as été fidèle à conserver le précieux trésor de sa grâce. Adieu encore, mon cher fils ; je te reste intimement uni en Notre-Seigneur Jésus-Christ.

L. G. de SÉGUR.

L'Aigle (Orne) le 12 septembre 1859.

Notre René n'est donc plus avec nous, cher Monsieur ; que votre douleur et celle de Madame d* serait amère et profonde et désespérée si vous n'aimiez assez ce cher enfant pour vous réjouir, dans la foi, de sa délivrance et de son bonheur ! Lorsque saint Jean entendit l'Archange lui parler des chrétiens morts, il lui fut dit : « Ecris : Bienheureux les « morts qui meurent dans le Seigneur ; désor-

« mais ils se reposent de leurs souffrances et « leurs œuvres les suivent. » René est de ces bienheureux, il a vécu en Jésus-Christ avec une fidélité admirable ; il est mort en Jésus-Christ, n'ayant à offrir au jugement de son Dieu qu'une âme innocente et douce, plus que purifiée des fautes légères qu'entraîne dès l'enfance la faiblesse humaine, puis de longues souffrances, une fervente piété, un tendre et vif amour du Sauveur, et un esprit de foi, gage d'une prédestination certaine. Ne pleurez donc pas trop, mon bon et cher ami, vous êtes chrétien avant que d'être père, et René est dans le ciel de Notre-Seigneur, plus heureux certes qu'il n'eût jamais pu l'être dans la maison paternelle ici-bas. Bientôt nous irons tous le rejoindre, car la vie passe vite. En attendant, servons Dieu avec un redoublement de patience, de courage, de prière, de pénitence et de bonnes œuvres ; restons unis à notre petit René en Notre-Seigneur Jésus-Christ que nous portons en nous et en qui repose éternellement le cher enfant.

Depuis dix ou douze jours, je dis la Messe chaque matin pour lui et pour vous tous ; je vais continuer pour lui la messe d'actions de grâces, et pour vous, pauvres affligés, la messe et la prière de consolation. Je vous em-

brasse avec une affection toute cordiale; je baise respectueusement la main de Madame d' à qui je compatis de tout mon cœur, enfin, si elle le permet, j'embrasse la bonne petite J., qui va désormais redoubler pour vous de soins et de tendresses. Ma mère me charge de vous dire qu'elle prend une part bien vive à vos douleurs et qu'elle joint à moi dans la prière pour René et pour se vous.

L. G. de SÉGUR.

15 septembre 1859.

Chère Madame,


Je reviens à Paris et ma première visite sera pour vous. Veuillez me recevoir. J'ai besoin de parler de notre petit René, qui est toujours avec nous en Notre-Seigneur, bien que nous ne le puissions plus voir des yeux de notre corps, ni entendre de nos oreilles, ni toucher de nos mains. Il a changé de vie, et celle qu'il a le rapproche de nous au lieu de l'en éloigner. Je compte donc dimanche, vers deux heures, me présenter chez vous, à moins que vous ne me donniez un contre ordre. Je vous

baise respectueusement la main et j'embrasse cordialement le cher et malheureux M. d*.

Mille amitiés à la bonne Jeanne.

L.-G. DE SÉGUR.

Paris 29 novembre 1859.

hère et excellente Madame, vous m'avez envoyé un beau présent, un trésor ; le souvenir de mon cher petit René me suit toujours, mais si doucement que je ne puis pas prier le bon Dieu *pour lui*, bien qu'à son âge on ait déjà le triste pouvoir de commettre des péchés. Cette petite âme si forte et si innocente a été plus que purifiée par la croix et je voudrais aller à Dieu aussi droitement que René, lorsque viendra le jour de mon départ. Bon courage, chère Madame ; nous ne sommes pas en ce monde pour rire et pour jouir, mais pour nous préparer à la vraie vie, qui est la vie éternelle, par la sanctification de la souffrance chrétienne. Souffrez donc avec Notre-Seigneur et pour Notre-Seigneur, à l'imitation de votre bienheureux enfant. Que ses paroles si religieusement recueillies par votre tendresse et par votre piété, soient la règle pratique de votre vie, désormais si amère et si brisée !

Veillez vous charger de mes souvenirs bien tendres pour M. d** et aussi pour votre bonne fille. Je vous envoie ci-jointe une lettre que j'avais gardée pour vous, comme une sorte de relique ; c'est la dernière que m'ait écrite ou plutôt dictée notre petit René.

L.-G. DE SÉGUR.

Ma mère qui écrit sous ma dictée vous envoie ainsi qu'à M. d** ses biens affectueux souvenirs.

LETTRES DE RENÉ ET DE M. D** A MGR DE SÉGUR.

Papa voulait vous écrire pour moi, Monseigneur, mais j'ai mieux aimé le faire moi-même, parce que je voulais vous dire que M. Dupont a écrit à maman et que demain jeudi on commence une neuvaine à la sainte face pour moi.

M. l'abbé Miquel n'est pas à Paris, mais l'abbé Bordier de la Madeleine est venu m'instruire autrefois et comme je le connais, j'aime mieux que ce soit lui qu'un autre, puisque ce n'est pas vous ni M. l'abbé Miquel.

Je suis toujours malade et je souffre beaucoup. Je vous aime de tout mon cœur et j'es-

père que vous viendrez me voir dès que vous serez à Paris.

René d*.

Voilà, Monseigneur, ce que mon pauvre enfant a voulu que j'écrivisse sous sa dictée. Il est mal, très-mal ; sa faiblesse augmente ; Dieu sait si vous le reverrez. — Sa douceur, sa patience, sa piété ne se démentent pas. Il est d'une reconnaissance touchante pour les soins qu'on a de lui. Hier sa mère lui demandait s'il avait soin d'offrir ses souffrances à Notre-Seigneur :

« Oh ! Oui, a-t-il répondu, je les lui offre souvent pour papa. »

Madame d* est soutenue par un courage vraiment chrétien ; elle semble trouver des forces dans la fatigue même des soins qu'elle donne à ce trop cher enfant.

Pour moi, Monseigneur, je me sens plus faible que je ne voudrais, et me recommande à vos prières, ainsi que mon pauvre René et sa mère.

— Mercredi.

Chère Madame,

Si ce voile n'était pour Notre-Seigneur et s'il ne représentait là notre cher enfant du ciel, je vous ferais reproche de me l'avoir donné si beau. Je ne veux que vous en remercier bien affectueusement. Un jour qu'il servira, je vous demanderai de venir dans ma petite chapelle, dans la chapelle où René a plusieurs fois reçu le très-saint corps de Celui en qui il vit et demeure bienheureux pour l'éternité. Je n'ai pas besoin de vous répéter combien je vous suis entièrement dévoué en l'amour de Notre-Seigneur.

L. G. de SÉGUR.

Les Nouettes 10 septembre 1862.

Bien chère Madame,

Comme les années passent sur nos peines et nos douleurs ! Elles les émoussent, sans les détruire ; nous nous y habituons, mais voilà tout. Voici votre Vendredi saint annuel, le jour de votre sacrifice, et aussi le jour de la délivrance de ce cher petit enfant de Dieu :

martyr non du sang, mais de la maladie, votre fils qui était aussi mon enfant bien-aimé, est entré aujourd'hui dans son repos éternel, et, du fond de la vraie vie, il nous attend, nous voit et nous appelle. Cher petit René, lui qui nous aimait tant sur la terre, au temps de l'imperfection, combien doit-il nous aimer maintenant dans le ciel où tout est parfait, surtout la charité et l'amour ! Ma mère qui, depuis votre malheur, vous est singulièrement attachée, m'a chargé de vous exprimer tous ses sentiments à l'occasion de cet anniversaire. Vous voudrez bien, chère Madame, porter aussi l'expression de mes douloureuses sympathies à M. d'E... et à la bonne J. Je charge mon petit René, devenu l'ange gardien de sa famille, de vous dire au cœur ce qu'il sait être le plus adapté à vos besoins pour vous consoler, pour vous sanctifier ; et je vous prie d'agréer l'hommage bien sincère de mon affectueux et entier dévouement en Notre-Seigneur Jésus-Christ.

L. G. de SÉGUR.

Livet, par Laigle (Orne), 10 septembre 1872.

Chère Madame,

J'ai célébré ce matin avec vous et avec M. d'E..., notre cher anniversaire. Ma mère, avec qui je suis ici, me prie de vous dire qu'elle s'est jointe à moi de grand cœur, et elle vous envoie ses meilleures amitiés. Depuis treize ans, le cher petit René est avec le bon Dieu ; si nous ne l'oublions pas, nous autres, pauvres imparfaits et dissipés de la terre, lui, à plus forte raison, ne nous perd point de vue dans l'état parfait où il est ; parfait absolument et en tous sens, parfait dans le souvenir, parfait dans l'affection, dans la tendresse, dans la charité. Espérons que ce petit ange nous gardera tous au milieu des dangers du pèlerinage, et que, dans la bonne éternité, nous nous retrouverons *tous*, sans exception aucune, avec lui en Notre-Seigneur. Nous ne pensons pas assez à l'éternité, ni au Paradis ; nous n'avons pas assez d'espérance, parce que nous n'avons pas assez d'esprit de foi.

Que Notre-Seigneur Jésus-Christ vous bénisse mille fois, vous et tous ceux qui vous sont chers !

En son saint amour, je demeure votre tout dévoué et affectionné serviteur et ami.

L. G. de SÉGUR.

Kermadio par Auray (Morbihan), 11 août 1873.

Chère Madame,

Notre bon abbé Sauvé me fait de votre part une aimable et bien tentante invitation. Malheureusement, après le Congrès de Nantes, je serai obligé de partir immédiatement et en droite ligne pour la Normandie où m'attend ma mère, très-souffrante depuis huit ou dix jours. Elle est dans sa soixante-quinzième année, et certaines petites crises qui tentent à se rapprocher, l'affaiblissent de plus en plus et la menacent, sinon de paralysie, du moins d'une infirmité analogue. J'aurais été bien heureux de célébrer auprès de vous, pour la première fois depuis quatorze ans, notre cher et douloureux 10 septembre. J'ai toujours dans ma chambre la photographie de mon petit René. Quel bonheur pour lui d'être au ciel !

Je présente mes tendres respects à Mgr le Nonce. Le P... est un endroit privilégié ; il n'est

pas donné à tous les toits d'abriter le représentant du Souverain-Pontife. Je lui baise les mains, et le prie de ne pas m'oublier à l'autel.

Veillez aussi féliciter de ma part notre excellent abbé Sauvé du nouvel honneur très-mérité dont il vient d'être l'objet de la part du Saint-Siège. Mes meilleurs hommages à M. d'E... et à Mgr Lucciardi. Je vous souhaite à tous d'aimer Notre-Seigneur de toute votre âme, et d'être aussi heureux sur la terre que cela est convenable à des gens qui sont décidés à aller au ciel,

Je suis tout à vous, chère Madame, avec la plus respectueuse affection.

L. G. de SÉGUR.

Paris 9 février 1874.

Chère Madame,

Le bon Dieu vient de rappeler à lui mon excellente mère. Sa sainte volonté soit faite ! On peut bien dire que son agonie a duré quinze jours ; ses souffrances ont été affreuses. Mais elles les a supportées en vraie chrétienne, avec une foi, une douceur, une résignation admirable. Elle a rendu ce matin son

dernier soupir dans mes bras, à quatre heures un quart. Priez et faites prier pour elle. Je suis tout à vous en l'amour de Notre-Seigneur.

L. G. DE SÉGUR.

Au Bastard, par Latresne (Gironde) le 10 septembre 1876.

Chère Madame,

Je ne veux pas laisser passer notre pauvre 10 septembre, sans venir prononcer avec vous le nom béni de notre cher et saint petit René. Il y a aujourd'hui seize ans ou même dix-sept, que ce bon petit prédestiné est entré dans son éternité bienheureuse. Quelle grâce! Quelle joie! Quel bonheur! Ce matin, j'offrais à la Sainte-Vierge, et à René dans ses bras et sur son cœur, les fruits du divin sacrifice. — Soyons bien fidèles à Dieu et à son amour, chère Madame afin d'entrer, nous aussi, par une sainte mort, dans la vie éternelle. — C'est dans cette espérance très ferme que je vous salue, avec un bien affectueux respect, ainsi que le bon M. d'*

L. G. DE SÉGUR.

LETTRES

ADRESSÉES A UN JEUNE ARTISTE DÉCORATEUR
ITALIEN.

LETTRES ADRESSÉES A UN JEUNE ARTISTE
DÉCORATEUR ITALIEN.

10 décembre 1870.

Mon bon Luigino,

J'ai souvent pensé à toi et à notre pauvre petite chapelle non encore achevée.

Je craignais que tu ne fusses enfermé à Paris avec tes frères. Pendant un siège, les travaux d'art sont absolument suspendus, et vous auriez tous trois couru grand risque de mourir de faim. Que le bon Dieu soit donc béni de t'avoir permis d'échapper au danger et de t'avoir ménagé, comme il l'a fait pour moi-même, un paisible asile au milieu de cette effroyable tempête ! — Je ne sais pas encore, même approximativement, à quelle époque je pourrai rentrer à Paris. Tout ne sera pas fini quand les Prussiens n'y seront plus : il faudra encore très-probablement passer par les rouges, c'est-à-dire par les ennemis de Dieu et des hommes, des athées, des

brigands, qui veulent tout détruire pour le sauvage plaisir de détruire. Ces hommes là sont trois fois plus redoutables que les Prussiens et les Cosaques; chez vous, ils s'appellent les garibaldiens.

Prends bien garde, mon cher Louis, de te laisser jamais empaumer par les belles paroles et les promesses de ces impies; ne te laisse jamais enrôler dans leurs *loges* de francs-maçons : je te le répète, ce sont les ennemis de Jésus-Christ et de la société; ils ne veulent plus ni de Dieu, ni de religion, ni de loi, ni de propriété, ni de famille.

Sois au contraire un bon et solide chrétien, un vrai catholique, un homme de prière; approche-toi souvent des sacrements; tous les dimanches, s'il se peut. Donne-moi de tes nouvelles, mon cher enfant, tu peux toujours m'adresser tes lettres à Kermadio, par Auray (Morbihan). Je te bénis, ainsi que tes deux frères et ton petit cousin. Reviendras-tu à Paris? Tiens moi au courant de ce que tu feras. Adieu mon bon Louis. Je t'embrasse affectueusement. Que la Sainte Vierge garde et bénisse tous les tiens.

L. G. DE SÉGUR.

9 Juin 1871.

Mon cher Louis.

Le temps approche où tu vas sans doute rentrer à Paris et reprendre ton beau travail. La dévastation des églises aura du moins ce bon côté qu'elle te fournira de l'ouvrage et beaucoup d'ouvrage. Avertis-moi de ton retour. Si tu as besoin d'une petite lettre de recommandation, je te l'enverrai très volontiers. — En attendant mon retour à moi-même lequel ne pourra guère avoir lieu avant le mois d'octobre, tu pourras t'adresser à l'excellent abbé Hello, tout près de chez toi, à la chapelle de Nazareth, boulevard de Montparnasse. — J'espère qu'à Genève, au milieu des Calvinistes et des francs-maçons, ennemis acharnés de l'Église, tu te tiens sur la réserve, évitant toute discussion, soit religieuse soit politique, et pratiquant sérieusement la foi véritable. Le clergé de Genève est bon. Adresse-toi au premier prêtre venu, et dis que tu es mon fils en Notre-Seigneur. Tâche d'aller au bon Dieu tous les dimanches, précisément parce que tu es à Genève.

Quand tu seras à Paris, nous verrons à terminer et à bien terminer notre pauvre petite cha-

pelle miraculeusement préservée des bombes prussiennes, des communeux, de leurs perquisitions, de leurs pillages et de leur pétrole. Quels êtres scélérats ! Quand je pense que ces monstres ont voulu longtems t'accaparer ! Pauvre Louis ! où serais-tu maintenant, si tu les avais écoutés ? Au bagne ou en enfer.

Adieu mon enfant. Reste d'autant plus fidèle à Dieu que l'apostasie est plus furieuse. Je te bénis en t'embrassant affectueusement. Si tu le reprends, je te recommande de bien soigner ton petit apprenti Paul, de la Visitation.

L. G. DE SÉGUR.

21 juillet 1871.

Mon cher Louis.

Je pense d'autant plus à toi que je suis sur le point de rentrer à Paris. — Ne pourrais-tu pas, lundi matin, aller au n° 39, demander à *Madame Charles*, qui demeure dans notre maison, la clef de notre appartement et te mettre, sans plus de retard à l'achèvement de ce que tu as commencé, il y a un an ? Je rentre chez moi, mercredi soir. Urruty, mon se-

cond domestique, arrive le lundi soir, deux jours avant moi ; la chapelle sera donc à ta disposition le lundi, le mardi et presque tout le mercredi. Je dis presque ; car, pour bien faire, il faudrait que tout fût fini vers trois ou quatre heures. — Seulement mon cher Louis, tâche de faire cela toi-même et d'empêcher qu'on touche à rien, qu'on salisse rien. Tu serais le véritable gardien de la maison, en attendant Urruty. Si tu ne pensais pas pouvoir achever ce petit travail en deux jours et demi, je te prierais de ne pas faire autre chose que de terminer l'inscription commencée. — Infallibilis. XVIII. Jul. MDCCCLXX Romæ. (1)

Adieu mon cher enfant, mon brave et digne Louis. Sois plus que jamais un fidèle enfant de l'Église. Ne te laisse point détruire par les belles théories des prétendus amis de l'humanité. Ils sont les ennemis de Dieu et des hommes, n'amassent que des ruines, n'enfantent que la discorde, la haine et le crime. Il faut juger l'arbre à ses fruits : ceux de l'Église ne sont que pureté, chasteté, douceur, amour, paix, dévouement,

(1) Cette inscription *tu es infallibilis* avait été suspendue par la guerre en août 1870 et arrêtée aux deux premières lettres du dernier mot *in*. Il en résulte que, pendant un an, au lieu de proclamer l'infailibilité du pape, elle proclama sa captivité : *tu es in, tu es dedans* ; coïncidence singulière avec l'envahissement de Rome et la captivité de Pie IX au Vatican.

justice, bonheur ; ceux de la Révolution et de la démocratie ne sont que colère, destruction, haine, iniquités sauvages, mœurs abominables, et tout ce que nous avons vu et tout ce que nous verrons peut-être encore à Paris. Sois donc ferme dans ta foi et dans ta bonne vie.

C'est là le vœu le plus cher de mon cœur, lorsque je pense à toi.

Je te bénis en t'embrassant affectueusement.

L. G. DE SÉGUR.

18 septembre 1871.

Mon brave Luigi,

Si tu as enfin la *console* du Sacré-Cœur, peins-la bien vite, expédie-la moi avec la statue. Sinon envoie la statue comme tu en as l'idée. — Je vais bientôt rentrer à Paris, et je te donne rendez-vous, non pour peindre, mais pour être blanchi, à mon atelier, rue du Bac 39, vers huit heures du soir. J'ai un procédé pour blanchir sans y voir clair. Tâche de marcher bien-droit d'ici là, et ne manque pas d'aller voir le bon abbé Hello à Nazareth. Adieu, mon enfant ; je te bénis et t'embrasse cordialement.

L. G. DE SÉGUR.

LETTRES

ADRESSÉES A UN ANCIEN ÉLÈVE DE STANISLAS.

LETTRES ADRESSÉES A UN ANCIEN ÉLÈVE DE
STANISLAS.

24 février 1871.

Très cher et très bon enfant,

Quelle joie m'a apportée ta lettre ! Je n'ai fait attention qu'à toi en la lisant ; je t'ai vu sain et sauf, avec tes deux bras et tes deux jambes ; et cela m'a suffi. Combien de fois n'avons-nous point parlé de toi depuis le mois d'août ! Et combien n'ai-je pas pensé à mon pauvre Edmond, peut-être mort, peut-être prisonnier et mourant de froid et de misère en Allemagne ! Tu dois être bien fatigué, moralement et physiquement.

Sais-tu, à ce sujet, une pensée qui m'est venue et que je communique à ton père et à ta mère, plutôt qu'à toi-même ? Tu devrais sortir de Paris, prendre le chemin de fer de l'Ouest, qui passe précisément devant *ton* fort de Vanves (que tu pourrais saluer en passant), rouler jusqu'au Mans, jusqu'à Rennes, jusqu'à Vannes, et descendre

avec ton petit paquet et ton bon cœur à la première station après Vannes, à la gare de Sainte-Anne; de là tu serais à Kermadio, où je t'attends, en dix ou douze minutes. Tu passerais, quelques jours tranquillement ici; nous irions en pèlerinage à Sainte-Anne, à trois kilomètres de Kermadio; nous irions voir les fameuses pierres druidiques de Carnac, ainsi que les souvenirs de Quiberon, le champ des martyrs; tu mangerais et tu dormirais comme un loup. N'est-ce pas tentant! Tu serais mon camarade de chambre; car, probablement tout exprès pour toi, il y a dans la grande chambre que j'occupe, un excellent canapé-lit, où un honnête homme peut dormir dix heures de suite sans s'en apercevoir.

J'aurais quantité de choses très intéressantes à te dire; viens les entendre. Ici, grâce à Dieu, on vaut, je ne dis pas trois fois mieux qu'à Paris, mais trois cent mille fois mieux; on est chrétien, on est bon, poli, respectueux, simple. Il faut absolument que tu viennes voir cela. Tu partiras le soir à huit heures ou huit heures et demie, par l'express, tout récemment établi, et tu arriveras le lendemain matin à dix heures quarante. Ou bien encore, on peut partir le matin vers sept heures, pour arriver le soir à huit heures ou neuf heures.

Adieu, mon cher bonhomme. Nous pensons ici absolument comme toi sur le pauvre T.; mais nous touchons du doigt la possibilité, de plus en plus possible, du retour de la monarchie légitime et chrétienne, par la voie de la douleur et du châtiment. Adieu. Je supplie ton père et ta mère de t'envoyer promener et de se débarrasser de toi sur moi pour quelques instants. Je t'embrasse au moins trois fois sur chaque joue. Si par malheur tu ne *pouvais* pas venir, écris-moi plus souvent que tu ne l'as fait depuis cinq mois, et donne-moi des nouvelles de tous les amis. Mais non ; il faut venir. Adieu, mon enfant.

Dimanche, 5 mars 1871.

Mon pauvre cher,

Je reçois à l'instant ta lettre qui me va au fin fond du cœur, comme tu peux le croire. Le grand Prussien, le Prussien noir, avait donc essayé, lui aussi, de bloquer ta capitale, de faire capituler ta blanche et noble conscience ? La Vierge Marie, mère de ton enfance et reine de tes vingt-trois ans, n'a pas permis cette violation de ce qui est à elle, et, par elle, à son Fils Notre-Seigneur. Si j'ai le bonheur

de te revoir après Pâques, il faudra absolument que je te présente au cher M. Nicolas. C'est un de mes vieux amis, et ce que tu m'écris me le rend plus cher encore. Que d'âmes ébranlées, son beau livre a remises d'aplomb ! C'est qu'il défend et qu'il contient la vérité ; et « la vérité », c'est Jésus-Christ, qui a dit de lui-même cette parole si divine : « *Ego sum veritas et vita.* »

Tu as bien raison de distinguer la *vraie* philosophie, de cette creuse et inutile et ennuyeuse étude que le rationalisme universitaire nous présente sous le nom de philosophie ; ce n'est pas plus la philosophie que ne l'était cet amas confus de blasphèmes et d'inepties qui, au dernier siècle, s'affublait du même nom. Depuis que notre pauvre France n'est plus catholique, nos intelligences sont trompées à tout propos ; c'est une affreuse mascarade, où la licence prend le masque et le nom de la liberté ; l'arbitraire et le césarisme, le masque de l'autorité ; les vaines négations, le masque de la philosophie ; l'ignorance en bonnet carré, le masque de la science ; et le mal, celui de l'honnêteté.

A cette occasion, je te conseillerais fort de lire à fond, et les uns après les autres, tous les ouvrages de M. Nicolas. Ils contiennent une foule de trésors et de traits de lumière. — Peut-

être, dans la disposition d'esprit où tu te trouves, relirais-tu aussi avec profit cinq ou six des opuscules ou j'ai résumé l'exposition et la démonstration de la vérité, éparses dans de gros livres. — En général, prends garde plus que jamais à tes lectures; méfie-toi des journaux rationalistes modérés. Ce sont les pires.

Que de joie, mon enfant, j'aurais eue de te voir ici ! Mais ton motif est trop délicat, trop pur, pour pouvoir être même discuté.

Je compte rester ici, jusqu'à Pâques, et dans la dernière dizaine d'avril, probablement pour le dimanche du bon Pasteur (23), je serai à Paris. Mais tout cela est subordonné, plus que jamais, à la souveraine volonté de Celui à qui le temps appartient, aussi bien que l'éternité. Et puis, qui sait ce qui peut arriver en six semaines, surtout dans des moments pareils !

Applique-toi tout spécialement à la douceur. Lis, ou plutôt médite profondément ce qu'en a écrit saint François de Sales dans son incomparable *Introduction*, Demande la grâce de la douceur, cette divine, surnaturelle et forte suavité que le vrai amour de Jésus répand paisiblement jusqu'au fond même de notre esprit, de notre jugement, de notre volonté, de notre cœur et de notre imagination, afin de nous maintenir tout

entiers, corps et âme, dans la paix de Dieu et dans la charité. Il faut que cette suavité de Jésus-Christ pénètre tout en nous, et qu'elle respire dans nos pensées, dans nos paroles, dans nos regards, sur notre visage, dans tout le détail de nos actions et de notre vie. Sois doux avec le bon Dieu, doux avec toi-même, doux à la maison, doux au dehors.

Adieu, mon enfant bien-aimé. Je te bénis avec une grande tendresse. Si, en mon absence, tu n'avais pas un bon confesseur, je t'indiquerais l'excellent P. Olivaint, rue de Sèvres 35, ou bien bien le P. Bieuville. Adieu encore. Écris-moi de temps en temps..

1^{er} mai 1871.

Quelle bonne épine tu me tires du pied, mon cher enfant, en m'apprenant ta sortie de Paris ! Combien de fois n'ai-je point pensé à toi ! Et combien de fois, l'abbé Diringer et moi, n'avons-nous pas dit en lisant les promesses de la sauvage Commune : « Et notre pauvre E. que devient-il, au milieu de cette terreur ? »

Dieu merci ! te voilà et nous voilà sortis de

peine mais tu me sembles bien près du théâtre de la tuerie fraternelle et démocratique. Pourquoi donc ne prends-tu pas un peu le large, pour ne plus entendre du moins le bruit sinistre d'une guerre civile que tous tes efforts ne peuvent enrayer ?

Je crois, mon cher enfant, que tu n'étais pas au vrai point de vue pour bien juger les horreurs de Paris. Comme dans toutes les révolutions, les vrais scélérats, les meneurs, ne sont qu'en petit nombre, du moins relativement ; les autres, qui composent la multitude, sont un troupeau d'ânes et de caractères avilis par l'incrédulité, par l'oubli de Dieu et de l'éternité, par l'atmosphère parisienne du luxe et de la luxure, par la lecture incessante des mauvais journaux et des romans obscènes. Dieu les punit les uns par les autres ; il punit la révolution tricolore par la révolution rouge ; il écrase et foule aux pieds, avec une très-juste indignation, une ville de péchés, au moyen de la fine fleur des pécheurs qu'elle a enfantés. Si ces grandes souffrances publiques et privées ne ramènent point Paris à son ancienne foi religieuse et politique, Paris mérite d'être brûlé ; et si, après le double désastre de l'invasion allemande et de l'éruption révolutionnaire, la France ne tombe point repentante aux pieds de son Dieu et de son sou-

verain légitime, elle est perdue sans ressources, et nous n'avons plus qu'à adorer la justice de Dieu.

Afin de n'en être point réduits à cette extrémité, prions, supplions, demandons la miséricorde et la conversion. Toi, cher fils, fais en particulier *tout* ce qui dépend de toi pour atteindre ce but si désirable ; sois plus fervent que jamais et plus énergique au service de ton Dieu, plus fidèle à ses sacrements, source de toute grâce et de tout salut, plus hautement catholique que jamais, plus dévoué au pape, plus ouvertement ennemi de toutes les doctrines révolutionnaires et libérales.

Que la bonne sainte-Vierge te garde en la grâce de Celui pour l'amour et dans l'amour de qui je suis ton père, et toi, mon vrai et bien-aimé enfant.

22 mai 1871.

Cher E.

Puisque dans ton espèce d'exil, les lettres te sont doublement chères, je ne veux pas attendre trop longtemps pour te répondre.

Ce que tu me dis touchant l'impossibilité d'une restauration religieuse et monarchique serait très-

vrai si la France entière ressemblait à Paris, aux environs de Paris, à certaines grandes villes et à certains départements ; mais, grâce au ciel, il n'en est rien ; et quoique le mal dont la Révolution, l'Université, le journalisme et la franc-maçonnerie ont saturé notre pauvre patrie, soit bien profond, néanmoins il reste encore de très-puissants éléments de résurrection et de vie, que l'excès même de nos souffrances est en train de ranimer. Et puis, ne faut-il pas compter sur la protection spéciale de Celle à qui la France est consacrée, et que la France aime, sert et invoque avec plus de confiance que jamais ? Notre-Seigneur a dit que les miséricordieux obtiendraient miséricorde ; or notre pauvre France est, depuis cinquante ans, la très-miséricordieuse et infatigable propagatrice de toutes les grandes œuvres de charité qui fleurissent dans le monde entier : la Propagation de la foi, l'Archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires pour la conversion des pécheurs, la Sainte-Enfance, la société de saint-Vincent de Paul, le Denier de saint-Pierre, l'Œuvre de saint-François de Sales, l'adoration perpétuelle, et, par dessus tout, les missions étrangères. Pense à tout cela, et entends Notre-Seigneur te faire doucement, au fond du cœur, le reproche qu'il adressait jadis au bon saint

Pierre, à moitié enfoncé dans les flots : *Quare dubitasti, modicæ fidei?*

En France, la république est impossible. Notre constitution intime, notre génie national est aussi monarchique que militaire. Chez nous, la république n'a été, n'est et ne sera jamais que la forme la plus commune de la Révolution, c'est-à-dire de la grande révolte de la société contre l'autorité légitime.

Bientôt, du reste, mon cher E., je pourrai t'envoyer un petit opuscule qui est en ce moment sous presse, et où je traite brièvement, et, ce me semble, clairement cette grande question du retour de la monarchie très-chrétienne, seule légitime, seule capable de nous sauver et de sauver Rome. Je ne doute pas qu'un esprit aussi droit et aussi sincère que le tien ne soit éclairé promptement par une lumière aussi simple. Mais prions ; car les hommes, même revêtus de tous les droits possibles, ne sont jamais que les instruments du souverain Seigneur Jésus-Christ, à qui « toute puissance a été donnée au ciel et sur la terre », et qui est, qu'on le sache ou qu'on l'ignore, qu'on le veuille ou qu'on ne le veuille pas, le premier roi de tous les royaumes de la terre, le Maître suprême des peuples, aussi bien que des individus.

Il les tient tous ou dans la main très-douce de son amour, quand ils sont fidèles, ou dans la main terrible de sa justice qui les frappe et les broie quand ils sont infidèles. Nos pauvres petits politiques rationalistes ne font et ne disent que des bêtises, parce qu'ils ignorent ou blasphèment ce droit de Dieu, ce droit divin, base unique de l'autorité et par conséquent de la société sur la terre.

Adieu, mon cher enfant. Voici une correspondance de politique transcendante. Qu'elle ne te fasse pas oublier la bonne petite politique que nous sommes habitués à faire tête à tête, cœur à cœur, depuis bientôt *soixante* ans. Sois bien fidèle à la légitimité de ma belle monarchie, si traditionnelle qu'elle remonte jusqu'au Cénacle, si chrétienne qu'elle est divine, si excellente qu'elle n'a et ne peut avoir pour ennemis que le démon et le vice. En qualité de roi très-aimant et très-aimé de ta chère conscience, au nom du Roi céleste que je représente auprès d'elle, je te bénis, t'aime et t'embrasse avec un amour que Dieu seul connaît et qui ne finira jamais.

26 juin 1871.

Cher E ..

Moi aussi je pense souvent à toi, et tu sais si c'est avec tendresse. J'espère te voir plus tôt que tu ne le dis ; si les frères et amis de Satan daignent le permettre, je ferai une petite pointe à Paris dans les quatre ou cinq premiers jours d'août et j'aurai la joie de te presser sur mon cœur. Jamais nous n'aurons été si longtemps séparés.

As-tu reçu le petit opusculé que je t'annonçais ? Je n'y ai pas été par quatre chemins, et l'ai intitulé *Vive le Roi!* Malgré le sérieux très-absorbant de tes études de droit, tâche de le lire tout de bon, de relire et de marquer les passages qui ne te sembleront point péremptoires ; tu m'en écriras, ou si cela était trop long, tu m'en parleras dans quelques semaines. Mais tu conçois qu'il faut absolument y voir clair dans ces matières si essentiellement pratiques, dans ces principes de notre vie publique, d'où dépend la direction de notre activité. De même qu'il n'y a qu'une vérité en religion, en histoire, en mathématiques, en physique, de même il n'y en a qu'une en politique. Elle peut revêtir des formes

différentes, suivant le génie de chaque nation et selon les besoins spéciaux des temps ; mais les principes, mais la vérité, la doctrine politique, sont immuables, comme toute vérité. La nature de l'autorité, la nature de la liberté, les rapports légitimes de l'une avec l'autre : tel est le fond de la doctrine, de la vérité politique qu'il faut absolument connaître et mettre en pratique sous peine d'appartenir au grand parti de la révolte, c'est-à-dire de la Révolution. Orthodoxes en religion puisque nous avons le bonheur d'être catholiques romains, soyons, mon très-cher, orthodoxes en politique et ne nous laissons pas entraîner à tout vent de doctrine.

Donne-moi bientôt de tes chères nouvelles. Si tu rencontres quelqu'un de nos amis communs, rappelle-moi à son souvenir. Je te bénis et t'embrasse affectueusement, en insistant beaucoup sur une bonne petite lecture religieuse chaque jour et sur la sanctification du dimanche et des fêtes par la sainte communion, et par l'audition de la parole de Dieu. Adieu encore, cher E... — Edmond de *** m'annonce la naissance d'un fils, son second enfant. Il est ravi de bonheur.

5 septembre 1873.

Cher ami,

Je n'ai pas vu notre brave E... au Congrès de Nantes. D'après la lettre, je l'espérais un peu. Dis-lui mille tendresses et regrets de ma part, quand tu lui écriras.

Je compte toujours venir à Paris dans les premiers jours d'octobre, le 8 probablement. Si tu y es, viens me voir le plus tôt possible. Tu sais que tu es le cher enfant de mon cœur, et qu'en vieillissant notre affection mutuelle ne fait que croître et embellir. C'est comme le bon vin « *vetus est melius* », dit l'Évangile.

Sois bien fidèle aux Sacrements, mon cher E. Tu sais par expérience que là est la vie, la force chrétienne. Je t'embrasse bien affectueusement en priant la très-sainte Vierge de te bénir et de te garder.

P. S. Notre Congrès de Nantes a été magnifique. Environ mille Directeurs ou protecteurs d'œuvres ouvrières; et la concorde la plus complète.

Saint-Claude (Jura), 16 septembre 1874.

Mon bon E....

Mieux vaut tard que jamais. Il y a bientôt trente ou quarante ans que tu m'as écrit une bonne, aimable et intéressante lettre, dictée par ton bon cœur de bon fils ; et moi, comme un père dénaturé, je ne t'ai pas répondu. Tu sais d'avance pourquoi : à Vichy, où m'ont poussé par les épaules deux crises de coliques hépatiques, tout mon temps s'en allait je ne sais comment, si singulièrement coupé par les bains quotidiens et les verres d'eau thermale qu'il me fallait avaler, heure réglementaire, que je n'avais plus le loisir de rien faire. Il y avait de plus, dans ce Vichy, surtout dans les commencements, une espèce d'odeur écœurante de vieille seringue qui m'enlevait les forces. — De là j'ai passé au Congrès de Lyon, où j'ai eu à travailler comme un nègre blanc, du 20 au 31, et, depuis ce temps, dans les montagnes du Jura, à me débattre contre un monceau de correspondance en retard.

Je t'adresse ce petit mot de souvenir à Paris avec *un faire suivre*. Si ma lettre te trouve auprès du bon E..., embrasse-le bien pour moi, et

dis-lui tous les vœux que je forme pour sa complète guérison et pour son bonheur. Nous jouissons ici d'un temps splendide, et, qui mieux est, d'une paix qui paraît deux fois délicieuse aux rats de ville et de grande ville comme moi. Dans quelques jours je vais partir, pour Paray-le-Monial d'abord, puis pour Poitiers, où je dois prêcher la retraite du Grand-Séminaire. Le 7 octobre, je compte rentrer à Paris pour quelques jours ; et, après une autre petite retraite au Séminaire de Saint-Lô, je reviendrai s'il plaît à Dieu, me fixer définitivement en mon illustre rue du Bac, le lundi 19.

Quant aurai-je la joie de t'y voir ? Je t'embrasse en te quittant, mon cher E... — Parle de moi au pauvre L..., qui n'a pas osé venir me voir. Je l'embrasse et le bénis en même temps que toi et qu'E... — Vive la République !

LETTRES

ADRESSÉES A EUGÈNE X, DEvenu RELIGIEUX
A SAINT CLAUDE.

LETTRES ADRESSÉES A EUGÈNE X***, DEVENU RELI-
GIEUX A SAINT-CLAUDE

Kermadio par Auray (Morbihan) 16 janvier 1871.

Mon très cher enfant,

Je pensais à toi et à ta mère, à l'occasion de ce terrible siège, et je vous croyais tous deux bloqués dans les murs de Paris. Quoique Marseille soit en ce moment pire que Paris au point de vue des révolutionnaires, je bénis cependant le bon Dieu de t'y avoir donné asile. Notre Dame de la Garde te gardera ; va le lui demander un jour tout spécialement de ma part. Par la même occasion, demande lui de me garder ; non de garder le corps, mais le cœur, qui est le royaume de Jésus-Christ. Le Prussien infernal tourne tout autour et tâche d'en faire le siège ; que la bonne sainte Vierge soit-elle même notre rempart, notre artillerie, et notre victoire !

J'espère, mon petit, que tu continues à Marseille comme à Paris, à *bien* prier, à *bien* com-

munier, à *bien* obéir. Tâche de ne jamais passer deux jours consécutifs sans recevoir le Dieu de ton cœur ; c'est là le secret de la fidélité parfaite, le secret de l'innocence et de la paix de l'âme. Ne t'étonne pas si, à mesure que tu grandis, la vie devient plus difficile, les combats plus sérieux : à mesure qu'un vaisseau avance en pleine mer, il trouve des vagues plus grosses, et il faut qu'il marche à travers des coups de vents et quelquefois même des tempêtes. Ne te laisse jamais décourager ni attrister par ces difficultés, qui sont le lot de tous les chrétiens sur la terre. As-tu un bon et vrai confesseur ? Est-ce le digne curé de Saint Trophime, qui est si bon pour toi, et à qui je te prie de présenter mes plus affectueux hommages ? Si tu avais quelques difficultés sous cet important rapport, tu pourrais aller trouver *de ma part* un de mes bons amis de séminaire, tout dévoué à la sanctification de la jeunesse, l'aimable et pieux abbé Timon David. — As-tu des nouvelles de notre cher abbé Georges ? Il a perdu sa bonne mère, il y a environ deux mois : on l'a trouvée au matin morte dans son lit, d'un anévrisme au cœur. Elle était heureusement toujours prête. Le bon Georges X, devait d'après mon conseil, rejoindre près de Gisors, la famille H. L'a-t-il fait ? Je n'ai aucune nouvelle de lui

dépuis ce temps. Maintenant que les Prussiens sont au Mans, je voudrais bien savoir ce qu'il est devenu ainsi que son frère.

Adieu, cher petit Eugène. Je t'embrasse en te bénissant, et te bénis en t'embrassant. Mille amitiés à ton excellente mère.

Redon 24 juillet 1873.

Mon bon petit Eugène,

L y a bien longtemps que je te dois une réponse ; j'ai eu tant à faire avant de quitter Paris, que tu n'as pu trouver place.

Aujourd'hui, je t'écris, de l'autre bout de la France, au milieu d'une cinquantaine de lettres en retard ; je tâche de m'en dépêtrer comme je puis, afin de commencer à prendre un peu de repos et à souffler, après tant de tracas. — Je bénis avec toi la bonne Providence, qui semble t'avoir fait trouver définitivement le lieu de ton repos en ce monde. (1) Crois-moi restes-y en paix et en prière, te réjouissant d'y trouver la croix, c'est-à-dire la souffrance et le renoncement à toi-

(1) Près du P. Gréa, à Saint-Claude.

même. Prochainement j'enverrai pour vous tous, au bon et saint chanoine Gréa, un petit traité qui pourra, je l'espère, te faire, et faire à tes frères, un bien sérieux. Il a pour titre « La grâce et l'amour de Jésus ». Je te le recommande d'avance.

— Qu'est-ce donc que ces messes dont tu me parles, à 7, à 5 et à 3 cierges ? Je n'ai jamais entendu parler de cela, ni à Rome, ni nulle part. D'après la règle liturgique très-connue, il y a sur l'autel sept cierges, à la grand'messe Pontificale seulement ; à toutes les autres grand'messes, six ; et aux messes basses des simples prêtres, deux.

Veille beaucoup sur ton caractère ; sois un vrai Jésus, et par la douceur, et par la paix, et par l'innocence de ta vie. Mets-toi partout le dernier ; c'est la bonne place, la plus sûre, la plus commode. Sois toujours digne de ta blanche robe, couleur de l'Eucharistie, de la Sainte Vierge et du Pape ; couleur de la vérité et de la chasteté.

Adieu, mon enfant, je t'embrasse et te bénis du fond du cœur, et te charge de mes affectueux hommages pour ton bon père Gréa et pour M. Régnier.

L. G. DE SÉGUR.

2 décembre 1873.

Mes deux bons Eugènes,

Puisque vous voici tous deux frères en saint Augustin, vivant de la même vie, revêtus de la même robe blanche, je vous écris à tous deux ensemble, en commençant par vous bénir et vous embrasser comme mes deux chers enfants. Votre bonheur me ravit, sans m'étonner le moins du monde. Il sera d'autant plus solide que vous vous renoncerez plus parfaitement et que vous vivrez davantage en la compagnie intérieure de votre Seigneur Jésus. Tout, dans la vie chrétienne et religieuse, se résume en cette union intime avec Jésus-Christ, que l'Église nous donne par les sacrements, par la vérité, par le culte extérieur, par le ministère sacerdotal, et, par dessus tout, par la très-adorable Eucharistie.

Ne vous étonnez cependant pas, mes bons enfants, d'avoir encore des misères et même parfois de grosses misères, malgré votre bonne volonté si parfaite; on reste homme même sous le vêtement blanc du religieux, sous l'aube et la chasuble du prêtre. Tâchons d'être de *bons* hommes, bien humblement purs, et bien purement humbles,

pleins de douceur et de charité. Communiez le plus souvent et le plus pieusement possible. Que je serai donc heureux, le jour où il me sera donné d'aller prêcher l'amour de Jésus dans votre petit nid angélique ! Mais quand sera-ce ?

Adieu, mes amis. Portez mes plus affectueux hommages à l'excellent Père Gréa, et dites à tous vos frères que, sans les connaître encore, je les aime tous en l'amour de Notre-Seigneur. Que la Sainte Vierge vous bénisse ! et que la sainte communion vous garde bien innocents en Jésus-Christ.

Pax vobis.

L. G. DE SÉGUR.

LETTRES

DE DIRECTION A UN DE SES FILS SPIRITUELS
DEvenu PRÊTRE.

LETTRES DE DIRECTION ET DE CONSEILS TRÈS
PRATIQUES ET TRÈS IMPORTANTS, ADRESSÉES PAR
MGR DE SÉGUR A UN DE SES FILS SPIRITUELS,
ÉLÈVE DE STANISLAS, DEVENU PRÊTRE DANS LE
DIOCÈSE DE PARIS.

QUELQUES EXTRAITS DE CES LETTRES AVAIENT ÉTÉ
PUBLIÉS DANS LE PREMIER RECUEIL ; NOUS LES
REPRODUISONS ICI TOUT ENTIÈRES POUR NE PAS
LES SCINDER.

I

24 août 1869.

Mon cher enfant,

Après t'avoir embrassé et béni et félici-
té, je réponds immédiatement aux deux
petites difficultés que tu me commu-
niques. La première est relative à la peine que
tu éprouves à combattre tes défauts de chaque
jour. Eh ! mon pauvre enfant, cette peine est in-
séparable du combat ; nous la sentons tous et
nous la sentirons toute notre vie. Elle est la plus

lourde branche de cette croix que Notre-Seigneur nous oblige à porter chaque jour sans nous décourager. Nos défauts étant presque toujours le résultat quasi-matériel de l'influence de notre tempérament physique sur notre âme, et ce tempérament ne dépendant pas de nous, il en résulte que nos défauts repoussent sans cesse : et de même que nous ne devons pas nous lasser de recommencer chaque jour ce travail de notre toilette, de notre habillement, de notre alimentation ; de même nous devons combattre nos défauts au jour le jour, sans colère, sans dépit, nous gardant bien de croire notre travail inutile, parce que le poil que nous rasons repousse incontinent.

Jé te conseille de prendre tes défauts un à un ; d'en combattre un spécialement pendant huit ou quinze jours de suite ; et pour cela, d'y penser quatre ou cinq fois par jour, au moyen d'un petit retour intérieur, accompagné d'un renouvellement de bonne résolution. Cela peut se faire en marchant, en voiture, partout.

Ta seconde difficulté touche l'exercice de la prière. Quant aux prières vocales, contente-toi, si tu le préfères, des quatre grandes prières catholiques, le *Pater*, l'*Ave*, le *Credo*, le *Confiteor*. Récite-les bien religieusement, en latin, quatre ou cinq fois par jour, afin de parsemer un peu

ta journée de l'exercice de la prière, sans cependant te fatiguer. Joins-y *toujours* quelque bonne et cordiale aspiration ou élévation de ton cœur pour adorer le bon Dieu, que tu portes en ton âme, pour le remercier de ses bontés, pour lui exposer tes besoins, l'appeler à ton secours, effacer et expier tes péchés. Prends l'excellente habitude de prononcer de temps en temps les deux noms du salut : Jésus, Marie.

Enfin, cher enfant, sois bien fidèle à faire chaque jour une bonne petite lecture chrétienne, ne serait-ce que d'une simple page de l'Évangile ou de l'Imitation.

Ne manque pas ta communion du dimanche et des fêtes, afin de garder plus facilement ta chasteté et ton esprit de foi. Quant aux études et à l'avenir, n'oublie pas, de grâce, ce que je t'ai recommandé.

Je t'embrasse de tout cœur. Donne-moi bientôt de tes nouvelles.

L.-G. DE SÉGUR.

Chan : Ev. de Saint-Denys.

II

29 septembre 1870.

Mon cher A***.

Je te félicite des excellents sentiments qui remplissent ta lettre, ainsi que de la décision qu'ont prise tes parents. Elle n'a aucun inconvénient et beaucoup d'avantages. Dès le premier samedi de la rentrée, je serai fidèle à mon poste, et j'attendrai en champ clos, sans peur ni reproche, comme le chevalier Bayard.

D'ici là, sois un brave ; rappelle-toi souvent la sainte présence de Dieu, et ne passe pas une semaine sans recevoir ton Sauveur.

Je te bénis et t'embrasse bien affectueusement. Au revoir dans une dizaine de jours, s'il plaît au bon Dieu.

L.-G. DE SÉGUR.

III

25 septembre 1878.

Mon bon et cher enfant,

Merci de ta lettre et des intéressants détails qu'elle me donne. Que la Sainte-Vierge te garde chaque jour, ainsi que R... et G... ! — Répondant succinctement à tes questions, je te dirai :

I. — Pour la prière vocale, comme pour la prière purement intérieure, chacun doit suivre son attrait, prier comme il le préfère. Ce qu'on appelle méditer un mystère ou une vertu en récitant une dizaine de chapelet, ce n'est pas penser d'un côté et réciter de l'autre; c'est s'arrêter quelques instants avant de réciter la dizaine, s'imprégner l'esprit et le cœur de la grâce spéciale qui découle du mystère ou de la vertu qu'on médite, et réciter ensuite le plus pieusement possible le *Pater* et les dix *Ave*, dans l'intention d'obtenir cette grâce par l'intercession de la bonne Vierge — Si l'on aime mieux dire ces belles et bonnes prières en s'occupant exclusivement du sens qu'elles présentent, on peut et on doit le faire.

16.

II. — Dans le *De Profundis* ce qui domine, c'est l'humiliation et la contrition du cœur jointes à une immense espérance en la divine miséricorde. C'est admirable psaume est appliqué par l'usage de l'Église aux âmes du Purgatoire, parce qu'aucune créature ne ressent plus qu'elles ce double sentiment : contrition et espérance. — On peut se servir très-utilement du *De Profundis* pour soi-même, comme acte de contrition. Notre-pauvre France pourrait et devrait ne dire que cela en ces temps-ci.

III. — Les prêtres qui négligent d'expliquer aux fidèles, non seulement les prières ordinaires, mais de plus les cérémonies et les rites des offices divins et des sacrements, manquent parfaitement à leur devoir. L'Église nous en fait une obligation proprement dite. Mais on veut faire de beaux discours, et l'on néglige ces perles précieuses qui orneraient si magnifiquement les âmes.

IV. — Enfin, en ce qui touche la Messe, plus on s'unit directement aux prières et aux intentions du Célébrant, qui est Jésus-Christ offrant par ses prêtres le divin Sacrifice, mieux on entend la Messe ; mais, pourvu qu'on prie et qu'on adore, avec une union générale à l'adoration et à la prière du Célébrant, cela suffit pour satisfaire

au devoir d'entendre la messe. De plus, quand on prie d'une manière quelconque au pied de l'autel où se célèbre le sacrifice, on reçoit les grâces et bénédictions spéciales demandées par l'Église pour les *assistants*.

Voilà, cher enfant, la réponse, bien abrégée, il est vrai, mais suffisante, ce me semble, à tes questions. Pratique simplement, cordialement ces règles ; et tu verras qu'elles sont vraies puisqu'elles sont bonnes.

Je te bénis et t'embrasse du fond de mon cœur. Que l'amour de Notre-Seigneur domine toujours toute ta piété ! Prions plus que jamais pour la conversion de la France : pour elle comme pour chacun de nous, conversion est synonyme de pardon, de salut, de bonheur, de gloire.

Adieu, cher petit A...

G. S.

IV

Kermadio, par Auray (Morbihan), le 2 octobre 1870.

Mon bon et cher enfant,

Je veux te confondre et t'archiconfusionner en te répondant courrier par courrier ; car je n'ai reçu qu'aujourd'hui 2 octobre, ta lettre du 26 septembre. Je n'ai pas

été à Aube cette année, comme je le voulais ; les Prussiens ne l'ont pas voulu. Le bon Dieu, qui se sert de ces affreuses gens comme un père se sert de son martinet pour donner le fouet d'importance à son enfant révolté, me retient jusqu'à nouvel ordre dans le fond de la Bretagne, où j'avais, comme tu sais, commencé mes vacances. Ce pays-ci est, comme la Vendée qui t'a donné asile, un pays plein de foi, où la prétendue civilisation moderne n'a pu, Dieu merci ! s'infiltrer assez pour corrompre la foi des paysans et transformer les chrétiens en révolutionnaires. Sauf qu'ils boivent du cidre comme des trous et qu'ils se grisent plus ou moins légèrement toutes les fois qu'ils se réjouissent, les braves Bretons sont encore de bons chrétiens, et, partant, des gens de bien. La bureaucratie administrative, inséparable du césarisme et de cet absurde système de centralisation qui a perdu aux trois quarts notre France, a été dans ce pays-ci tellement inepte, que nos pauvres bataillons de mobiles sont partis tout découragés, sans armes, sans aucune préparation. En face de l'ennemi, ils se sont relevés, paraît-il, comme les journaux te l'ont sans doute fait connaître. Pauvres jeunes gens ! quelles hécatombes leur prépare Paris ! De part et d'autre, je crois que ce sera épouvantable. Jamais on n'aura vu

deux peuples s'exterminer ainsi dans neuf ou dix semaines. Dieu veuille que cela finisse bientôt et que nous en sortions vivants !

Le bon petit règlement de vie que tu me communiques a un défaut essentiel sur lequel j'appelle ton attention : il est trop guindé, trop méticuleux. Fais tout cela, car c'est excellent ; mais ne t'astreins pas à le faire si tu te sens porté à quelque autre chose. C'est la différence fondamentale de ce qui est de devoir de ce qui ne l'est pas. Autant il faut être rigide à tenir au devoir, autant il faut être simple dans la pratique des bonnes choses libres. Il est deux points que je voudrais voir entrer dans ton petit règlement de vie : c'est d'abord une petite visite au Saint-Sacrement dans l'après-midi, et, s'il se pouvait, quelques visites de pauvres (le curé pourrait te donner deux ou trois indications). En second lieu, c'est une lecture sérieuse, instructive, par exemple les *Études philosophiques* de M. Aug. Nicolas ; ou *l'Histoire de l'Église* de Darras ; ou encore les quatre derniers volumes très intéressants de *l'Histoire de l'Église* de Rohrbacher. Le curé ou quelqu'un de ses vicaires serait certainement heureux de te prêter ces livres que tu n'as bien sûr pas chez toi. Demande-leur ce service *de ma part*. Je te recommande à toute leur bienveillance.

As-tu des nouvelles du cher R*** ? G*** est-il resté à Paris ? Si tu peux leur écrire, dis-leur que je ne les oublie pas et que je les bénis du fond de mon cœur. — Adieu, chér enfant, je t'embrasse bien affectueusement. Soigne parfaitement tes communions, et puise en Notre-Seigneur la paix et la joie, la force, l'humilité, la douceur et l'égalité du caractère. Prends bien garde à la tristesse ; il ne faut pas plus l'avoir sur le visage que dans l'âme. Adieu encore. Je te confie à l'amour miséricordieux de la bonne sainte Vierge. Prie-la pour moi ; mais de grâce que ce ne soit pas seulement au jour et au moment indiqué par ton terrible règlement.

V

23 novembre 1870.

Mon très-cher enfant.

Dieu soit béni, ès-lettres et ès-sciences ! Je te félicite et te répons courrier par courrier. Je n'ai aucune nouvelle de notre bon R., pas plus que de G. Pour les vêpres, tu as très

bien fait de condescendre au désir de ton père et de ton frère: mais habituellement, tu ne saurais rien faire de mieux, pour sanctifier sérieusement ton dimanche, que d'aller dans l'après-midi, comme dans la matinée, non pas seulement assister aux offices, mais y prendre une part active, en chantant le moins mal possible, avec les prêtres et les fidèles, les louanges du bon Dieu.

L'*Introduction* de saint François de Sales est un Livre d'or, que je t'engage à lire, à relire, à méditer, à déguster. C'est une mine inépuisable, et, comme tu le dis, un miel tout céleste, qui nourrit également l'intelligence et le cœur.

Quant à l'avenir, ne t'en occupe pas; c'est ordinairement du temps perdu; car le bon Dieu n'arrange jamais les choses comme nous. Ne parle à personne qu'à ta mère des saintes pensées que tu sais. Plus que tout autre ce fruit-là ne doit se cueillir qu'au moment même où on va le manger et le faire avaler aux autres. Retiens bien cette règle.

Adieu, mon bon fils. Je t'embrasse de tout mon cœur. Je bénis ton petit frère. Recommande lui de t'accompagner souvent aux Sacrements. N'oublie pas dans tes prières un jeune homme qui a passé trois ou quatre mois à Stanislas, où tu l'as sans doute connu, et qui a été tué le 21

octobre dans une sortie sous les murs de Paris. C'est X... ; il s'était engagé à l'occasion de la guerre, et avait à peine dix-neuf ans. Il n'était guère pieux ; mais il avait de la foi, du dévouement et un bon cœur. Tout me fait espérer qu'il était bien préparé. Prions de tout cœur pour lui et pour les autres.

G. S.

Tu ferais plaisir au P. Lalanne de lui annoncer ton baccalauréat. Il est au collège Stanislas, à Cannes (Alpes-Maritimes).

VI

1^{er} janvier 1871.

Mon cher A...

Je réponds tout d'abord à ce que tu me demandes.

I. — Par rapport à ton petit crucifix : toutes les fois que tu le baises, tu gagnes une année d'indulgences ; et en outre si tu le portes sur toi, ou si tu le conserves pieusement chez toi, tu peux gagner ce qu'on appelle les indulgences apostoliques, c'est-à-dire l'indulgence

plénière une fois par mois n'importe quel jour ; idem, à toutes les fêtes des Apôtres et à toutes les bonnes fêtes de l'année ; et cela, aux conditions ordinaires des indulgences plénieres : état de grâce et contrition sincère, confession au moins de tous les quinze jours, pieuse communion, visite dans le courant de la journée, à une église ou chapelle publique, où l'on prie pour le Pape et à ses intentions. Enfin, ton crucifix t'apporte l'indulgence plénière *in articulo mortis*.

II. — Quant au scapulaire de l'Immaculée Conception, il n'y a d'autre obligation que de le porter jour et nuit sur soi, sauf des cas de force majeure, et toujours passagers. Le trésor d'indulgences plénieres et partielles attachées au scapulaire bleu est incommensurable ; on les gagne à la condition de réciter, n'importe où et n'importe quand, pourvu qu'on soit en état de grâce, six *Pater*, *Ave* et *Gloria Patri*, en l'honneur de la Vierge Immaculée, aux intentions de l'Archiconfrérie du Scapulaire, et pour le Pape. Je te conseille de ne jamais manquer à réciter chaque jour, une fois pour toi et une fois pour les âmes du Purgatoire, ces prières si puissantes et si faciles.

Pauvre R... ! où est-il, au milieu de cette tempête, où sont tant d'autres que nous aimons

et que nous étions habitués à voir familièrement et joyeusement? Quels vides lorsque, la paix complètement revenue au dedans et au dehors, nous pourrions nous compter, et constater nos blessures!

Ton préfet est, comme tant d'autres, un serin vaniteux et mal intentionné, créé par le grand Gambetta à sa ridicule image et ressemblance. Tous ces gaillards-là sont faits pour être garçons de café et non pour être préfets. Je crois que ce qu'il y a de plus clair dans leur affaire, c'est la direction que prennent les gros traitements du côté de leurs poches jadis vides et trouées de dettes. Nous n'aurons la paix et la sécurité que lorsque cette petite vérole révolutionnaire aura fait place à la belle peau blanche.

Jé t'embrasse, mon cher enfant, en te recommandant aux bontés de ton nouveau confesseur. Dis-lui bien la ligne de conduite que je t'ai tracée, et prie-le de t'aider à la bien-suivre.

Adieu, que la paix de Notre-Seigneur soit toujours le ciel de ton cœur!

L. G. de SÉGUR.

VII

Kermadio 4 février 1871.

Cher enfant.

J'ai appris de quelqu'un de Stanislas que le bon abbé Garnier, après avoir *trimé* comme un misérable au milieu de ce gâchis qu'on appelait notre armée, après avoir assisté à je ne sais combien de batailles et avoir souffert toutes sortes de privations par suite de l'incurie des chefs militaires, a continué son ministère avec un grand fruit spirituel à l'armée de la Loire. Où est-il maintenant ? je l'ignore. Le journal disait, il y a quelques semaines, qu'il avait été décoré. — Le P. Lalanne est, paraît-il à Bordeaux. Je ne crois pas que ce soit pour s'y faire nommer député (à moins que ce ne soit par l'illustre société des Marianites). — Du reste, aucune nouvelle d'aucun de tes camarades. Et toi, en as-tu ?

J'espère que tout horrible qu'elle est, la paix va enfin se conclure. Tout est consommé, et il n'y a plus moyen de résister. Lorsque le bon Dieu s'en mêle, les punitions sont dures. Il faut cependant les accepter non-seulement avec hu-

milité, mais avec reconnaissance ; car ses châti-
ments sont encore plus des actes de miséricorde
que des actes de justice. Prions, supplions pour
la *conversion* de la France. Tout est là.

L'Apostolat de la Prière est une admirable
œuvre. Au moment où la guerre à commencé à
sévir, nous nous occupons, à *Saint François de
Sales*, d'établir un lien intime entre les deux
œuvres ; *l'Apostolat de la Prière* devait, dans
notre pensée commune, aider *Saint François de
Sales* à conserver son caractère d'œuvre de piété
et de zèle, et l'empêcher de devenir une simple
cotisation. Nous reprendrons cela dès que ce sera
possible.

Quant à la pieuse image du Sacré-Cœur que
tu m'envoies, je ne la connaissais pas, mais puis-
que le Saint-Père lui-même la bénit et la recom-
mande, il me semble qu'il n'est pas besoin d'en
savoir plus long. Prends garde, cependant de te
charger de trop de choses.

La piété est comme la santé : il lui faut une
bonne et suffisante alimentation, mais pas d'excès
ni d'indigestion.

Fais tout ce que tu peux pour être admis dans
la conférence de saint Vincent de Paul. J'unis ma
prière à la tienne auprès de ce bon vicaire et du
Bureau. Quelle étrange idée d'en exclure les

jeunes gens de dix-huit à vingt-cinq ans ! c'est précisément *pour eux* et pour les aider à rester purs et chrétiens que la société de Saint-Vincent de Paul a été instituée.

Adieu, cher enfant. Je te bénis, et t'embrasse de bien bon cœur.

L.-G. DE SÉGUR

VIII

17 avril 1871.

Cher enfant,

Je n'ai pas répondu à ta première lettre déjà ancienne, parce qu'elle m'est arrivée au milieu du coup de feu des prédications et confessions du carême, lesquelles ont dépassé de beaucoup mes espérances ; pendant quatre semaines, j'ai été pour ainsi dire absorbé par ce bon ministère.

D'abord, je réponds aux deux questions qui te préoccupaient :

1^o Il suffit parfaitement de porter les scapulaires à l'aide d'un seul ruban, de la couleur de celui qu'on préfère ; les braves gens qui s'amuse à ergoter sur tout cela, coupent, comme on dit,

une tête d'épingle en quatre. Porte, comme scapulaire principal, le riche et doux scapulaire bleu de l'Immaculée Conception, et attache-y les autres.

2^o Les passages de *l'Imitation* que tu me cites regardent exclusivement les religieux, à qui était plus directement destiné dans le principe le livre incomparable de Thomas à Kempis. Pour nous autres séculiers, il n'en faut prendre que l'esprit, c'est-à-dire un conseil très-sage de modestie, de réserve et de pudeur.

Depuis mercredi, je suis en vacances à Poitiers, chez le bon Évêque, et avec plusieurs vieux amis. Je compte rentrer en Bretagne le 27. Si jamais tu avais besoin de te dégourdir les jambes en faisant un petit pèlerinage à Sainte-Anne d'Auray, tu n'oublierais pas que Kermadio est à un petit quart d'heure de la station de Sainte-Anne, première station après Vannes. Il est vrai que, par le temps qui court, on n'a vraiment pas envie de battre les chemins.

Voici de nouveau notre pauvre misérable Paris bloqué, cerné comme un foyer d'infection qu'il est, exhalant sa rage diabolique contre les églises qui sont presque toutes fermées, contre les maisons religieuses et les Congrégations saintes, qui sont pillées, saccagées et foulées aux pieds,

contre le clergé dont les principaux membres sont en prison et menacés de mort, enfin contre tous les gens de bien et aussi contre tous ceux qui possèdent. Impossible de prévoir ce qui va sortir de là ; ce qui est bien certain, bien dou- loureusement certain, c'est que la France vol- tairienne et apostate, la France révolutionnaire de 89, roule d'abîme en abîme, et qu'un retour officiel à la religion catholique, seule religion du seul vrai Dieu, peut seul nous tirer de là. Or, humainement parlant, ce retour n'est guère pos- sible ; espérons contre l'espérance, et attendons un miracle du Dieu des miracles et de la Mère de ce très-bon, très-miséricordieux et très-ado- rable Seigneur. Prions, communions, faisons pé- nitence, d'autant plus que la danger surabonde.

Adieu, mon cher enfant. Je t'embrasse en te bénissant mille fois. Dieu veuille que nos amis de la-bas sortent sains et saufs de cette seconde épreuve ! Je remercie bien sincèrement ton exal- lent confesseur des bontés qu'il ne cessa d'avoir pour toi. Soigne bien tes communions et tes prières, et garde-toi bien joyeux, ou du moins bien paisible au service de Dieu.

L.-G. DE SÉGUR.

IX

25 mai 1871.

Cher enfant,

En réponse à ta bonne longue lettre du 6, à laquelle je n'ai pu répondre plus tôt, à cause d'une grande retraite de première communion qui m'a absorbé pendant plus d'une semaine, je te dirai d'abord ce que c'est que communier en l'honneur de la Sainte Vierge.

C'est s'unir sacramentellement à Notre-Seigneur, pour prendre son cœur, avec tous les trésors d'amour, de sacrifices, de vertus filiales dont il est rempli envers sa sainte Mère, et offrir ce très-sacré cœur au Père céleste en action de grâces de tout ce qu'il a fait pour l'honneur et le bonheur de Marie, et ensuite, l'offrir à la bonne Vierge elle-même, comme un trésor sans prix, comme un présent merveilleux, seul capable de combler tous ses vœux. Dans la communion, en effet, Notre-Seigneur se donne tout entier à nous, et nous disposons de lui comme de notre propriété. Aussi la communion est-elle un supplément absolument *infini* à l'indigence de notre religion envers Dieu, de nos adorations, de nos actions

de grâces, de nos prières, de notre pénitence, de notre amour. Communier en l'honneur de la Sainte Vierge, c'est donc faire à Marie un présent divin, céleste, éternel, vraiment digne d'elle.

Pour ton frère, je crois que tu ferais mieux de lire avec lui chaque matin, tout simplement et comme en causant, un petit chapitre ou deux tout au plus, soit de mes *Instructions familières* si tu les trouves à Fontenay, soit de mes petites *Réponses*, soit de *la Piété enseignée aux enfants*, soit enfin de quelques unes des *Vies des Saints* du P. Giry. Cette dernière lecture est particulièrement utile, et toujours amusante. De plus, elle est fort instructive, surtout si l'on a soin de comparer et de constater les dates, et d'avoir sous les yeux une carte de géographie, afin de suivre les pérégrinations des Saints. Il y aurait pour toi un petit travail préalable peu compliqué et que tu pourrais donner à ton élève comme un excellent exercice de mémoire, de rédaction française, de style, d'orthographe, d'écriture, d'histoire et de géographie. Tu pourrais encore, d'après cet excellent système, faire lire au susdit étudiant ès-lettres chaque matin, un, deux ou trois chapitres des livres historiques de l'Écriture sainte; entre autres les belles histoires de la Genèse, de l'Exode, de Josué, des Juges, de Judith,

d'Esther, de Daniel et des Macchabées. Il te faudrait lire d'avance ces deux ou trois chapitres, afin de pouvoir passer certains endroits un peu scabreux pour un enfant, et afin de pouvoir, au besoin, chercher dans quelque commentaire abrégé que te prêterait volontiers ton confesseur, les explications de tels ou tels endroits plus obscurs. Cette étude te serait aussi utile qu'à ton frère, car l'Écriture sainte est une mine inépuisable. Entr'autres vies de saints, dans le P. Giry, ou si tu ne l'as pas, dans Ribsadeneira, je te signalerai saint Bernard (le 20 août), saint Ignace (31 juillet), saint François d'Assise (4 octobre), saint Dominique (4 août), saint François Xavier (3 décembre), saint J. Chrysostome (27 janvier), saint François de Sales (29 janvier), saint Ignace d'Antioche (1^{er} février), sainte Thérèse (15 octobre) et saint Vincent de Paul (19 juillet).

Adieu, mon cher enfant. Ne surcharge pas ta piété de trop de petites pratiques. Tout en prenant ce que tu sens te faire du bien et t'être utile, conserve bien ta liberté d'esprit ; cela fait du bien de changer de temps en temps. Ce que rien ne remplace, c'est la communion et l'oraison ; la nourriture et la respiration de l'âme. La confession, c'est la toilette de l'âme ; les bonnes œuvres en sont l'habillement.

Adieu, mon bonhomme : sois doux, modeste
et joyeux. Pas de nouvelles nouvelles de nos amis.

L.-G. DE SÉGUR.

X

1^{er} août 1871.

Mon cher A....,

J'ai reçu tes deux lettres ; mais je n'ai pas eu le temps de répondre à la première, et je n'ai le temps que de répondre quelques lignes à la seconde. J'ai été très-occupé par un petit opuscule populaire fort important « *Prêtres et nobles* » qui s'imprime en ce moment.

Tu pourras parfaitement comprendre le quatrième traité, ainsi que les suivants, sans le troisième, que je referai cet hiver, s'il plaît à Dieu. On y a vu, paraît-il, une confusion entre la présence spirituelle et la présence sacramentelle, et cela pouvait donner lieu à de graves erreurs. Je crois que ces petits traités pourront faire beaucoup de bien à une âme pieuse et droite comme la tienne.

Quant aux deux ou trois jeunes gens dont tu

me parles, tâche donc de les lier un peu ensemble, en te liant à chacun d'eux, de sorte que tu les laisses appuyés les uns sur les autres, lorsque tu les quitteras. Tu devrais les faire entrer à la conférence de Saint-Vincent de Paul, ou bien fonder avec eux une toute petite conférence : ce serait charmant.

Adieu mon cher enfant. Je suis à Paris depuis quelques jours, pour mes œuvres et mes affaires. Je compte y rester jusqu'au seize, après quoi, s'il plaît à Dieu, j'irai « aux Nouettes, par Laigle, Orne. ».

Je t'embrasse affectueusement. Sois bien simple, bien confiant dans ta piété, bien fidèle à ta petite oraison et à la communion. Je bénis ton petit frère.

L.-G. DE SÉGUR.

Chateau de Livet, par Laigle, (Orne) 8 août 1872.

Cher A....

Je n'ai pu te répondre encore à cause du gros travail de mes dernières journées de Paris. N'hésite pas une minute à ne passer qu'une année à Issy (1) : cela suffit largement pour la philosophie élémentaire que l'on y fait. Comme tu le dis fort bien, si tu as un peu de temps de reste après ton grand séminaire, tu consacreras une ou deux ou trois années, soit à Rome, soit autre part, à de fortes études qui feront de toi un véritable ecclésiastique. « *Experto crede Roberto.* » C'est faute de ces quelques années d'études supplémentaires que notre clergé français est quelquefois inférieur aux autres, non quant au cœur et au dévouement, mais quant au savoir.

Je te conseillerais d'entrer au séminaire trois ou quatre jours avant l'époque précise de la rentrée, afin de pouvoir organiser ton petit matériel

(1) Le conseil donné de ne rester qu'une année à Issy s'adressait à un sujet déterminé et connu et non indistinctement à tous.

et être déjà un vieil abbé culotté le jour de la rentrée. Je te conseillerais aussi de te faire faire deux petits meubles très simples, en chêne blanc, qui te serviront non seulement au séminaire, mais plus tard. Le premier, une table de travail avec un pupitre et quelques tiroirs ; le second, une petite commode quelque peu élevée à cinq ou six tiroirs. Dans le premier, tu mettras tous tes livres et tes papiers, dans le second tous tes habits, tes hardes, ton pouvoir temporel. Avec une chaise et une cuvette, tu seras le plus heureux des hommes dans ta petite cellule. Demande au bon Monsieur Dugrais, le maître des cérémonies, de te colloquer dans mon ancienne petite chambre au second ; je crois qu'il y aura de la place pour toi. Et, sur ce, mon A..., je prie Dieu qu'il t'ait en sa sainte garde.

XII.

1 juin 1873.

Cher enfant.

Je joins de bien grand cœur mon assentiment à celui de M. le Supérieur et du bon M. Lecoq. Je te conseillerais même, pendant tes vacances, de te procurer quelqu'au-

teur solide, autorisé et abrégé, de philosophie Thomiste, afin de jeter une base absolument sûre à tes études théologiques à venir. Le Saint-Siège incline de plus en plus vers la philosophie de saint Thomas. Du reste, tu ne saurais mieux te diriger à cet égard qu'en suivant les avis de M. Lecoq.

Je n'oublie pas ton crucifix de tonsure. Je voudrais te le faire envoyer sans risque d'être cassé.

Je t'embrasse de grand cœur. Il y a aujourd'hui 1^{er} juin, 29 ans, que j'ai eu l'honneur et le bonheur de recevoir la tonsure ; je l'avais mise sous le protectorat tout spécial de Saint Pierre. Rappelle-moi aux prières et à l'affectueux souvenir de ces messieurs et de tes condisciples.

G. S.

XIII

1 juin 1876.

Cher A.....

Je ne pourrai, malgré tout mon désir, répondre à ton appel. J'ai aux quatre coins de Paris de petits mourants qui dévoreront forcément mon après-midi de di-

manche. Je ferai mon possible pour aller te bénir et t'embrasser après la séance de nos jeunes ouvriers entre une heure et demie et deux heures.

Mille bonnes tendresses, et mille bénédictions pour ta retraite.

L.-G. DE SÉGUR

XIV

17 septembre 77.

Cher A...

Je bénis de tout mon cœur et ta retraite, et ton ordination, et toutes les journées, toutes les heures de ton sacerdoce. Nous voici donc arrivés au terme bienheureux de cette belle et sainte vocation, dont tu béniras le bon Dieu chaque jour davantage, à mesure que tu avanceras dans la vie. Ne m'oublie pas, je t'en supplie, à l'autel, surtout au *Nobis quoque peccatoribus* : c'est la bonne place. Ne demande jamais pour moi à Notre-Seigneur que ce que je lui demande uniquement : l'humilité et la douceur, son amour, et l'accomplissement de ses saintes volontés sur moi.

Adieu mon cher fils.

Je te bénis et t'embrasse tendrement. (*Manu propria*).

XV

Samedi, 22 sept., 1877.

Mille bénédictions à mon cher fils, au moment et à l'heure même où il est consacré prêtre à Paris.

Auray, 10 heures. (*Manu propria*).

XIV

Paris, 27 février, 1879.

Cher A...

J'attendais quelque bonne occasion pour t'indiquer un moyen quelconque de me renvoyer la petite somme dont tu avais bien voulu te charger au mois d'octobre pour la loterie ratée de Zangolini. N'en trouvant point, je te prierai de les remettre tout simplement au comte Y***, qui part pour Rome d'ici à quelques

jours et qui voudra bien aller te les réclamer. Il fera pour moi quelques commissions à Rome, et se trouvera ainsi remboursé d'avance.

Que deviens-tu, cher enfant ? Pioches-tu toujours ton saint Thomas ? Selon moi, l'étude complète de la Somme, sous la direction de quelque théologien bien fort, comme on en trouve assez facilement à Rome, est la plus excellente manière de couronner ses études ecclésiastiques. Si à cela on pouvait joindre ou unir une année, ou même deux, de travail suivi dans la Congrégation des Evêques et Réguliers, ou du Concile, et ensuite dans celles des Rites, on reviendrait en France armé de pied en cap.

Ne m'oublie pas, cher A..., au pied des saints, et des martyrs, dans leurs beaux sanctuaires ; et regarde-moi toujours comme ton vieux père, plein de tendresse pour toi, et espérant bien te retrouver un jour dans la cité du Paradis. Je t'embrasse et te bénis de tout cœur.

L.-G. DE SÉGUR.

LETTRES

**SPIRITUELLES A UNE DE SES PÉNITENTES DE-
VENUE RELIGIEUSE.**

LETTRES ET FRAGMENTS DE LETTRES ADRESSÉES
PAR MGR DE SÉGUR A UNE DE SES FILLES SPIRI-
TUELLES, DEVENUE RELIGIEUSE, AVEC LAQUELLE
IL SE LAISSAIT ALLER A TOUTES LES EFFUSIONS
DE SON AMOUR DE DIEU ET DE SA PIÉTÉ SACER-
DOTALE.

Pax ! Respice Deus in faciem Christi tui!..

Paris 30 novembre 1862.

Ma bonne petite fille,

Voici le petit et très grand cadeau que je
vous ai promis ; petit par le format,
très grand par le contenu ; si grand
qu'il n'y a que Dieu seul de plus grand (1).
N'oubliez pas ce que je vous ai dit sur la manière
de vous en servir pour vos petites oraisons,

(1) Monseigneur envoyait avec cette lettre le nouveau testament sur lequel il avait fait écrire : « La méditation de la Parole de Dieu est, avec l'amour de la sainte communion, le plus puissant moyen d'avancer dans la connaissance et dans l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

L. G. DE SÉGUR.

Paris 30 novembre 1862.

lorsque Jésus, que vous portez au fond de votre âme sur le trône royal de votre cœur, ne vous parle pas directement. Après vous être mise tout paisiblement, mais fortement en la sainte présence de votre Jésus, au fond de votre cœur, et après lui avoir demandé sa lumière pour bien comprendre, et son amour pour bien aimer les choses divines, prenez et lisez. Lisez à haute voix si vous êtes seule, et n'oubliez jamais que le bon Dieu, le Seigneur Jésus, qui a dit et fait ce que vous lisez dans son livre, est là tout présent, tout vivant en vous, vous adressant ces paroles et ces pages pour se faire connaître à vous et pour se faire beaucoup aimer de vous. Jésus est la lumière de votre esprit et il doit le remplir ; il est l'amour et la vie de votre cœur qui n'est créé que pour vivre de lui, que pour l'aimer de toutes ses forces. — Il y a des choses que vous ne comprendrez pas : alors, baisez le passage et adorez la vérité cachée que le bon Dieu y a mise. Tâchez de bien pratiquer tout ce que vous comprendrez et de devenir ainsi, le moins mal possible, un autre Jésus, une petite enfant de Dieu toute pleine d'amour, d'humilité, de douceur, de simplicité, de pureté, et de bonté. — En lisant les pages divines du livre, dites souvent à votre bon Jésus que vous l'aimez de tout

votre cœur. — Quand vous aurez fini, ramassez vos bonnes résolutions pour les offrir au bon Dieu et à la Sainte Vierge, comme un joli petit bouquet ; puis levez-vous et gardez tout le long du jour un doux recueillement, qui apaisera l'ardeur excessive de votre caractère et vous rendra paisible, joyeuse et aimable pour tout le monde. — Ce serait une bonne chose que de faire une seconde petite oraison, ne fût-ce que de dix minutes avant votre dîner. Adieu, ma bonne petite. Que la bénédiction de Notre-Seigneur Jésus-Christ soit avec vous.

Priez-le quelquefois pour moi qui vous aime bien, parce que vous l'aimez bien.

L.-G. DE SÉGUR.

7 décembre 1862.

Ma chère petite fille,

Puisque le bon Dieu a permis que vous me disiez les secrets de votre cœur, qui sont les secrets de son amour, il faut que je vous dise à mon tour que ce bon Dieu m'inspire pour votre âme une bien profonde affection. Nous sommes bienheureux d'être tout

entiers à ce très grand et très doux Seigneur Jésus-Christ, qui est le Maître et le Roi du Ciel et de la terre, et qui ne dédaigne pas le don que nous lui faisons de notre pauvre misérable cœur. Il repose là, comme dans la grotte de Bethléem, et si nous l'aimons, nous devons l'y traiter comme le faisaient la Sainte Vierge et Saint Joseph, les bergers et les mages. Oh ! le beau sujet d'oraison que de voir ainsi, reposant au fond et au milieu de notre âme, notre petit roi Jésus, notre très grand Maître, notre très Saint Seigneur, notre très miséricordieux Sauveur, consolateur et ami ! — Restez là auprès de lui et avec lui, ou pour mieux dire, en lui, ma chère petite ; pendant que tous les gens du monde, tous les Bethléémites l'oublient, le dédaignent et le repoussent, nous, du moins, réchauffons-le et consolons-le par l'ardeur de notre amour. Notre âme doit être, par sa pureté, son humilité et sa douceur, comme une autre Sainte Vierge auprès de *notre* petit Jésus.

A l'école de ce cher Maître intérieur, vous apprendrez, ma chère enfant, le recueillement, la paix, la patience, la douce charité, la simplicité, la pauvreté et le détachement, le prix de la douleur et la folie des vanités mondaines. Qui a Jésus, a tout ; il est le trésor unique, et la source

de la joie. Il veut nous remplir de cette paix et de cette joie divine qui donne le bonheur. Plus nous l'aimerons, et plus nous serons heureux.

Priez-le pour moi de temps en temps, ma fille. Demandez-lui pour moi, son très pauvre serviteur, les grâces et bénédictions sans lesquelles je ne puis être à lui.

Dites aussi mille choses de ma part à votre père spirituel, mon cher et saint ami l'abbé Gax, auquel vous ferez bien de montrer mes lettres, afin qu'il sache bien ce que je vous y dis.

Adieu, mon enfant ; je vous envoie de loin la bénédiction de celui qui est tout près, en vous, en moi, en chacun de ses fidèles, et qui les unit tous en lui-même, comme dans un centre vivant du très-saint et très pur amour.

L. G. DE SÉGUR.

Ma chère petite fille,

Avez-vous reçu et avez-vous lu le petit traité de la Présence réelle, que je vous ai envoyé, il y a quelques semaines ? J'ai tâché de faire comprendre aux âmes si nombreuses qui ne le savent guère par expérience, combien assurés sont les raisonnements qui établissent la

certitude de la présence de notre bien-aimé. Sauveur au milieu de nous. Nous autres ses enfants gâtés, nous savons cela par le dedans encore plus peut-être que par le dehors, et nous trouvons dans l'expérience pratique de notre foi le témoignage suprême, direct et uniquement divin de la vérité de cette même foi. C'est pour cela que le saint Esprit nous dit dans l'Écriture : « Goûtez et voyez combien le Seigneur est doux ! » *Goûtez* d'abord ; puis, *voyez*.

La présence de Jésus au Saint Sacrement, la présence de Jésus en nous ; le mystère de l'Eucharistie ; le mystère de la grâce ; la communion et l'union ; voilà mon enfant le tout, l'unique nécessaire, et ce pourquoi nous existons : Quand on sait cela, on est bien savant, quand même on ne saurait pas lire ; quand on ne le sait pas, on est très-ignorant, quand même on saurait toutes les langues, toutes les sciences et toutes les plus belles choses du monde.

Vivez uniquement dans ces deux foyers d'amour, qui, au fond et en pratique, n'en font qu'un seul : Jésus. — C'est la source de la vie ; et l'on vit d'autant plus que l'on s'y plonge davantage. C'est toujours la même chose et c'est toujours nouveau, parce que c'est divin et éternel. Il faut abonder en amour, avec une grande simplicité, confiance,

suavité, paix et joie intérieure ; avec un grand désir de ne vouloir rien autre que Jésus-Christ, et une humilité très-confiante et très-amoureuse à la vue de ce néant que nous sommes, et que Jésus daigne cependant aimer si fort ; à la vue de ces mille misères de chaque jour, qui nous rappellent que Jésus seul est bon en nous et que nous ne sommes bons qu'en lui.

Voyez-vous, ma bonne fille ; nous sommes comme de pauvres lanternes dans lesquelles brille une belle lumière : la lanterne est toute lumineuse ; la lanterne éclaire tout à l'entour ; oui, sans doute : mais elle n'éclaire pas d'elle-même, et toute sa lumière appartient à la bougie qui brûle en elle.

Adieu, chère petite lanterne du bon Dieu. Daigne votre cher Maître si bien briller en vous, qu'il éclaire et échauffe toutes les âmes qui vous approchent ! Tenez le verre de la lanterne, bien net et bien brillant, afin que le rayonnement de Jésus-Christ ne soit pas intercepté. Je vous bénis de tout mon cœur, ma chère fille, ainsi que tous les membres de votre excellente famille. Portez mes tendres souvenirs à notre cher abbé et ne m'oubliez jamais ni dans vos prières, ni dans vos communions.

24 mai 1864. — Fête de N. D. de Bon secours.

Ma chère fille,

Vous n'êtes plus maintenant la *petite N.*,
mais toujours la *chère N.*, et, j'espère la
bonne et très bonne N. la fille docile et
la petite amie du bon Dieu.

.
. , Êtes-vous bien
fidèle à vous remplir, à vous imprégner, à vous
parfumer de la *douceur et humilité* de votre Sau-
veur ? Jésus-Christ se résume en ces deux mots-là.
Il faut absolument que nous sentions bon l'humilité
et la douceur, afin d'empêcher le bon Dieu et le
prochain de sentir la mauvaise odeur de nos dé-
fauts, de nos misères et de nos imperfections de
tout genre. Qu'il y a donc peu d'âmes qui sen-
tent bon !... et combien le pauvre Jésus doit être
mal à l'aise ici-bas ! Mais il reste en nous malgré
cela, parce qu'il nous aime ; comme votre mère
reste auprès de votre petit frère dans ses ma-
ladies. Du moins, ma chère fille, vous qui gardez
pour votre Jésus le lis odoriférant de la Virginité,
consolez-le de toutes ces puanteurs qui couvrent
le monde des âmes, par le parfum constant et
tous les jours renouvelé de vos lis, de vos roses

et de vos violettes ; de votre innocence, de votre douceur et de votre humilité.

Adieu, ma petite fille, veuillez ne jamais m'oublier dans vos communions. Demandez pour moi au bon Jésus ce que vous lui demandez pour vous même, la grâce et la croix. Je vous recommande aussi toutes mes âmes, jeunes, vieilles, bonnes, méchantes, belles, vilaines, mortes, mourantes, vivantes, froides, tièdes, chaudes.

Je vous bénis au nom de mon Sauveur qui vous bénit par moi et de qui seul vient toute bénédiction : que cette bénédiction divine descende et demeure sur vous et sur tous ceux que vous aimez !

L. G. de SÉGUR.

16 septembre 1864.

Ma chère enfant,

L'absence de votre bon Père doit en effet beaucoup vous priver : un Saint directeur, est une source de lumière et de vie divine, à laquelle il est bien bon de pouvoir aller puiser quand on le veut. Notre Seigneur est la source universelle, et ses serviteurs, par

18.

lesquels il opère ses œuvres, sont les petits conduits particuliers par où les eaux vives de Jésus arrivent jusqu'à chaque âme. Pour vous, ma chère enfant, mieux partagée que beaucoup d'autres, vous avez à votre portée un beau canal tout pur et tout d'or, par où l'eau de la source passe sans aucun obstacle. Profitez bien de cette grâce, qui ne vous sera pas toujours laissée.

Vous me demandez un moyen pour toujours penser à Notre-Seigneur et pour l'aimer parfaitement. Eh, ma pauvre fille, il n'y en a pas d'autre que de penser toujours à lui et de l'aimer parfaitement. La sainte Communion alimente cet amour ; l'oraison souffle sur ce feu pour le faire flamber, le recueillement enveloppe et sauvegarde cette flamme, de peur qu'elle ne s'éteigne à quelque vent du dehors.

Le petit livre que je vous ai envoyé pourra, quoique bien imparfait, vous aider à pénétrer de plus en plus dans la connaissance du mystère inépuisable que vous portez en vous-même et qui n'est autre chose que le don de Dieu. Méditez-en, non pas deux ou trois fois, mais dix fois, mais cent fois les chapitres qui vous iront le mieux, et demandez à votre Sauveur de vous faire sentir lui-même sa divine présence en votre intérieur. Il vous remplira de sa paix et de sa

joie ; il vous rendra, comme lui, douce et humble de cœur ; il vous fera tirer bon parti de toutes vos qualités naturelles et même de vos défauts, et peu à peu, comme un petit charbon noir et froid, jeté dans un grand brasier, la petite N. se laissera si bien pénétrer par Notre-Seigneur qu'elle sera toute changée en son bien-aimé.

Bientôt j'aurai le bonheur de vous voir. . . s'il plaît au bon Dieu, pour la fête de saint Michel Archange, je vous prépare la bénédiction du Saint-Père, à laquelle il a daigné attacher la grâce incomparable de l'indulgence plénière de tous les péchés de la vie. Préparez vous y, mon enfant, avec toute la ferveur dont votre petit cœur sera capable. En attendant, je vous bénis, ainsi que toute votre maison.

L. G. de SÉGUR.

Paris le 17 janvier 1865.

Ma chère petite,

Je vous répons, à votre bonne mère et à vous, par une seule lettre parce que vous ne faites qu'un, à vous deux, en l'unique amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Quelle belle nuit de Noël vous a été donnée cette année, ma chère fille ! Vous êtes devenue un vrai petit enfant Jésus, tout abandonné entre les mains de Marie et de Joseph. C'est une bien grande grâce, aussi douce que puissante, et maintenant plus que jamais, vous pouvez dire à votre petit Maître et à votre grand roi : « *Tuus sum ego, salvum me fac...* Jésus, je suis TOUTE à vous : sauvez moi. »

Maintenant, *il faut* que vous soyez l'Enfant Jésus. . . . C'est bien bon, mais ce n'est pas facile. L'enfant Jésus était absolument mort à lui-même et à tous ses intérêts propres, à toutes ses volontés ; et il ne vivait que pour son Père, que de la vie de son Père, que d'après les lumières et les impulsions de l'Esprit de son Père. Il était le grand Pauvre de Dieu, absolument détaché de tout, détaché surtout de sa volonté. Ma pauvre fille vous voilà avec une sainte et grande besogne : il faut laisser l'enfant Jésus vivre en vous à votre place ; et, vous supprimant le plus possible il faut le laisser penser, juger, aimer, vouloir, agir, parler, souffrir, prier, *tout* faire, en un mot, par vous et en vous. Oh ! que vous serez belle alors et que vous serez bonne ! Vous serez belle de la beauté même de l'enfant Jésus, inconnue du monde ; vous serez bonne de la bonté par-

faite et divine de Jésus, blasphémée par le monde et méprisée comme une folie.

Vous savez, ma petite N., que votre cher enfant Jésus est en vous pour faire ainsi son œuvre, et pour vous transformer en lui-même. C'est l'étincelle de feu au milieu du pauvre petit charbon noir ; bientôt, grâce à l'étincelle, il n'y aura plus de charbon noir, froid et obscur, mais tout sera feu, feu ardent, lumineux, capable d'embraser tout ce qui le touchera. Jésus, au dedans de vous par sa sainte grâce, devant vous et près de vous par son sacrement ; Jésus, vie de votre âme, Jésus, pain de vie, nourriture de votre âme, voilà Celui qui fera en vous les affaires du bon Dieu. Priez-le bien pour moi, je vous en supplie, ma bonne petite : j'en ai dix fois plus besoin que je ne saurais vous le dire

Priez-le aussi et bien plus encore pour les grands intérêts de l'Église, si fort menacée depuis quelques semaines : pour notre saint Pape et pour tous les prélats qui l'entourent et qui l'aident à porter le poids du Pontificat de Jésus-Christ ; pour tous nos évêques, pour ceux de France, d'Italie et de Pologne en particulier, afin qu'ils demeurent inébranlables dans l'accomplissement difficile de leur devoir ; pour les Princes de ce monde, tous plus ou moins ennemis de l'Église

et par conséquent de Jésus. Priez beaucoup en expiation des blasphèmes contre Notre-Seigneur contre la sainte Vierge, contre l'Église et contre le Pape. Communiez aussi à toutes ces intentions.

Adieu, ma bonne petite. Soyez toute humilité et toute douceur. Je baise les petits pieds de Jésus présent en votre cœur ; et en son nom, je vous bénis ainsi que tous ceux que vous aimez.

L. G. de S.

5 juin 1865.

Mes bonnes petites filles,

J'aime en vous le même et unique Seigneur Jésus, et je répons par une seule et même lettre à vos bonnes petites lettres.

Voilà donc la petite C. qui va à son tour monter au ciel pour y prendre le Roi du Ciel. Les anges et les archanges lui feront cortège, en enviant son bonheur. Leur vocation, en effet, n'est pas à beaucoup près aussi belle que la nôtre : Jésus ne s'est pas fait ange, mais homme ; et tous les anges, même les chérubins et les séra-

phins, ne sont que les serviteurs de Jésus et de nos âmes, lesquelles sont ses épouses.

Mes bonnes petites, rentrez en vos cœurs. Vous y trouverez Celui qui seul peut faire bien faire la communion à ses petites épouses de la terre. Si nous ne sommes pas dignes de recevoir le Fils de Dieu, lui-même, présent et vivant en nos cœurs, nous rend dignes de lui ; et c'est Jésus avec nous, Jésus en nous, qui s'avance au pied des autels et nous donne tout ce qui nous manque. Vivez tout en lui et tout pour lui, bien joyeuses, bien paisibles, simples comme de petites colombes, douces comme de petits agneaux.

Adieu mes bonnes et chères filles, que la Sainte Vierge vous garde, ainsi que tous ceux que vous aimez, sous le beau manteau de son amour ! Je vous bénis, au nom du bon Jésus. Veuillez ne jamais m'oublier dans vos prières.

L.-G. DE SÉGUR.

19 juin 1865, fête de Sainte Julienne de Falconieri.

Ma chère petite,

Notre-Seigneur me permet aujourd'hui de vous écrire ; c'est un beau jour pour nous qui aimons de tout notre cœur le Saint-Sacrement ; car nous célébrons aujourd'hui

même la fête d'une sainte qui, ne pouvant communier à cause des convulsions de son agonie, attira miraculeusement en elle le très saint corps du Sauveur et mourut dans ce dernier embrasement. Elle obtint du prêtre qui lui avait apporté le Saint Viatique, qu'il lui posât du moins la divine hostie sur le cœur; et aussitôt le Saint-Sacrement disparut, laissant sur la poitrine de la sainte, l'effigie de l'Eucharistie avec l'image de Jésus en Croix. Sainte Julienne, après avoir ainsi communié par miracle, rendit le dernier soupir avec un visage riant et radieux.

Vous ne méritez certainement pas une aussi grande grâce, ma fille; cependant, lorsque vous ne pouvez communier sacramentellement, pensez à cette bonne sainte et demandez-lui qu'elle vous obtienne de Jésus qu'elle aimait tant, la grâce de le sentir présent et vivant en votre âme, comme dans son vrai ciboire, comme dans le tabernacle qu'il s'est lui-même formé en vous créant. Oh! le beau tabernacle de l'enfant Jésus qu'une âme innocente, humble, douce, obéissante, paisible et recueillie! Tâchez d'être ainsi toute d'or par la Charité, toute d'argent par la pureté, toute silencieuse par le recueillement, et toute vide par le détachement de vous-même. Plus un ciboire est grand, et plus il peut conte-

nir d'hosties ; plus votre cher cœur sera élargi par la simplicité, par la pauvreté et par la joie, et plus votre bon Jésus le remplira et aimera à y habiter.

Un grand saint, qui vivait du temps de Saint-Vincent de Paul, et qui s'appelait M. Olier, répétait toujours une parole que je vous engage à prendre pendant bien longtemps pour sujet d'oraison : *Qui a Jésus a tout*. — Voilà une magnifique vérité, que personne ne comprendra jamais parfaitement, qui serait capable, à elle seule, de faire de nous des saints, et qui résume toute la piété et toute la perfection. *Qui a Jésus, a tout* ; et celui-là a Jésus, qui est en sa grâce, qui lui ouvre son cœur, qui lui rend un vrai amour pour son divin amour. Celui-là a Jésus, qui aime à demeurer recueilli en Jésus, au fin fond de son âme où il daigne résider, aux pieds de l'autel où il est caché dans le Saint-Sacrement ; et surtout, qui aime à le recevoir le plus souvent possible dans la divine communion. Il n'y a sur la terre et dans le ciel qu'un seul et unique nécessaire, et cet *unique*, c'est notre bon Jésus qui nous prépare ici bas le bonheur éternel de son Paradis. Il est lui-même le ciel ; aussi saint Paul, disait-il que « Dieu nous a transportés dans le ciel en Jésus-Christ. » Comme nous devons être purs

et célestes, ayant en nous, jour et nuit, partout et toujours, le Ciel des cieux, qui est Jésus-Christ ! Méditez cela, pensez-y toujours et ne vivez que de cela, parce que cela seul est la vie.

Si le bon Dieu et votre père spirituel vous permettent quelquefois de m'écrire, sachez, mon enfant, que vous me ferez *toujours* une grande joie et un très vif plaisir quand vous me donnerez des nouvelles de votre chère âme. — Pour le corps, je sais qu'il va bien ; le corps, c'est la muraille extérieure de l'église, qui n'a d'autre mérite que de renfermer et d'abriter le tabernacle, et Jésus dans le tabernacle. Le tabernacle, c'est l'âme, qui porte Dieu, qui porte Jésus, le Fils de Dieu et le fils de la Sainte Vierge. Il faut, dans ce temple qui est nous-mêmes, et au pied de ce tabernacle qui est encore nous-mêmes, faire assiduellement la cour à notre petit et très grand Roi Jésus, l'y adorer perpétuellement, y chanter ses louanges avec notre bon ange gardien, avec la Sainte Vierge et tous les saints et tous les anges du ciel, qui sont là où est Jésus-Christ. Il faut lui répéter sans cesse, comme disait encore l'abbé Olier : « Jésus, mon amour ! Jésus, mon amour ! » Oh la belle prière ! Je vous la recommande de tout cœur.

Adieu, ma chère enfant, n'oubliez pas de prier pour moi notre bon Sauveur, qui m'a donné pour vous beaucoup d'affection. Demandez-lui qu'il daigne me pardonner mes péchés, me garder tout à lui, et sanctifier tous les instants de ma vie. Je vous bénis en son nom

L.-G. DE SÉGUR.

L'Aigle (Orne) 20 septembre 1865.

Ma chère fille,

J'ai dit ce matin la messe pour vous, et aussi un peu en arrière pour votre bonne mère, et pour le cher abbé. Je vous ai offerts tous les trois, vous au milieu, comme un bouquet au roi céleste par les mains de la Sainte Vierge, de sainte Thérèse, de saint François d'Assise et de saint François de Sales. Je disais la messe du Saint-Sacrement, et je vous plaignais, ma pauvre petite, de l'impossibilité où vous êtes encore de vous rassasier souvent de « cette moëlle du céleste froment, » comme dit la liturgie, et de « ce miel » qui découle du paradis sur la terre, écoulement de la divinité en nous.

J'espère que vous pourrez bientôt m'annoncer la bonne nouvelle que vous me faites pressentir ; et je suis sûre que, sous l'aile de votre saint directeur, vous serez comme un petit enfant Jésus conduit par saint Joseph.

Le bon Dieu nous dit lui même que nous serons rassasiés, lorsque nous aurons bien faim de lui ; ne craignez pas, pauvre petite âme : on vous donnera à manger, quand on vous verra pleurer de faim. Vous savez que le Pape Pie IX désire beaucoup que l'on fasse communier souvent les enfants : n'est-ce pas que c'est un bien bon Pape ?

Quant au moyen d'aimer davantage, d'aimer parfaitement Jésus, il n'y en a qu'un, ma chère petite, c'est de l'aimer. C'est le bon saint François de Sales qui répondait cela à une âme pieuse qui éprouvait la même peine que vous. Le moyen d'aimer, c'est d'aimer, c'est de répéter vingt fois le jour : « Jésus, je vous aime » ou bien comme le saint M. Olier : « Jésus, mon amour. » L'amour de Jésus est quelque chose de si simple, de si lumineux, de si haut, de si divin, que plus on s'inquiète, moins on le trouve. Le bon moyen de le chercher, c'est de demeurer bien tranquille, comme Madeleine aux pieds de ce doux amour et de reposer simplement en sa présence, en lui demandant de nous changer tout en lui. Saint Fran-

çois de Sales dit que dans ce mystère de notre union avec Notre-Seigneur, nous devons être semblables au petit enfant bien aimé qui repose tout joyeux et tout simple sur le sein de sa mère. Le royaume du ciel, c'est-à-dire, la possession de Jésus-Christ, est pour les petits enfants, les enfants en esprit, les pauvres en esprit, et non pour les habiles gens qui se mettent l'esprit à la torture pour atteindre Dieu.

Ne vous préoccupez pas trop non plus de ces petites misères quotidiennes de vivacité de caractère ; voyez-vous, ma bonne fille, vous n'êtes pas parfaite, et votre bon Jésus le sait bien : aimez beaucoup la perfection parce qu'il l'aime, mais ne vous étonnez pas de vos mille imperfections et surtout ne vous en découragez pas. Au fond, pour qui aime Jésus bien cordialement, bien sincèrement, bien souverainement, tout cela n'est pas grand chose ; c'est une poussière qu'il faut épouseter d'un revers de main sans s'en mettre autrement en peine. Le bon Jésus qui ne l'aime pas, souffle dessus et l'enlève à mesure qu'elle arrive.

Savez-vous, ma chère enfant, un grand secret pour être toujours bien paisible et bien unie au bon Jésus ? Le voici tel que Notre-Seigneur lui-même le donnait un jour à sa chère épouse sainte

Catherine de Sienne : « Ma fille, lui disait-il, pense à moi, et je me chargerai de penser à toi. » Pensez toujours à Jésus, et le moins possible à la petite N^{***}, et Jésus vous paiera de retour et pensera si bien à vous qu'il vous inondera de ses lumières et de ses grâces et vous remplira de son Saint-Esprit. « Je suis, ajoutait le divin Maître, Je suis celui qui est, et toi, tu es celle qui n'est pas. »

Adieu, ma chère enfant, je vous recommande de plus en plus de bien prier pour moi du fond de votre cœur le cher Jésus qui en est l'hôte, et en qui je vous suis très-uni. Demandez-lui qu'il daigne me pardonner mes péchés, ne pas tenir compte de mes misères et m'aimer comme si j'étais bon. Je vous bénis en son nom.

Adieu ma fille.

L.-G. DE S.

4 mai 66.

Ma chère enfant,

J'ai dit hier la Messe pour votre excellente mère, et un peu aussi pour ses chers enfants. Que la très-Sainte Vierge vous la conserve de longues années encore, pour

le bien de tous ! Après demain dimanche, je célébrerai de nouveau la Messe pour le salut de l'âme et du corps de cette chère mère, que vous avez si fort raison d'aimer.

Gardez votre pauvre cœur aussi paisible que possible au milieu de cette grande angoisse, à l'imitation de la Sainte Vierge, lorsqu'elle contemplant les larmes et les douleurs de son Jésus bien aimé. Pour vous soutenir, pour vous consoler, demandez la permission de recevoir Notre-Seigneur un peu plus souvent que d'habitude.

Adieu, ma bonne petite. Dites à votre mère que je la bénis d'une façon toute particulière. J'embrasse cordialement le pauvre petit frère, dont j'ignorais complètement la maladie.

Mille bénédictions à vous tous, et mes meilleurs hommages à votre digne père.

L.-G. DE SÉGUR.

L'Aigle (Orne) 12 juin 66.

Chère petite N^{***},

Donnez-moi donc, je vous prie de vos nouvelles, voilà bien longtemps que j'en suis privé. J'ose bien augurer de votre silence.

Que vous dit au cœur votre cher Maître, à l'Oraison ? Priez le bien pour les pauvres coquins qui pullulent en ce moment plus que jamais sur toute la face de la terre. Priez le aussi pour moi, ma chère fille, qui vous bénis et vous aime de si bon cœur, en l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, de la Sainte Vierge et du Paradis.

L.-G. DE SÉGUR.

P. S. Priez beaucoup pour la bénédiction de notre cinquième traité que nous venons de terminer. Il a pour titre et pour sujet : *Nos grandeurs en Jésus.*

Les Nouettes 26 juin 1866.

Ma bonne fille,

Je n'ai pu m'empêcher de sourire en lisant votre lettre. Jadis, pendant que votre bon Jésus ne vous donnait que du pain blanc et des confitures, vous ne cessiez de lui demander du pain de munition et du *bifteck* : maintenant qu'il vous sert suivant votre prière,

vous voilà à moitié pâmée, toute dolente et toute mélancolique. C'est que, ma pauvre fille, il est plus facile d'aimer la Croix que de la porter. Mais aussi, il est cent fois plus fructueux, plus sanctifiant de souffrir, même avec quelques imperfections, que de ne pas souffrir. La souffrance est ce qui sanctifie le plus. Celui qui a le plus souffert sur la terre, a été le plus Saint, *Jésus*, pauvre, humilié, broyé sous le poids du péché, crucifié.... Après lui, la plus Sainte et la plus crucifiée, a été la Sainte Vierge. Quand nous connaissons à découvert les merveilles intérieures de la sainteté des Saints, nous verrons avec étonnement et admiration qu'ils ont tous été sans exception crucifiés de la tête aux pieds.

Allons, ma pauvre N, du courage et de la joie ! Ne nous laissons jamais aller à la tristesse : la tristesse ne vient pas de Jésus ; le Saint-Esprit est la joie et la paix éternelle. « Bien avare, disait Saint-Augustin, est celui à qui Dieu ne suffit pas. » Or vous avez en vous le trésor de la joie du ciel ; vous avez en vous le Christ, votre Sauveur ; que voulez-vous de plus ? Humiliez-vous beaucoup à ses pieds, ou plutôt sur son cœur ; êtes-vous digne, ma chère fille, de recevoir plus qu'il ne vous donne déjà ? Méritez-vous les douceurs sensibles dont l'absence vous

abat ? Et puis, en avez-vous besoin ? Votre époux bien aimé et bien aimant sait mieux que vous ce qu'il vous faut. — Demeurez en paix et en grande confiance, sans trop faire attention si vous êtes ou non consolée : il ne s'agit pas de vous, mais de lui.

Je vous bénis de tout cœur, ma chère fille, ainsi que tous ceux que vous aimez, et je vous demande en grâce, à tous et à toutes, de vouloir bien ne pas m'oublier au pied du Saint-Sacrement et en récitant le chapelet.

L.-G. DE SÉGUR.

8 janvier 1867.

Ma chère fille,

Je vous souhaite une bonne année, bonne et très bonne, ainsi qu'à toute votre chère famille.

Je vous souhaite avec Notre-Seigneur les sept demandes du *Pater*. Ce que Notre bon Seigneur souhaite à tous en disant pour nous, avec nous et en nous cette prière des prières, il le souhaite à chacun de nous en particulier ; et il le souhaite plus ardemment pour les âmes qui veulent bien

l'aimer, pour ce petit nombre de créatures, élues en lui dès l'éternité, dans le sein desquelles il trouve un lieu de refuge au milieu des persécutions des hommes, un lieu de repos au milieu des travaux incroyables que lui suscitent les pêcheurs. Vous êtes de ce nombre, grâce à Dieu, ma chère petite ; et vous préféreriez mille fois mourir plutôt que de vous séparer de votre unique Amour. Je vous souhaite tout spécialement, durant le cours de cette année nouvelle, de chercher plus que jamais et de trouver surabondamment dans le Sacrement de l'autel votre lumière, votre vie, votre force, votre repos, vos joies et vos consolations. Que Jésus Eucharistique soit de plus en plus tout pour sa petite N !

Veillez, ma chère fille, demander cette même grâce pour moi et pour tous ceux que j'aime. C'est l'unique nécessaire. Le Saint Sacrement, c'est le seul vrai Dieu vivant, devenant notre aliment et venant vivre en nous à notre place. C'est la source de tout ce qui est bon, de tout ce qui est beau, grand, aimable et désirable ; c'est là qu'on apprend à aimer Dieu, à aimer la Sainte Vierge, à comprendre et à aimer l'église ; c'est la source de toute charité ; c'est le pain de l'humilité et de la douceur ; en un mot, c'est le pain de la vie chrétienne, religieuse et éternelle.

Adieu, ma chère et très chère enfant. Je vous bénis tous et toutes du fond de mon cœur. Je n'avais pas oublié la promesse de la messe de minuit. Que l'enfant Jésus repose doucement en vous, comme un beau petit oiseau de paradis dans son petit nid bien chaud.

L.-G. DE SÉGUR.

17 février 1867.

Chère petite N.,

Je ne vous ai pas oubliée le jour de votre fête ; je vous ai souhaité et vous souhaite de nouveau une dix-huitième année toute blanche, tout immaculée, ressemblant le moins imparfaitement possible à la dix-huitième de la Sainte-Vierge. A cet âge, la Très Sainte Vierge venait de rentrer à Nazareth, après les deux ans et demi qu'elle avait passés en Egypte. Figurez-vous ce qu'elle devait-être, vis à vis de son cher petit enfant Jésus, alors âgé d'environ trois ans, et vis à vis de Saint-Joseph, et vis à vis de tout le monde. Voilà un beau modèle pour la pauvre N, puisqu'elle possède en son intérieur d'abord, puis dans le très Saint Tabernacle, le

même enfant Jésus qui était toute la vie de la Sainte Vierge. Tâchez, ma fille, d'abord d'être pour vos parents ce que l'enfant Jésus veut que vous soyez à son exemple ; soyez ce qu'il était pour Marie et pour Joseph. Puis, soyez-lui au dedans ce que lui était sa sainte Mère, toute à lui, en gros et en détail ; toute à lui dans vos pensées et dans vos jugements, dans vos sympathies, dans vos affections et vos volontés ; toute à lui dans vos paroles, dans vos habitudes, en un mot dans votre vie entière. Daignez aussi, ma chère petite enfant, prier ce doux Maître de m'accorder cette même grâce, en qui se résume tout ce qu'il y a de bon, de beau, d'utile, d'heureux en toute notre vie sur la terre . . .

.
. Je vous bénis bien cordialement, et je suis tout vôtre, ma chère N., en l'amour du Saint-Sacrement, de la bonne Vierge et de l'Eglise.

L.-G. DE SÉGUR.

Je vous prépare pour cette année votre petit mois de Marie. Priez pour lui.

L'Aigle (Orne) 5 août 67.

Ma bonne petite N^{***},

Merci de votre excellente lettre. — j'unis ma prière à la vôtre pour supplier Jésus et Marie de nous laisser quelque temps encore, longtemps encore; le précieux secours que Dieu nous donne par l'abbé Gay. Quel dommage ce serait qu'il ne pût achever les saintes œuvres commencées, qui doivent être si puissamment utiles à la sanctification des âmes intérieures. Il y a là une lumière qui ne se trouve guère autre part. Quand vous verrez ce cher abbé, dites lui ce qu'il sait déjà, mais ce qu'il est doux de redire et d'entendre : que je suis tout à lui en l'amour de Jésus, de Marie et de l'Église.

. Et vous, mes petites filles, appliquez-vous de plus en plus à être simples comme de vraies colombes de Jésus. La simplicité dans l'amour, c'est tout bonnement la perfection. « Une âme simple disait sainte Jeanne de Chantal, ne pense qu'à ce qu'elle veut. » Quelle admirable règle ! Unissons la à cette autre, non moins divine, de saint François de Sales : « Ne rien demander, ne rien refuser, ne rien désirer », et nous aurons la plus sainte lu^a

mière qui soit capable d'éclairer les yeux de notre cœur.

Demeurez bien paisibles et bien joyeuses dans une vie austère ; car il ne faut pas être délicates ni molles au service de Jésus crucifié ; et, à côté de cela, il faut éloigner avec grande énergie tout ce qui ressemblerait à la tristesse et à l'agitation. La paix et la joie doivent marquer toute notre vie du sceau de Jésus-Christ. « Que la paix du Christ se réjouisse en vos cœurs dit l'Écriture-Sainte. » Cette bonne paix doit dominer toutes nos petites émotions d'ici bas, nos chagrins, nos épreuves, nos souffrances, corporelles ou spirituelles ; elle doit accompagner notre vie et notre mort et notre éternité.

Je vous la souhaite du fond de mon âme, ainsi qu'à tous ceux que vous aimez.

Le Sacré-Cœur de Jésus, réellement présent dans nos tabernacles avec Jésus lui-même, en est la source et l'aliment ; le tabernacle en est le céleste réservoir sur la terre ; dans le ciel, c'est le cœur de Marie qui le donne aux créatures.

Je vous bénis toutes deux mes chères filles.

L.-G. S.

15 janvier 68.

Chère petite N^{***},

L faut bien se rappeler que les instruments dont Notre-Seigneur se sert pour se donner à nous, ne sont que des instruments utiles et très-utiles, tant que Jésus les emploie à ses desseins, mais inutiles en eux-mêmes. Au fond, Notre-Seigneur est notre seul vrai directeur ; de temps en temps il nous le fait sentir en nous retirant momentanément l'appui si précieux dont il se sert habituellement pour nous soutenir. Ne cherchons jamais que Jésus seul, seul, seul.

Je suis en train de terminer le sixième traité de la Piété et de la vie intérieure. C'est la suite de nos grandeurs en Jésus, indiquée à la fin du cinquième traité. Je compte continuer immédiatement ce travail et achever le septième pour les vacances : cela fera une étude complète de ce grand et vraiment divin sujet, si peu connu et cependant si fécond et si essentiellement pratique. Vous aurez, ma chère fille, un des premiers exemplaires de l'un et de l'autre dès qu'il paraîtront.

Je vous souhaite à tous une très-sainte et très-

heureuse année, toute parfumée de la bonne odeur de Jésus-Christ et toute pleine de grâces. Je vous souhaite de croître chaque jour en amour vis-à-vis du Saint-Sacrement.

Que la paix et la joie de Notre-Seigneur remplissent chacune des journées de cette année qui commence ! et que sa miséricorde daigne donner à Rome, au Saint-Père et à l'Église une année moins laborieuse que celle qui vient de finir !

Je vous bénis tout particulièrement. Ne m'oubliez pas, je vous prie dans vos communions et dans vos visites au Saint-Sacrement.

Adieu, ma fille. Écrivez-moi bientôt.

L.-G. S.

Ma chère fille,

Je savais depuis quelque temps déjà la grande, la bonne et en un sens la pénible nouvelle du prochain départ de notre cher abbé pour Rome.

Ce grand honneur lui était certainement dû plus qu'à tout autre ; je devrais dire, cette grande grâce ; car c'en est une, et de premier ordre. Dieu veuille qu'il ait là une véritable influence ! Mais vous allez être bien seule, sans ce cher et

solide appui. Notre-Seigneur y suppléera quelque peu, je l'espère, et la correspondance apportera un peu de soulagement à l'absence. Si jamais quelques petites lettres de confiance peuvent vous faire un peu de bien ou même plaisir, comptez sur moi, ma chère enfant. En l'absence des père et mère, les pensionnaires sortent chez leurs oncles ; je serai l'oncle de votre âme, et je tâcherai de vous aider à attendre le retour du père.

Du reste il faut nous habituer à ne nous pas trop appuyer sur les appuis que Notre-Seigneur nous donne pour nous faire marcher dans ses voies : lui seul est la Lumière et la Vie de notre vie, et ses ministres ne nous font du bien que parce qu'il daigne se servir d'eux à cet effet. Quand il les retire, il s'engage par là-même à nous soutenir par d'autres moyens. Comme il faut nous habituer à ne tenir qu'à Jésus seul ici bas ! Tout le reste peut être utile, mais lui seul est nécessaire.

Continuez toujours, ma chère petite, à vivre paisiblement à l'ombre du Saint-Sacrement et dans l'atmosphère céleste de votre Jésus intérieur. Soyez lui un ciel de repos, pur et agréable, tranquille et très-vivant, sans brotillards, sans ombre. Je vous bénis tous de tout mon cœur. Marchez dans la bonne innocence de Jésus et de Marie et veuillez vous souvenir de moi aux pieds de Notre-

Seigneur. — J'ai fini avant hier le sixième traité. Vous l'aurez, je l'espère, dans cinq ou six semaines. Je crois que vous y trouverez ample matière à de bonnes et solides oraisons.

Adieu, que la paix du Sauveur vous garde en son amour !

L.-G. DE SÉGUR.

27 mai 68.

Ma petite fille.

Votre lettre, tout embaumée de l'amour de Notre-Seigneur, aurait mérité une prompte réponse ; mais je voulais prendre mon temps pour vous écrire, et le travail de chaque jour est venu comme un flot sur un autre flot, me pousser jusqu'à l'heure présente.

Vous me dites que votre âme est si petite, qu'elle ne mérite pas qu'on la regarde. C'est là un gros mensonge, gros et très-gros ; car le Baptême et la Communion nous agrandissent si bien que nous devenons plus grands que le ciel et la terre, et capables de contenir Celui que l'univers entier ne peut contenir. En Notre-Seigneur, nous sommes plus grands que tout ;

et c'est là ce qu'il faut surtout contempler en la vie intérieure. Il faut voir la nature à travers la grâce, comme on voit l'abîme sans fond du ciel à travers l'atmosphère et les rayons du soleil. Le ciel est, paraît-il, absolument noir, sans aucune couleur ; mais à travers la lumière et l'atmosphère, il nous apparaît d'un beau bleu-azur. Voilà comment la pauvre N***, très-chétive en elle-même, et absolument misérable, apparattra aux yeux du bon Dieu, de la Sainte Vierge, des Anges, et de nous tous, ses amis chrétiens, très-grande et très-bonne de la grandeur et de la bonté de Jésus qui vit en elle. Vous vous souvenez, ma bonne fille, de la recommandation que faisait un jour Notre-Seigneur à sainte Catherine de Sienne : « Pense à moi, et moi, je penserai à toi. » Ainsi, pensons le plus entièrement possible à Notre-Seigneur, et chargeons-le de s'occuper de nous, de nos misères, de notre petitesse.

.
.



octobre 1868.

Chère petite N***,

Merci, pour vous et pour tous les vôtres, des prières si affectueuses dont vous entourez l'âme de ma sœur Jeanne-Françoise. Elle vous le rendra au ciel ; moi, je vous le rends sur la terre.

Continuez-bien ce beau ministère de supplications et d'actions de grâces. — Je compte arriver le 9, je vous dirai combien saints ont été ses derniers moments. — En attendant, je vous bénis tous et toutes du plus profond de mon cœur. Demain ou après, j'écrirai à mon excellent ami, votre père voyageur.

G. S.

31 décembre 1868.

Ma bonne petite fille,

Quel long retard dans cette réponse. Le travail en a été la principale cause ; car j'ai toujours, non pas beaucoup, mais trop à faire. Souvent, presque toujours, ce que je croyais devoir être peu de chose, se développe,

va grandissant et devient considérable ; au lieu de dix ou quinze jours, ce sont des semaines et des mois qu'il faut. Ce qui me console dans cette manière de travailler, c'est que ce n'est pas moi qui fais ce que je veux, et que Notre-Seigneur me mène par le bout du nez là où je ne pensais point aller. Priez pour que je sois un bon âne bien docile sous sa conduite. Vous savez qu'il y avait un âne à la crèche et que saint François y avait grande dévotion. Il disait qu'à l'exemple des ânes, nous devons être modestes et humbles, laborieux, très sobres, très patients et très-fidèles.

Je bénis de tout mon cœur l'Enfant Jésus de la décision si longtemps attendue de votre père, relativement à la sainte communion. Oh ! ma chère fille, vous seriez bien infidèle à l'amour et à la miséricorde de votre Sauveur, si, jouissant de cette liberté, vous laissiez désormais passer un seul jour sans recevoir son baiser eucharistique. Ne confondez pas la ferveur de la volonté, que vous avez toujours et qui suffit, avec le sentiment de cette ferveur, qui ne dépend pas de vous et que vous n'avez que par moments. Allez à votre époux du ciel uniquement parce qu'il vous aime et parce que vous voulez l'aimer ; allez à lui humblement, parce que vous ne valez pas grand chose, parce que vous avez grandement

besoin de lui, parce que sans lui vous seriez bien pire encore, bien plus raide, bien plus impatiente, bien plus imparfaite. Plus une maison est humide et plus il faut y faire de feu. Quand cela ne va pas bien, allez à Jésus pour que cela aille mieux ; et quand cela va bien, allez y encore pour que cela aille toujours bien et très-bien. Quant à la direction de vos communions et de vos prières vers le Concile, c'est une sainte pensée qu'il ne faut pas perdre de vue un seul jour. Demandez très-particulièrement que les intrigues des gouvernements et des évêques revêches à saint Pierre n'empêchent point les triomphes et tout le bien qui se prépare sous le manteau de la Vierge Immaculée.

Écrivez-moi le plus souvent possible, ma bonne enfant ; ne vous découragez pas du retard de mes réponses : mon cœur vous répond immédiatement, en vous bénissant et en vous aimant beaucoup.

.
. Adieu, ma bonne vieille
fille. Que la paix de l'Enfant-Jésus fasse tressaillir
toutes les fibres de votre cœur !

G. S.

9 février 1869.

Mes chers petits enfants,

On peut dire de vous ce que saint Ambroise disait des trois anges qui se présentèrent au bon Abraham sous le chêne de la vallée de Mambré : « *Tres viderit ; unum adoravit.* — Il en vit trois ; il n'adora qu'un seul. » On ne vous adore pas ; ce serait par trop idolâtre ; mais on vous aime bien, et en vous aimant tous les trois, on n'aime qu'un seul, Celui qui habite en nous avec sa toute perfection, avec sa toute-bonté, beauté, grâce, tendresse, sainteté, et qui est en vous le principe, la source de tout ce qui vous rend dignes d'être aimés. Plus vous vivrez en lui, plus vous vous identifierez avec ce qu'il est, avec la bonté, la pureté, la perfection etc. — Tâchez donc, surtout pendant ce carême, d'être si bien unis à votre Jésus et si morts à vous-mêmes, que lui seul vive et rayonne en vous, et que vous soyez tous trois en un, un en trois. Ne serait-ce pas bien beau que d'être ainsi, pour votre mère, et pour votre père, ce que les anges de Mambré furent pour Abraham et pour Sara : la belle manifestation de Dieu, et comme un signe sensible de l'adorable Trinité ?

Il faut que vous soyez trois petits sacrements de la sainteté, de la douceur, de la miséricorde, de l'humilité, de l'amour du bon Jésus. . . .
. . . . Comme vous ferez du bien, si vous êtes fidèles à ce petit programme de carême ! Prenez-le comme sujet d'oraison pendant ces quarante jours.

Oui, mes bons vieux enfants, il faut que vous soyez entièrement consacrés le jour de Pâques comme trois petites hosties. Au dehors, ce sera toujours trois pauvres petits pains d'autel à cinq sous le cent ; mais au dedans, ce sera le ciel même, ce sera Jésus, le roi du ciel vivant et régnant dans son cher paradis terrestre, qui est l'homme.

Si vous avez des nouvelles de notre grand ami de Rome, faites m'en part ; je sais seulement en gros qu'il va bien et qu'il est content.

Adieu, mes chers et excellents petits enfants, je vous bénis du fond de mon cœur, ainsi que tous ceux qui vous sont chers. Ne m'oubliez jamais, je vous en supplie, dans vos communions, qu'il faudra faire, pendant ce carême, avec plus de dévotion, de courage et d'amour que jamais. Que la paix du bon Jésus inonde et remplisse vos cœurs !

L. G. DE SÉGUR.
Chan. Év. de saint Denys.

20 mars 1869.

Ma chère fille,

Si je ne vous ai pas écrit depuis quelque temps, c'est que j'écrivais pour la gloire et l'amour de N.-S., pour le bien de plusieurs bonnes âmes, et par conséquent pour vous. Je viens, en effet, de terminer un important petit travail que N.-S. m'a fait faire, comme tous les autres, sans que j'y pensasse ; il paraîtra dans trois semaines ou dans un mois, et vous aidera, je l'espère, à entendre la sainte messe avec plus de ferveur et avec des adorations plus profondes. Je prêchais ces mêmes choses à la Visitation pendant ce carême ; et une pieuse dame me disait à ce sujet que, depuis qu'elle savait tout cela, elle était tout autre pendant la messe, et qu'elle y assistait plus au ciel que sur la terre. Il en sera ainsi de vous, et des âmes qui vous entourent, si, comme je l'espère, le bon Dieu daigne bénir ce petit traité. Priez d'avance bien fort pour lui.

Il y a quelque temps déjà que je n'ai eu des nouvelles de notre cher abbé. En avez-vous ? Et sont-elles bonnes ? Je ne pense pas que nous ayons la joie de le revoir avant deux mois et demi ou trois mois. Il ne faut pas nous en affliger :

en travaillant, comme il le fait pour l'Eglise, il travaille pour chacun de nous. Nous sommes l'Eglise ; le Concile ne se tient que pour nous ; il n'est infallible que pour nous ; et toutes les bonnes vérités, toutes les saintes règles qu'il promulguera, ne seront que de nouvelles marques d'amour du bon Jésus à notre égard.

Et vous toutes, êtes-vous toujours de vraies catholiques, toutes dévouées au divin Roi Jésus, chef et Roi de l'Eglise? Comment n'aimerions-nous pas l'Eglise, puisque nous portons en nous-mêmes son chef et son roi, puisque nous nous nourrissons de Celui qui est le tout de l'Eglise, *Omnia in omnibus Christus*? On peut dire que l'amour de l'Eglise est le baromètre auquel se reconnaît dans une âme l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ; et, de même qu'aimer Notre-Seigneur et aimer l'Eglise, c'est une seule et même chose, de même aussi aimer l'Eglise et aimer le Pape; chef de l'Eglise, aimer Rome, centre de l'Eglise, c'est un seul et même amour. Que nous sommes heureux, ma chère enfant, de comprendre bien ces choses et de les aimer de tout notre cœur !

A l'occasion des fêtes de Pâques, il nous faut tous ressusciter ; mais auparavant il nous faut tous bravement nous immoler avec Notre-Sei-

gneur, et mourir à nous mêmes. La douceur et l'humilité sont les deux grands coups qu'il faut porter à notre pauvre vieil homme si rebelle.

Adieu, ma chère enfant, soyez fidèle à votre grande règle de communion. C'est le moyen par excellence de l'union et de l'amour.

G. S.

Juin 1869.

Ma chère fille,

Ue vous écris ces quelques lignes du fond de la Basse-Bretagne, dans un pays bien chrétien, et aujourd'hui plus chrétien encore que les autres jours. Je viens, en effet, de présider la belle et touchante fête de la première communion, et j'ai eu la joie d'y préparer une charmante petite nièce, qui est sage comme un petit ange et que je recommande très particulièrement à vos prières à toutes. Nous espérons que notre bon Seigneur la prendra un jour tout à lui et qu'elle sera l'héritière de la vocation de ma bien aimée sœur Jeanne-Françoise du paradis. — Demandez-le, de grâce, pour elle à Jésus. Je recommande aussi à vos prières, ma chère fille, une grande tournée, que je vais commencer ce soir-même, pour

l'œuvre de Saint-François de Sales. Je vais la prêcher, Dieu aidant, à Auray, à Vannes, à Lorient, à Quimper, à Brest, à Saint-Brieux, au Mans et à Chartres (1). J'aurais voulu la prêcher aussi à R. et à L. ; mais les bons évêques de ces lieux n'entendent pas de cette oreille là ; ils ne comprennent pas cette grande et sainte œuvre de salut public, et, qui pis est, ils ne veulent pas la comprendre. J'espère que Saint-François de Sales me donnera la force de faire ses affaires jusqu'au bout.

Avez-vous de récentes nouvelles de notre cher abbé ? Il était très souffrant, il y a huit ou dix jours : le travail a fini par le mettre à bas, et l'on m'annonçait qu'il avait quitté Rome pour aller dans les montagnes voisines se retremper et se remonter. C'est un si bon ouvrier ! Et il travaille avec tant d'ardeur, tant de constance ! Si l'Eglise avait douze ou quinze serviteurs de cette trempe, de ce génie et de cette vertu, quelles merveilles ne ferait pas l'Esprit-Saint ! Mais, maintenant comme toujours, les hommes manquent au divin Travailleur.

Commencez dès maintenant, chère petite, le grand rôle de votre vocation, et aspirez puis-

(1) Mgr de Ségur ne put aller ni à Brest, ni à Saint-Brieux, ni au Mans ni à Chartres.

samment les grâces d'élite nécessaires en ces temps-ci à la résurrection et à la sanctification du monde ; les religieuses aspirent les grâces de Jésus, pour les respirer ensuite et en embaumer la terre de l'Eglise. Soyez ce beau et doux zéphir qui chasse les brouillards, qui purifie le ciel et l'atmosphère, qui rafraîchit et féconde la terre, qui fait fleurir les belles fleurs de Jésus.

Adieu, ma petite fille, ma grande petite et ma vieille enfant.

Priez bien pour nous.

G. S.

Août 1869.

Ma chère fille,

Prenez bien garde au clinquant très séducteur du monde, il est plus dangereux qu'on ne croit parce qu'il se glisse et s'insinue doucement dans le cœur par les portes, toujours ouvertes de la vanité, de la vaine complaisance, de l'amour propre, de la fausse liberté et des sens. Prenez y bien garde ne dansez que si on vous l'ordonne ; dites nettement et fermement que, sans blâmer ceux et celles qui le font, vous trouvez qu'il est mieux à une jeune chrétienne de ne pas danser. Pendant ces deux soi-

rées, privez-vous de toute espèce de rafraîchissement et de mangeaille ; on ne saurait croire comme cette petite mortification paralyse le venin sucré d'un bal. Ne valsez sous aucun prétexte ; cela, je vous le défends absolument, au nom de Notre-Seigneur et de la Sainte Vierge. Tâchez de partir le plus tôt possible d'un lieu où Notre-Seigneur n'est pas invité et où l'on fait les choses non seulement sans lui, mais contre lui. Tout le temps, gardez paisiblement et gravement la sainte présence de Dieu, et soyez là comme la très-Sainte Vierge Marie aux noces de Cana. Communiez le matin et le lendemain de ces soirées.

Voilà, ma fille, des conseils d'expérience (car moi aussi j'ai été jadis au bal par devoir) que je vous engage à suivre très ponctuellement. Le lendemain il ne faudra pas plus parler de toilettes ni du bal que si vous n'y aviez pas été. C'est bien assez que d'être obligée d'y aller, sans abaisser son souvenir et son imagination à de pareilles sornettes, si indignes du Baptême et de l'Eucharistie !

Je vous bénis, me réjouissant avec vous du prochain retour du bon abbé.


J'aurai le bonheur de le voir bientôt et de le serrer sur mon cœur.

Adieu encore, ma chère fille, je vous bénis au nom de Jésus.

L.-G. DE SÉGUR.
Ch. Év. de Saint-Denys.

14 septembre 69.

Ma chère petite,

 mesure que les arbres grandissent, l'écorce devient plus rude, des nœuds se forment, et le vert tendre se change insensiblement en un feuillage sombre.

C'est beaucoup moins joli qu'au commencement ; mais c'est plus fort ; et sans cette force, l'arbre ne pourrait porter ses fruits. Vous grandissez, ma chère fille, et la joie toute lisse, toute gracieuse, des premières années de la grâce, fait place peu à peu à la vie crucifiée, austère, douloureuse, amère, de Jésus en sa petite servante. C'est moins doux qu'autrefois ; c'est moins consolant, moins agréable ; mais c'est meilleur, c'est supérieur et plus sanctifiant. Le tout de la vraie sanctification étant de se dépandre de soi-même pour que Jésus-Christ vive en nous et substitue sa vie à notre vie, tout ce qui tend à atteindre ce but plus promptement, plus efficacement, est par

cela seul, plus sanctifiant et plus élevé. Maintenant le bon Jésus ne nourrit plus de sucre sa pauvre petite N*** ; il la sale, et le sel est toujours âpre et piquant. Dans le ciel il nous *dessalera*, parce qu'il n'y aura plus à craindre de corruption.

Ce n'est pas le 29 septembre que nous commencerons cette année la retraite du Séminaire, mais bien le 18 octobre. Je compte arriver deux ou trois jours d'avance, et c'est alors, ma chère fille, que j'aurai la joie d'entendre vos petites confidences. Il est très-probable que je reviendrai à Paris le 26, avec le cher abbé, qui partira de là pour les grosses affaires du bon Dieu.

Nous autres, tâchons de très-bien faire les petites, qui seules sont à notre portée. Pour les faire très-bien, il faut les faire avec une grande simplicité de foi, de confiance, d'amour, de vraie humilité, de pure intention. Tout est grand alors. Un Concile œcuménique a besoin de cette grandeur, comme tout le reste des choses de ce monde ; sans quoi, il ne sanctifie pas ceux qui le ont. Oh, Dieu ! si tous y portaient l'esprit de Pie IX et l'esprit de notre saint abbé ! Que ce serait sublime ! que ce serait puissant ! Le diable en mourrait du coup. Prions et communions pour cette sainteté des Pères du Concile ; et par con-

séquent, contre tous ceux qui mêleront à cet élément de pure sainteté, un élément humain.

Adieu, ma bonne, ma chère et ma vieille fille. — Je vous bénis du fond de mon cœur, ainsi que tous les vôtres. Je vous souhaite à tous et à toutes la belle et divine science de la croix, la seule qui soit utile au Paradis. — Daignez la demander pour moi ; c'est le cas de dire : « Gros Jean en remontre à son curé. »

Que la paix du Sauveur dilate et réjouisse votre chère âme, qui lui est si intimement unie, où il daigne prendre ses complaisances ! Nous ne vous oublions pas devant le Saint-Sacrement.

L.-G. DE SÉGUR

14 décembre 69.

Ma bonne petite N***,

Une véritable avalanche de lettres, jointe à quantité de travaux et à quantité d'ennuis, m'a privé de la joie que je prends aujourd'hui en causant quelques minutes avec vous.

Merci d'abord de vos bonnes prières à toutes pour ma chère mère, qui se remet peu à peu de

la terrible secousse du 17 octobre. Elle commence à sortir, et ses vertiges diminuent de jour en jour.

Merci également pour l'assistance que j'ai reçue de vous dans la grande et très-grande peine que vous savez et dont notre abbé m'aidera, je l'espère, à connaître le *pourquoi* ! Il est vrai, que, pour obéir, il n'est pas nécessaire de savoir en quoi l'on a failli ; mais cela est nécessaire pour se redresser, pour réformer ses pensées et ses jugements ; et c'est en ce point que je demeure tout à fait dans l'obscurité. Heureusement que nous savons par l'enseignement même de la piété chrétienne et par la tradition des saints que Jésus-Christ Notre-Seigneur, notre Maître, notre vie, notre amour, nous est intérieurement uni dans le mystère de la grâce. Cela doit nous suffire ; le *comment* de ce beau mystère n'est, après tout, que de la gourmandise intellectuelle et spirituelle. Dans une quinzaine de jours, j'aurai à vous envoyer la troisième et dernière partie de *Nos grandeurs en Jésus*, septième traité de la collection. J'espère qu'il vous fera du bien, surtout les deux derniers chapitres. — Je vous enverrai en même temps, pour les étrennes des plus petits, *la Bible d'une grand'mère*, que ma mère vient d'éditer. Elle l'avait heureusement terminée quel-

1. La mise à l'index d'un de ses traités.

ques semaines avant son accident ; car désormais je ne pense pas qu'elle puisse composer un travail de longue haleine.

Cette Bible est composée, comme l'*Évangile* et les *Actes des Apôtres* ; c'est le récit même de l'Écriture, avec les interruptions, questions et observations de dix ou douze enfants.

Et le Concile ? J'espère que notre saint ami de Rome doit nager dans la joie et dans l'espérance au milieu de ces grandes choses. Il me semble que notre Concile s'annonce admirablement. La voix des rares dissidents se perd dans la majorité et l'harmonie du chœur ; cela ressemble à un flageolet et à un mirliton au milieu de l'Océan.

Prions, ma chère fille, contre les politiques du dedans et contre les ennemis du dehors.

Adieu, je vous bénis.

G. S.

9 février 1870.

Mes chers enfants.

Je suis bien en retard avec vous. Payer le 9 février une dette du jour de l'an, en vérité ce n'est permis qu'à un aveugle et à un auteur. — C'est bien en effet un travail à la fois intéressant et pressant qui m'a absorbé pendant

tout le mois de janvier. J'avais hâte de terminer, avant une retraite que je viens de prêcher au séminaire de Mayenne, un petit *mois de Marie* que je destine aux enfants pieux. Il est terminé, grâces à Dieu ; il paraîtra dans huit ou dix jours, et vous en aurez un des premiers exemplaires. J'y ai réuni les traits les plus beaux, les plus touchants, et les plus authentiques relativement à la bonne sainte Vierge. J'espère que cela fera un bien sérieux aux âmes en qui vit Jésus-Christ.

Je vous souhaite, mes bonnes filles, les plus tendres bénédictions du Sauveur en l'amour de qui je vous aime tant.

Lui êtes-vous toutes et tous bien généreusement fidèles, dans les petites comme dans les grandes choses, et en particulier, dans la mortification quotidienne, incessante, de vos défauts naturels ? C'est ce qu'il y a de plus difficile dans le grand travail de la piété, parce que nos défauts naturels proviennent de notre tempérament ou de nos habitudes d'enfance ; leur principe est en nous-mêmes ; et comme la barbe, ils repoussent à mesure qu'on les rase..... Rasez de près, tous les jours, à tout instant du jour, ces mille et un poils du diable que l'homme ennemi a semés comme de l'ivraie dans la bonne terre où le bon Dieu avait semé du froment.

Le saint Esprit est un rasoir, disait jadis un docteur ; nous sommes des barbiers ; vous, laissez-vous faire.

Je viens de recevoir une bonne longue lettre du cher ami de Rome. Prions ardemment avec lui, et par conséquent avec les bons évêques et avec le pape.

Je vous bénis de tout mon cœur.

G. S.

Lourdes, 23 avril 70.

Chère petite fille,

Cette lettre, ou plutôt ce billet vous est adressé à toutes, depuis l'arbre jusqu'au plus petit de ses fruits. N'est-ce pas une bonne idée que de vous écrire de Lourdes, de dessous le manteau de la Vierge Immaculée ? C'est là, mes bonnes filles, soyez-en bien sûres, qu'il faut chercher la paix, l'ombre, la douce sécurité. Que les hommes nous manquent ou nous assistent, au fond il importe peu, si l'on demeure sous le manteau immaculé de la Vierge. Et il n'en faut pas sortir avant le jour de l'appel,

entendez-vous cela, petite M*** ? Il ne faut pas même vouloir en sortir du tout. Quel beau et ravissant sanctuaire ! Quels sanctifiants miracles ! C'est, selon moi, la plus charmante apparition qu'ait donnée à ce siècle celle qui charme le Paradis.

Recommandons lui instamment toutes nos grosses et toutes nos petites affaires, nos chagrins, nos espérances, nos privations.

Elle embaumera tout du parfum de la sainteté, c'est-à-dire de l'amour de Jésus crucifié.

Adieu, mes enfants, malgré mes trop longs silences, toujours involontaires, je suis absolument tout à vous, dans ce centre de vie, qui est la vie de notre vie et le cœur de notre âme : Jésus-Christ au très saint Sacrement de l'autel. Je vous ai nommées toutes à la Mère de Dieu dans la chère grotte de l'apparition.

G. S.

Pax! Respice Deus in Faciem Christi tui!...

Octobre 1870.

Chère enfant,

Il y a bien longtemps que je n'ai entendu parler de vous. Je profite d'un petit moment de loisir pour venir vous demander des nouvelles. — D'abord, comment va notre saint et cher abbé? Avez-vous de ses nouvelles positives, de ses nouvelles récentes? Il a failli nous échapper, pour aller au Paradis, tout droit, comme une belle flèche d'or : bénie soit la main qui a empêché la flèche de partir. Ce que je dis là est bien égoïste ; mais le pauvre saint homme l'est si peu qu'il nous pardonnera bien certainement de ne pas le voir sans douleur nous planter là, nous qui avons encore besoin de lui.

Et notre bon évêque? Est-il changé? Ne porte-t-il pas les traces de ses grands travaux du Concile? Savez-vous s'il espère la reprise du Concile, au moins dans un temps peu éloigné? Quelle admirable page de l'histoire de l'Église que cette quatrième session et que ce décret sur le Souverain Pontife !

Nous étions tout transportés en le lisant. Que c'est grand ! que c'est simple ! que c'est lumineux et consolant ! Décidément, le diable n'a pas de *canons* qui vailent les nôtres ; les canons de l'Église portent à tous coups ; chaque coup porte partout, d'un bout du monde à l'autre. Je vous recommande de supplier le bon Dieu de *convertir* les quelques évêques qui gardent encore vis à vis du décret de foi un scandaleux silence, malheureusement très significatif. Il est tout simple de se tromper, même quand on est évêque ; mais, quand on est baptisé, à plus forte raison quand on est prêtre ou évêque, il semble qu'il n'est pas moins simple de se soumettre à la voix infaillible de l'Église, et de dire tout bonnement : » Je crois ; je me suis trompé. » — Ce qui manque à tout ce monde là, c'est l'humilité et la douceur. Demandons-la pour eux et pour nous, pauvres pécheurs.

Et la pauvre Rome, exposée sans défense aux coups meurtriers de la Révolution ! Que de prières, que de communions il faut braquer de ce côté là, ma chère fille. — Et chez nous, ces Prussiens, protestants, à demi athées, vrais fils de Luther ; les voici sur le sol de notre France, punie de sa présomption et du gouvernement rationaliste qu'elle a choisi. Quelle humiliation

pour la vanité nationale, si vivace chez nous ! Et peut-être qu'au moment où je vous écris, d'autres désastres se préparent, plus douloureux encore. Pour moi, j'espère contre l'espérance et je prie la sainte et Immaculée Reine de la France d'avoir pitié de son royaume. Cependant, comme nous ne connaissons pas le secret de Dieu, il faut tout adorer avec un même sentiment de foi, de confiance et d'amour : amère en ses effets, la justice de Dieu est aussi adorable, aussi belle en elle-même que sa miséricorde et sa douceur. Avec le regard de la foi, il faut voir Notre Seigneur sous l'écorce, sous les *espèces* de tous ces événements. Il nous visite souvent d'une manière plus intime et plus miséricordieuse par l'amertume de la peine, que par la joie de la consolation.

S'il le permet, nous irons avant ou après la Toussaint, pour la retraite d'ordination au Grand Séminaire. Il y aura longtemps que nous nous serons trouvés ensemble. Demandez au bon Jésus qu'il daigne m'accorder cette faveur. Je vous bénis de tout mon cœur, ma chère fille. Adieu.

Ne m'oubliez pas dans vos communions, et mettez-moi au rang des pauvres gens que vous protégez aux pieds de Jésus.

L.-G DE SÉGUR.

4 décembre 70.

Ma chère petite fille,

P*ax tecum* : Savez-vous ce que cela veut dire ? La paix, c'est la tranquillité de Jésus-Christ, provenant de l'abandon total à la volonté et à l'amour de son Père. Que cette belle paix, aussi bonne que belle, soit avec vous ! Que le Saint-Esprit, qui vous unit intérieurement à votre Jésus céleste, fasse passer en vous cette paix qui règne en son cœur, afin qu'elle remplisse le vôtre, qu'elle calme vos craintes, qu'elle apaise vos impatiences et vous fasse vivre, comme votre bon Jésus, au jour le jour, sans vous préoccuper d'un lendemain qui n'est pas à vous. — Faites oraison là-dessus, ma bonne fille ; et vous verrez que c'est bon.

Vous êtes la petite hostie de Notre-Seigneur. Tenez-vous donc tranquille et paisible avec lui sur la patène du sacrifice. Vous me faites l'effet de n'être pas assez simple, ni assez joyeuse, vis à vis de la souffrance présente et surtout future. Vous êtes un peu comme une hostie remuante, qui veut toujours avancer sur sa patène, au lieu de demeurer doucement et suavement en silence, en attendant la consécration.

Je le sais, c'est très facile à dire, et très difficile à faire. Mais une brave enfant comme vous êtes, une brave petite hostie virginale ne doit pas avoir peur du difficile. Tenez-vous en garde contre la non-simplicité de l'esprit, de l'imagination, du désir, de l'humiliation, de la mortification, du sacrifice : il est plus humble et plus amoureux de faire autrement.

Voilà donc le cher abbé revenu. . . . Quel bonheur pour vous et quelle paix pour lui ! Lui aussi a eu sa rude campagne de 1870. Espérons que, de même qu'à Rome, les *Prussiens* ont fini par être vaincus et anéantis, de même nous finirons par rendre à ces grands coupables qui foulent aux pieds la France de Jésus-Christ, ce que méritent et leurs crimes et leur orgueil et leur hérésie. Mais c'est pour la France catholique qu'il faut prier, pour la France catholique et monarchique, pour la France telle que Dieu la veut et telle que l'Église l'a faite ; et non pour la détestable France révolutionnaire, issue du calvinisme, du jansénisme, du césarisme, du blasphème et de la franc-maçonnerie. . . . Celle-là je la déteste de toutes les puissances de mon âme et la crois pire encore que l'affreux prussien. Adieu, ma chère petite ; adieu mes enfants. Si Dieu le permet, je ne rentrerai point à Paris avant de vous avoir

rendu une bonne petite visite. Daignez ne jamais oublier dans vos adorations et dans vos communions votre très pauvre et très misérable aveugle, qui vous demande ainsi la charité, *s'il vous plait*.

G. S.

Kermadio par Auray. le 1^{er} février 1871.

Ma chère fille,

Avez-vous aujourd'hui vingt ans ou bien vingt et un ? Êtes-vous majeure ? êtes-vous mineure ? Soyez toujours mineure à la manière de saint François ; soyez bien humble, bien petite toujours : c'est le seul moyen d'être *toujours majeure*, toujours et éternellement grande.

Monsieur l'abbé et moi, nous vous souhaitons une bonne vieillesse, innocente comme votre jeunesse, plus fervente bien entendu. Il faut tâcher de ne pas faire comme l'eau qui tend toujours à se refroidir ; j'entends l'eau chaude. Hélas ! comme cela arrive souvent ! On commence dans la ferveur ; et peu à peu, la misère humaine et les influences du monde aidant, on baisse, on s'attédie insensiblement, et un beau jour, en retournant les yeux en arrière, on s'aperçoit qu'on est toujours

allé en descendant, tandis qu'on croyait monter.

Ma bonne vieille enfant, je me recommande sous ce rapport à votre charité ! Plaidez ma cause auprès de notre Sauveur et demandez-lui miséricorde pour les défaillances sans nombre qui ornent ma pauvre âme comme la vieille mousse et les champignons ornent le tronc des vieux chênes, comme les mauvaises herbes ornent et tapissent les allées d'un parc négligé. Personne mieux que moi ne comprend la douloureuse vérité de cette parole : « Pauvre homme que je suis ! Je ne fais pas le bien que j'aime, et je fais le mal que je n'aime pas, » Efforçons-nous du moins de bien sincèrement aimer ce bien, et de détester ce mal du vrai fond du cœur ; afin que le fond de notre volonté demeure enraciné en Jésus-Christ, pendant que la fragilité de nos feuilles et de nos petites branches est ébranlée par le vent des passions du dedans et du dehors. Les feuilles des saints sont si bien attachées, et toutes leurs branches sont si solides, que le vent a beau souffler, elles remuent à peine ; aussi N.-S. comme un bel oiseau du paradis, aime-t-il à se reposer et à faire son nid à cette ombre tranquille, embaumée par les fleurs de leurs excellentes vertus. Pour votre fête, ma chère fille, je vous souhaite cette solidité

supernaturelle. Au milieu des tempêtes que nous traversons, elle est plus nécessaire que jamais. Daignez quelquefois, dans vos communions et dans vos adorations, la demander pour moi au bon Jésus ; et non-seulement pour moi, mais pour tous ceux que j'aime et dont les âmes s'appuient sur la mienne. La justice de DIEU passe sur la France : j'espère, avec toutes les bonnes âmes que je connais, que ce passage de justice est néanmoins une œuvre de miséricorde. La miséricorde de Jésus et de Marie prend l'Allemagne hérétique comme un fouet terrible et en frappe à coups redoublés la France infidèle, afin de la ramener. Si les premiers coups ne suffisent pas, comme cela semble malheureusement, peut être cette très-sainte et très-bonne justice va-t-elle s'armer du fouet, plus terrible encore, de la guerre civile, de la famine et des autres fléaux qui tuent le corps. Demandons chaque jour, à chaque instant du jour, que la grande enfant prodigue du bon Dieu dise enfin bientôt son *Peccavi*, et abandonne ses pourceaux, qui sont les principes révolutionnaires au service desquels elle s'est laissée abaisser, pour reprendre, repentante et joyeuse, le chemin de la foi, de la paix et de la seule vraie gloire. Le Pape et le roi ; en d'autres termes, l'obéissance et le respect de l'autorité :

voilà le terme du voyage, ou plutôt les conditions du retour.

Ma bonne enfant, avez-vous reçu une longue lettre que je vous ai écrite, il y a quelque temps, avant la révolution de 1848 ou même de 1830, en réponse à votre bonne lettre ? Si oui, vous êtes une scélérate de n'avoir pas répondu à ma réponse. En répondant à celle-ci, donnez-moi des nouvelles bien détaillées de notre très bon abbé, à qui je vais répondre un de ces jours. Combien de douzaines de cousins comptez-vous parmi les blessés ou les mourants ? Moi, c'est par centaines que je compterais ceux de mes pauvres enfants qui ont été exposés dans cette atroce campagne. Je ne connais encore la mort que de deux. . .

.
.
Le Sacré Cœur de Jésus est et sera de plus en plus le Roi Sauveur de ces derniers temps. Adieu, ma chère enfant, soyez douce et humble de cœur, devant Dieu et devant les hommes. Je prie la Sainte Vierge de vous bénir tous et toutes, grands et petits, vieux et jeunes. Que sa paix vous garde dans l'amour de son Fils, qui est la vie de notre cœur, et le vrai cœur de notre vie.

L.-G. DE SÉGUR.

9 février 1871.

Ma bonne petite fille,

J'ai reçu hier votre lettre du 5 ; et votre lettre du 30, je l'ai reçue quelques heures après vous avoir écrit la mienne du 1^{er}. Quant à votre réponse de décembre, elle est encore à m'arriver. Il ne faut pas se plaindre; dans un temps pareil, recevoir deux lettres sur trois, c'est presque du luxe.

Vos petites lettres, ma chère enfant, me font toujours l'effet d'un joli petit rayon de lumière bien blanche et bien pure, d'une jolie phrase bien perlée de Mozart, d'une jolie petite pâquerette, et autres choses de ce genre. Cela ne vient pas, ma pauvre fille, de l'esprit ni du style, mais uniquement de la simplicité très profonde, très bonne et très aimante qui préside à vos pensées et à vos sentiments. Soyez toujours ainsi vous-même, après avoir eu soin de vous supprimer, au profit de votre très Saint Jésus. C'est en lui qu'il faut demeurer et non en vous. « Demeurez en moi, » nous dit-il à tous. De même que pour demeurer en Bretagne quand on est à Paris, il faut sortir de Paris pour entrer et se fixer en Bre-

tagne ; de même faut-il absolument sortir de nous-mêmes, nous planter là sans retour, sacrifier tout domicile en l'amour désordonné de nous-mêmes, pour entrer en Celui que saint-Augustin appelle « la patrie et l'habitation de notre âme. »

Vous me dites, ma chère fille, que vous avez grand'peine à sortir de vous-même. Savez-vous un excellent moyen, simple comme bonjour ? Ne vous occupez plus de vous ; occupez-vous uniquement de votre bon Amour. Le meilleur moyen, le moyen le plus efficace de demeurer en Bretagne, c'est d'y entrer et de s'y fixer. Du moment que vous y êtes, vous n'êtes plus à Paris. Sortir de Paris, ne veut pas dire que l'on soit en Bretagne ; mais être en Bretagne, implique que l'on est sorti de Paris. Ma fille bien aimée, ne pensez donc plus à cette pauvre et inutile petite N. N ; pas de retour volontaire sur ce qu'on pense et ce qu'on dit de vous, sur votre avancement, sur vos progrès spirituels, sur les difficultés possibles et probables de l'avenir : tout cela est à peu près du temps perdu. L'oraison et le bon amour de Jésus-Christ valent bien mieux, et remplacent et renferment tout le reste.

Pourquoi donc la pauvre B. n'a-t-elle point reçu son Sauveur, au moins les dimanches et

fêtes, depuis qu'elle est malade ? La communion des malades est un des grands usages du Sacrement de l'Eucharistie. Pour les curés, c'est un des devoirs sur lesquels insiste davantage le Rituel, comme le moyen le plus efficace de rendre profitables à l'âme les souffrances et les infirmités du corps. A l'avenir, si quelqu'un de vous était malade, qu'il ne manque pas d'appeler à lui le bon Jésus. Si ce bon Sauveur descend du ciel en terre à chaque instant et en tout lieu entre les mains de ses prêtres, certes ce n'est pas pour rester dans le tabernacle, mais bien pour venir à nous et en nous, ses véritables tabernacles, vivants, immortels et bien aimés.

Adieu, ma bonne fille. Au revoir, je l'espère, après Pâques, ... ou à la Trinité ! Je prie Notre-Seigneur de vous bénir tous et toutes mille fois. Espérons de la miséricorde divine de Jésus, et de la miséricorde maternelle de Marie, une prompte fin aux ébranlements qui châtient, purifient et sanctifient le monde en ces jours-ci. Merci de vos bonnes et constantes prières ; continuez-les moi très fidèlement, et obtenez-moi une grande grâce, extraordinairement bonne, que je vous dirai plus tard, si le germe paraît devoir grandir.

Pax tecum.

23 mai 1871.

Voici, petite fille, le billet que je vous ai annoncé l'autre jour, par le révérendissime Dom J.

Notre pauvre Paris entre dans sa crise définitive. Sautera-t-il? Brûlera-t-il? Il le mériterait; mais ce n'est pas une raison, avec un Jésus aussi miséricordieux qu'est le nôtre. Il se venge à sa façon, et ses miracles sont une preuve aussi inimitable de sa divinité, de sa bonté toute-puissante, que les plus beaux miracles de son Evangile. L'Evangile continue à travers les siècles, et Jésus continue à passer en faisant le bien, en ressuscitant les morts, en pardonnant aux grands pécheurs, en guérissant les aveugles, les sourds et les paralytiques, en pardonnant à ses bourreaux. Que de bourreaux il a aujourd'hui! Du fond de ses tabernacles et du fond du cœur de tous ses fidèles, il continue à crier avec amour: « Mon père! pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font! » A tous les bons larrons pénitents, il dit: « Tu seras bientôt avec moi dans le Paradis. » Enfin, il dit toujours à sa Mère, en nous montrant à elle:

« Voici vos enfants » ; et à nous, en nous montrant, en nous donnant la bonne Sainte Vierge : « Voici votre Mère. » Ne soyons pas le mauvais larron, à qui Jésus ne dit rien. Ce silence, c'est la mort. Prions aussi beaucoup pour le retour du vrai Roi de France, le catholique et courageux champion de la Papauté, qui ne craint pas l'impopularité, et qui seul, entre tous les souverains d'aujourd'hui, professe hautement, sans peur et sans reproche, la foi et la foi tout entière. A ce signe, on reconnaît le Roi de France.

Daigne Notre-Seigneur lui redire, comme jadis à Constantin : « *In hoc signo vinces.* C'est là ce qui te fera vaincre. » Mais qu'il y a donc de difficultés ! Humainement parlant, c'est effrayant.

Quant à Pie IX, il attend, dans la paix de sa prison, son glorieux anniversaire. Quelle grâce pour lui et pour nous tous que ces souffrances ! J'ai eu le bonheur de lui écrire avant hier, et de déposer par avance à ses pieds sacrés l'hommage de ma foi et de mon cœur.

Adieu ma petite fille, ma chère et douce enfant. Que la paix du bon Dieu demeure sur toute votre maison !

G. S.

9 juillet. — Fête de N. D. des Miracles.

Pour qui me prenez vous, ma vieille fille ?
Quand vos lettres m'ennuieront, c'est
que le bon Dieu m'ennuiera. Notre-
Seigneur réside, resplendit en vous avec son Père
et son saint-Esprit ; je le sens bien et le vois très-
clairement, lors même que vous ne le voyez pas.
On ne se voit pas soi-même ; une bougie allumée
éclaire tout dans la chambre, sans s'apercevoir
qu'elle éclaire. La grosse affaire, c'est d'être uni
très intimement à Jésus, et par conséquent de
vivre de lui et en lui ; le reste, c'est son affaire ;
ce n'est qu'une conséquence. Vous pouvez vous
consoler dans vos obscurités et vos défaillances,
ma chère petite, en vous souvenant que votre
divin amour est en vous, vit en vous, reluit en
vous ; mon témoignage, étant extérieur, est par
là même impartial ; et vos lettres, depuis que
nous nous écrivons, maintenant comme jadis,
donnent Jésus-Christ parce qu'elles sont pleines
de lui. Si je n'ai pas répondu à celle de l'autre
jour, c'est que d'une part vous m'en annonciez
une autre, très prochaine, laquelle vient de m'ar-
river à l'instant même, et que d'autre part j'étais
très-pressé de terminer un petit opusculé, tout

populaire, intitulé : *Prêtres et nobles*, dont le besoin est urgent.

Je l'ai fini hier. Recommandez-le à Celui qui seul change en une œuvre vivante et féconde le papier noirci d'encre. Un livre est une petite création semblable à celle de l'homme : le corps c'est l'encre et le papier ; l'âme, c'est la vérité, c'est Jésus-Christ, Vérité éternelle et universelle, que voilent qu'expriment au dehors et que répandent ces petits caractères alignés sur les feuilles du livre. Comme le mystère de Jésus-Christ se reproduit dans les moindres choses ! Jésus est, en un sens, la vie de nos lettres et de nos livres, comme il est notre propre vie, à nous qui les écrivons. Et quelle sacrilège substitution que celle, si fréquente hélas ! par laquelle Satan, s'emparant, soit d'un homme, soit d'un livre, soit d'une créature quelconque, s'en sert pour combattre *Jésus-Christ* et régner à sa place.

O ma pauvre fille ! puisque N.-S. vous dédie au travail des âmes, quelle besogne, se dresse devant vous en ce temps-ci ! Le monde entier, Rome, l'Italie et la France en tête, me fait l'effet d'un immense volcan sur le point de faire éruption, éruption contre Dieu, contre la foi, contre le chef de la foi et tous ses envoyés, contre l'Eucharistie, les églises, la sainte-Vierge, les religieux,

Déjà la lave s'échappe de tous côtés, la montagne gronde, et la fumée infecte obscurcit tout. Je crois qu'après une épouvantable secousse dont l'intensité et la durée seront abrégées par les saintes prières, nous aurons le bel *Hosanna* du dimanche des Rameaux ; je crois qu'Henri V est le prophétique ânon du jour des Rameaux, destiné à accompagner sa Mère l'Église, porteuse de Jésus-Christ, jusqu'à l'entrée de Jérusalem ; et je crois aussi que, pendant ce temps, Satan préparera son antéchrist, son Caïphe, son Judas, son Pilate et son Hérode, son grand déicide. La Passion de l'Église commencera tout de bon ; elle sera crucifiée, traînée dans la boue, supprimée ; et quand tout sera perdu, après les quarante-deux mois prophétisés du règne maudit de l'Antéchrist, arrivera, pour le Christ tout entier, c'est-à-dire pour Jésus-Christ et tous ses membres, le grand triomphe de la résurrection éternelle. — Vous avez à préparer tout cela, ma pauvre chère fille ; à préparer, et par conséquent à réparer. Ce serait impossible et absolument décourageant si nous n'avions le Saint-Sacrement, l'Hostie infinie, devant nous et en nous. Mais avec Jésus-Christ, nous avons la *Lumière* dont un seul rayon suffit pour mettre à néant toute ténèbre, la sainteté sans mesure dont une seule goutte suffit pour envelopper et noyer

toutes les œuvres, passées, présentes et futures, de l'enfer.

Nous oublions trop ces grandes choses dans nos adorations, dans nos communions et dans nos oraisons. C'est pour cela qu'elles sont souvent si mesquines et si plates.

J'espère que notre abbé nous sera laissé longtemps encore. Il croit que N.-S. le laissera tranquillement achever son grand travail, qui sera, pour la plupart des âmes vraiment fidèles, une sorte de révélation. Demandez-le bien à l'Immaculée, à l'Infaillible, et à l'Universel, c'est-à-dire à la bonne Vierge, à saint Pierre et à saint Joseph. Je bénis H. C, et pour vous, ma fille, je vous envoie de loin un beau grand signe de croix de la tête aux pieds.

G. S.

P. S. Allez *de ma part* voir L. C'est une âme d'or.

Aux Nouettes, le 15 août 1871.

Ma bonne fille,

J'espère que vous pourrez bientôt me donner de meilleures nouvelles de votre chère et pauvre M. J'ai tort de dire, pauvre; c'est presque un blasphème; car Notre-

Seigneur nous déclare divinement que souffrir est une béatitude, et qu'en ce monde les privations, les humiliations et les douleurs sont le lot des prédestinés. « Bienheureux ceux qui pleurent (et par conséquent ceux qui souffrent) ! parce que ce seront eux qui seront consolés. » Donc, les autres ne le seront pas. Nous sommes en ce monde pour continuer le mystère de pénitence de Celui qui vit en nos cœurs, et dont nous sommes les membres militants et crucifiés. Chaque chose en son temps : la croix, la souffrance, les larmes pendant la saison des larmes, de la souffrance de la croix ; après quoi, viendra le beau temps, la bonne saison de l'éternité, où il n'y aura plus : « ni pleurs, ni labeurs, ni douleurs, mais où tout sera renouvelé » dans la paix et la joie de Jésus-Christ. Dites-donc à cette bonne fille de ne pas se désoler en ces désolations et de tenir toujours son cher cœur bien haut, perché sur le haut de la croix. Aidez-la par de saintes paroles, toutes pleines de foi et de suavité. Et vous aussi, mon enfant, il faut souffrir sans s'étonner, sans se plaindre. De loin on demande la souffrance, et puis quand elle arrive, on crie miséricorde. Est-ce raisonnable ? Il faut nous habituer par l'Oraison à vivre davantage dans la foi et de la foi, c'est ce qui manque toujours. On a la foi,

mais on n'a pas de foi ; on a la foi *in partibus* comme ces bons évêques qui n'ont pas de diocèse. Hélas ! je suis archevêque de cet Ordre-là. En écrivant, je parais un ange ; en agissant, un pauvre homme, bien plus pauvre, chère fille, que vous ne pouvez le croire.

Priez bien pour moi ; demandez pour moi ce que vous demandez pour vous-même ; car je sais que vous ne demandez rien que Jésus-Christ.

Je compte toujours arriver un jour ou deux avant la retraite du grand séminaire laquelle s'ouvrira le *trente*. S'il plaît à Dieu et si le démon de l'Internationale le permet, nous célébrerons ensemble le 29 septembre la fête du premier garde du corps du roi, l'archange saint Michel, dont l'épée ne sera pas de trop pour éreinter la révolution cosmopolite.

Adieu, ma fille que la Sainte Vierge nous garde tous en la grâce, en l'humilité et en la douceur de Jésus, qui est l'unique trésor de nos cœurs.

L. G. S.

Les Nouettes le 15 septembre 1871.

Chère enfant.

Je n'ai qu'un moment à vous donner accablé que je suis, j'allais dire découragé par les flots chaque jour renaissants d'une correspondance digne de l'Océan Atlantique. Je vous dirai donc, qu'hier matin pour la fête de l'Exaltation de la Sainte Croix, j'ai dit pour vous, pour M. et à vos autres intentions la messe aussi peu misérablement que je l'ai pu.....

.....
J'espère que vous pourrez bientôt me donner de meilleures nouvelles de la chère maisonnée :

.....
Au revoir, s'il plait à Dieu le vingt-huit.

Je prie M. de se *très bien* porter pour ce moment là, et vous aussi. — Adieu, ma bonne petite fille, que la paix du bon Jésus soit le repos de nos cœurs.

G. S.

P. S. N'oublions pas le 17 les stigmates de notre Père saint François, le 19 N. D. de la Salette, le 20 la prise sacrilège de Rome.

30 janvier. 72.

Ma bonne petite N.

Nous n'oublions pas ici votre fête, et nous vous la souhaitons d'avance pleine de douceurs et de grâces.

Pauvre petite ! Cette année sera en effet, selon toute probabilité, l'année du sacrifice et quoique ce très saint et très excellent sacrifice soit tout d'amour, il n'en va pas moins jusqu'au fin fond du cœur, comme le glaive mystique annoncé à la Bienheureuse Vierge au jour de la Purification.

Plus que jamais, ma petite N, vivez bien fidèlement *au jour le jour*, vous et tous les vôtres. Ne vivez point dans l'avenir.

C'est contraire à la règle de notre Sauveur, et c'est très imprudent ; par l'imagination, on se charge d'avance de la croix, et comme Jésus crucifié ne donne jamais la manne de sa grâce qu'au jour le jour, il en résulte qu'on a la croix sans la grâce, le fardeau sans le soutien, la souffrance sans Jésus. — Vivez, souffrez au jour le jour ; aujourd'hui, avec la grâce d'aujourd'hui.

Je prie la Sainte Vierge de bénir mille fois toute cette chère maison, où tant de cœurs

battent pour son divin Fils. Je la prie tout spécialement pour celui ou celle d'entre vous qui aime davantage le bon Dieu. Que chacun se tâte ; que chacun demande au bon Jésus, comme jadis les Apôtres au Cénacle : « Est-ce moi Seigneur ? »

Je vous envoie, chère enfant, un petit cadeau pour votre fête. Vous y trouverez de saintes et délicieuses choses. Adieu, ma fille, je vous bénis tous et toutes, au nom de ce très doux Maître, dont il est si bon de porter ici-bas la Sainte-Croix.

L.-G. DE SÉGUR.

26 avril 72,

Chère petite fille,

La décision du bon *** est sage et prudente comme tout ce qu'il fait. Il faut la recevoir sans tristesse, sans regrets, comme l'expression de la volonté de Notre-Seigneur. Que vous importe de faire cette volonté d'une façon ou d'une autre ? Et puisque vous ne cherchez que lui seul, en désirant entrer en religion, pourquoi regretter de n'y pouvoir entrer,

du moment que vous êtes assurée que sa sainte volonté vous retient jusqu'à nouvel ordre en dehors ? Qu'importe la position, du moment qu'il y a la disposition ? Comme je vous l'ai déjà dit, appliquez-vous plus que jamais à vivre au jour le jour, portant aujourd'hui la croix d'aujourd'hui. Faire autrement, c'est sortir du vrai, c'est entrer dans le pays des chimères.

Restez où vous êtes par amour et avec amour, jusqu'au jour où vous en sortirez par amour et avec amour

. Adieu, ma fille bien-aimée. *Toutes ces dernières paroles sont écrites de sa propre main.* Adieu, ma bonne vieille N., Je vous bénis tous et toutes du fond de mon cœur, priez bien pour moi.

L.-G. DE SÉGUR.

18 juillet 72.

Depuis votre lettre reçue, notre cher A. a passé par une grande épreuve, bien amère et bien consolante tout à la fois. Il l'a supportée avec la paix de Dieu qui surpasse toute émotion et qui, sans détruire le moins du monde la nature, la contient, l'élève et la for-

tifie. C'est ainsi qu'il faut souffrir, ma bonne vieille fille, paisiblement, humblement, doucement comme Jésus et en Jésus. — Vous me dites que par moments vous souffrez beaucoup : tant mieux, ma fille bien aimée ; mais prenez garde de laisser jamais votre souffrance tourner à l'aigre. La tristesse est toujours mauvaise ; la douleur, quelque légitime et quelque vive qu'elle soit, doit être assaisonnée du sel de la joie du Saint-Esprit. Même la tristesse de la contrition ne vaut rien, si elle n'est tout adoucie, toute transformée par la confiance de l'amour. — Ne désirez pas *trop* vivement ce que vous avez si fort raison de désirer : à quoi bon vouloir aujourd'hui ce que le bon Dieu ne veut pour nous que demain ? Qui sait les desseins de la miséricorde divine en vous laissant quelque temps encore dans la famille ?

.
Demeurez donc en paix et en joie, vivant au jour le jour, comme un petit oiseau.

En effet, ma chère enfant, je serai, *s'il plait à Dieu*, plus longtemps que jamais dans votre voisinage cette année. Mais il faudrait souligner deux fois ce « s'il plait à Dieu » ; dans des temps comme ceux-ci, former de beaux projets à six semaines de distance, c'est un oubli de toutes les convenances vis-à-vis de N. S. — Si nous nous

revoyons, nous l'en bénirons ; et si nous ne nous revoyons pas, nous le bénirons encore. Sur la terre, on ne doit pas beaucoup compter sur ces bonnes réunions, réservées à la chère éternité. —

Adieu ma chère et bonne petite fille, —

Mille tendres bénédictions à toute la famille.

G. S.

Paray-le-Monial. Premières vêpres du Sacré-Cœur
19 juin 1873.

Ma chère petite enfant,

Je veux absolument vous souhaiter la fête du Sacré-Cœur, du sanctuaire même de Paray-le-Monial où je suis depuis hier matin et d'où je compte partir demain soir. Rien que cela répond mieux à votre lettre, et surtout à votre cœur, que tout ce que je pourrais vous dire.

Je mets dans le Cœur de Jésus votre âme tout entière, afin qu'elle y soit tout embrasée d'amour, et qu'elle y devienne tout amour, tout feu, tout Jésus. Et comme la place est grande, avec vous j'y mets tous ceux que vous aimez ; à vous de donner les billets d'entrée. Vos ohagrins

seront merveilleusement placés dans le cœur du bon Dieu, qui les changera en douceurs, et qui les imprènera de sa paix. Adieu, ma fille, ma vieille fille, que j'aime et bénis de tout mon cœur.

L.-G. DE SÉGUR.

Kermadio, par Auray le 1^{er} septembre 1873.

Chère enfant,

Quelle grande nouvelle !
.
. Je n'ai qu'un regret,

c'est de ne pouvoir être là.... pour prendre part à cette noce du Roi Jésus et de sa petite fiancée.

— Tenez ferme jusqu'au bout, et n'oubliez pas que le grand Amour doit dominer tous les amours... Gare les tristesses décourageantes !...

Gare les affaissements de la sensibilité naturelle ! Pensez à ce que vous voudriez avoir fait dans cent ans d'ici. Ce sera le salut de votre père, la sanctification de votre bonne mère, la persévérance des autres.

Lisez et méditez, dans le second volume de la « Grâce et l'Amour de Jésus », depuis la page 142 jusqu'à la page 228. Cela vous fera du bien ;

cela vous donnera Jésus-Christ avec grande force et suavité. — Adieu, ma chère petite enfant. Que la paix du bon Dieu règne pleinement dans votre cœur, et le dilate malgré les étreintes de la pauvre nature. Je vous bénis,.... et vous aime du fond de mon cœur.

L.-G. DE SÉGUR.

Paris le 28 octobre 1873.

Ma bonne petite fille,

Vous savez pourquoi je ne vous ai pas répondu encore. Vous êtes cependant plus que jamais ma chère fille, ma chère petite sœur, en attendant, que vous deveniez ma chère Mère-veille.. pas vieille. Il est difficile partout d'être une merveille; mais au Monastère c'est plus difficile que partout ailleurs; on est là, en effet, dans une atmosphère de merveilles; chaque religieuse est, à un degré plus ou moins élevé, une merveille de la grâce, une merveille de l'Amour de Jésus; et, ma petite enfant, si vous voulez être, comme vous le devez, une merveille dans votre Monastère, il faut devenir la merveille des merveilles.

Et pour arriver là, que faut-il faire? Est-ce

impossible? Pas le moins du monde; il faut, comme le disent admirablement notre chère S. et notre cher abbé, il faut : *être Jésus*, Jésus, tout religieux et tout Saint; Jésus, doux et bon; Jésus, humble, obéissant, pacifique, joyeux en Dieu, patient, victime d'amour et de pénitence; très innocent, très aimable. La perfection se résume ainsi en ce qu'il y a de plus simple comme de plus sublime, de plus doux comme de plus fort, de plus petit comme de plus grand : être Jésus. Faites oraison là-dessus tous les jours, à tous moments, et n'ayez pas, croyez-moi, d'autre ruse de guerre dans le grand combat de la vie : soyez Jésus en tout et partout, au dedans et au dehors, dans l'esprit, dans le cœur, et jusque dans les manières, et le visage, et la parole. Pour vous personnellement, chère petite, il faut viser à être Jésus dans le caractère; car, si je ne me trompe, c'est de ce côté là que ma pauvre fille bifurque parfois et sort de Celui qui a dit : « Je suis la voie. »

Adieu, ma chère petite hostie crucifiée et bienheureuse. Je vous bénis de loin avec la vieille tendresse paternelle et maternelle que le bon Dieu m'a donnée pour vous.

.
.

Mes hommages les plus respectueux à toute votre famille religieuse, à vos Mères et à vos sœurs en Jésus-Christ.

Pax Christi !

L.-G. DE SÉGUR.

19 décembre 1873. — 26^e anniversaire de ma 1^{re} messe.

Chère petite sœur,

Je viens réclamer l'assistance de vos prières pour mon excellente mère qui est, à la suite d'une grave maladie de cœur, en danger de mort. Hier soir j'ai été rappelé précipitamment de Beauvais, où je prêchais la retraite d'ordination. Ma mère a des crises de suffocation qui se répètent, et au milieu desquelles elle peut s'éteindre tout à coup. Demain ou après, je vais probablement lui donner l'Extrême Onction. Je n'ai pas besoin de vous demander de prendre cette âme si chère sous la protection de votre charité, et de la recommander au monastère
. . . Adieu, ma chère fille, vous serez toujours pour moi, la bonne petite N. de mon

cœur . . . Comment va le cher abbé ?
Où en est son beau livre ?

.
Mille bénédictions à tous et à toutes.

Vive Jésus !

L.-G. DE SÉGUR,

Au château de Livet (Orne) 28 avril 74.

Enfin, ma bonne petite fille, ma chère sœur, enfin, enfin votre vieux père reparaît à l'horizon ! Ce n'est pas sans peine : depuis le mois de décembre jusqu'à la fin de février, mon travail courant, déjà bien absorbant, a été compliqué des douloureux soins que vous savez ; le carême est venu immédiatement, avec de nouvelles charges provenant d'accidents fort imprévus et fort sérieux dans une des grandes œuvres dont j'ai la direction. Depuis hier soir, je suis pour une huitaine de jours à la campagne, en Normandie, chez l'une de mes sœurs ; j'y mets ordre à mon infortunée correspondance, et vous êtes la seconde personne à qui j'écris, ma chère et très chère enfant. Pardonnez-moi mes retards, présents, passés et futurs ; ils sont tous archi-involontaires. J'espère

qu'ils ne vous décourageront pas, et que vous continuerez, ma petite sœur, à me tenir au courant de vos peines comme de vos joies. L'Esprit de Notre-Seigneur, qui est l'Esprit unique de grâce et d'amour, le Saint-Esprit, nous unit indissolublement en Jésus-Christ, et cette pensée est bien bonne, bien consolante pour les pauvres cœurs matériellement séparés ici-bas. — C'est notre vocation que cette séparation continuelle, partie intégrante de notre croix ; mais au ciel, dans la bienheureuse éternité, ce sera un jour et bientôt notre vocation que d'être unis absolument et parfaitement, non plus en la grâce, mais en la béatitude et en la gloire de Jésus-Christ.

En même temps que cette lettre, peut-être même auparavant, va vous arriver la petite notice intime sur les derniers moments de ma sainte-mère. Vous verrez ma bonne sœur, combien ce cœur était digne d'amour ; vous l'aimerez donc davantage et prierez davantage aussi pour elle et avec elle.

Le 1^{er} mai, je dirai pour vous la messe du Sacré-Cœur, ou, pour mieux dire, la messe de la Sainte-Croix, contemplée et adorée dans le Sacré-Cœur et au Saint-Sacrement de l'autel. Que tout cela est beau et grand ! Comme le bonheur des chrétiens est grave, profond, pacifique, im-

muable, céleste ! Le péché seul peut l'atteindre ; qu'il ne l'atteigne jamais !

Dans le Sacré-Cœur et avec le Saint-Sacrement, portez joyeusement la Sainte-Croix de la vie religieuse, avec tous ses retranchements, ses mortifications incessantes et ses apparentes contradictions. Soyons tous et toujours de bons larrons, voleurs de Paradis, crucifiés avec Jésus crucifié, et ne cherchons point à descendre de cette Croix, tant que durent les heures, les jours, les années de notre Vendredi-Saint. Il est très réellement bon d'être là ; « *bonum est nos hic esse ;* » et il n'est pas bon d'être ailleurs. — Donnez-moi bientôt de vos chères nouvelles.

Que ne puis-je vous prêcher votre vêtue !
Adieu, ma fille, ma bonne vieille fille.

Une religieuse est nécessairement une épouse féconde du Fils de Dieu Sauveur.

Adieu, encore mon enfant, je vous bénis du fond de mon cœur.

L.-G. DE SÉGUR.

Château de Livet, (Orne) 13 juin 1875.

Chère fille,

Vous voici maintenant, et pour toujours, une grande personne; vous voici mariée; c'est une affaire faite et pour l'éternité. La petite fille. est devenue la grande épouse de Jésus; et, chose admirable! elle sera d'autant plus grande qu'elle demeurera plus petite. « Si vous ne devenez comme cette petite enfant, cette petite fille d'autrefois, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux. »

Le jour où vous épousiez le roi des rois, au lieu de dire la messe pour vous, j'étais jeté sur un lit de malade, avec une affreuse crise de bile, de foie, d'entrailles; et les onze ou douze pleines cuvettes de bile qu'il a fallu extérioriser, m'ont montré jusqu'à l'évidence combien se trompent la bienveillance de ceux de mes amis qui croient que « je ne me fais pas de bile. »

Pendant douze ou treize jours, j'ai été obligé d'interrompre l'oblation du Saint-Sacrifice; et dès que j'ai pu mettre une jambe devant l'autre. je me suis sauvé à la campagne, où l'air pur, la tranquillité et aussi la grâce du bon Dieu, m'ont ressuscité aux trois quarts en deux ou trois

jours. Je suis chez ma sœur de Pitray depuis jeudi, et je compte ne rentrer à Babylone que le 30 juin. Je vais d'ailleurs me reposer tout de bon cette année, afin de ne pas compromettre l'avenir. Quand j'aurai fait tout ce que j'aurai pu, si la maladie vient frapper encore à ma porte et s'installer définitivement à la maison, je pourrai en toute sécurité l'accueillir comme venant de Dieu, et non plus seulement la subir comme provenant de moi. Au fond, cela ne fait pas grand'chose ; et, vocation pour vocation, celle de la souffrance est meilleure encore, ce me semble, que celle du travail. La souffrance cuit davantage le fruit cru, et par conséquent prépare mieux à l'éternité. Le tout, à la grâce de Dieu et de son divin Cœur.

Adieu, ma chère fille, ma douce enfant. Que la Paix de Notre-Seigneur Jésus-Christ soit toujours avec ma chère fille.

L.-G. DE SÉGUR.

Kermadio, par Auray le 29 septembre 1875.

Ma chère petite Sœur.

Ma réponse va vous parvenir, si je ne me trompe, au jour anniversaire de votre consécration. C'est ce jour-là que vous avez été tout de bon une hostie, c'est-à-dire une victime, transfigurée en Celui qui vous a prise toute à lui, pour que vous deveniez son épouse, une autre lui-même.

Je vous félicite de nouveau, ou plutôt je bénis avec vous le bon Dieu de cette élection qui est accordée à un si petit nombre. On m'a dit jadis à Rome qu'il y avait environ deux consacrés à Dieu sur mille. Quelle grâce d'être de ce si petit nombre des élus ! Après-demain, premier octobre, je prierai tout spécialement pour vous et avec vous à la Messe, en vous demandant, ma bonne petite sœur, de ne pas m'oublier de votre côté.

Vous savez que j'ai été tout souffrant depuis quelques mois. Les chaleurs surtout ne m'ont pas été favorables. Je crois que c'est la résultante de la fatigue, de l'âge, et aussi de la tristesse. Je me suis soigné le mieux possible, afin de faire en cela la sainte volonté de Dieu, car, en ce qui

nous touche personnellement, il est vraiment bien indifférent d'être bien portant ou d'être malade. Je crois bien qu'en soi il est préférable d'être ainsi retenu par l'infirmité et travaillé par la souffrance ; c'est la plus efficace des pénitences, et la mortification qui atteint le vieil homme le plus sûrement et le plus profondément.

Sans être encore fier, je ne vais pas mal depuis quelque temps ; et j'espère, si vous voulez bien m'aider, pouvoir reprendre à peu près mon ministère dans peu de jours. Le 6, je vais m'essayer ici même, sous l'égide de la bonne Mère sainte Anne, en prêchant une petite retraite de trois jours aux séminaristes groupés autour de son sanctuaire. Du 6 au 10 octobre, je vous confie mes intérêts, et par vous, à toute la Communauté. Je compte rentrer à Paris le 13 au matin, et, si je ne suis pas trop éreinté, aller prêcher, du 15 au 21, la retraite de mon cher Montmorillon.

Quand vous reverrez votre cher et saint abbé, vous lui direz la joie que je vais avoir de le retrouver si prochainement à Paris.

Son livre et le succès vraiment surnaturel dont le couronne Notre-Seigneur, nous le rendent encore plus cher. — Je vous bénis de tout mon cœur, ma chère fille, en attendant le mois de novembre. N'oubliez jamais au pied du Saint-

Sacrement, l'ami et le second Père de votre enfance.

L.-G. DE SÉGUR.

6 septembre 56.

Chère petite sœur.

Pour vous, ma bonne petite, vous êtes maintenant à l'École de la perfection, et il n'y a rien à vous dire si non d'être une bonne écolière. Pour cela, il faut vivre au jour le jour, commencer chaque jour, ne jamais se lasser dans ce bon travail, ne jamais se comparer à soi-même par des retours au moins inutiles, et s'appliquer uniquement à faire très simplement ce que l'on voit être le plus agréable à Notre-Seigneur et le plus profitable à son honneur. Adieu, ma bonne et chère fille.

Que le Sacré-Cœur de Jésus vous enveloppe et vous absorbe tout entière !

L.-G. DE SÉGUR.

25 septembre 1876.

Ma bonne petite sœur,

Je reçois votre lettre, et vous répons de suite. Je ne pourrai pas réaliser mon projet d'une station près de vous en retournant à Paris. Je le regrette, ma bonne fille.

Soyez toujours mon bon petit Ange-Gardien, ma fille très-chère et très aimée, et appelez sur mes misères les douces et inépuisables miséricordes du cœur de Jésus. Priez beaucoup pour la sanctification des prêtres, des évêques ; au milieu de la lutte du dehors, ils demeurent exposés au dedans, et il leur faut de grandes grâces de foi vive, d'humilité vraie, de douceur, de pauvreté, de renoncement et de prières pour accomplir saintement leur sainte mission.

Je vous bénis de tout mon cœur, et avec vous votre communauté tout entière.

Que Notre Seigneur soit toujours avec vous.

L.-G. DE SÉGUR.

Auray le 27 août 1877.

Pauvre chère enfant,

Votre lettre sent la croix... N'est-ce pas tout simple, puisque vous êtes une fille de la croix, une de celles qui consolent Jésus crucifié en l'accompagnant sur la voie douloureuse ?

Est-ce que le bon et le cher abbé ne vient pas quelquefois vous faire boire à son calice si lumineux, si enivrant ?

Adieu, ma bonne vieille fille. Je prie notre Grand-Père saint François de Sales d'accompagner de mille douceurs toutes les paroles que vous lisez de lui.

Ne craignez pas de devenir jamais veuve : Notre-Seigneur ne se sépare jamais de ceux qui ne se séparent pas de lui.

L.-G. DE SÉGUR.

19 janvier 1878.

Ma bonne petite sœur, et ma chère
vieille fille.

Vous avez bien raison de me dire que je
semble vous abandonner. Combien de
fois n'ai-je point voulu rompre ce mau-
vais silence, qui pesait à mon cœur comme au
vôtre ! Mais plus nous allons, plus le tourbillon
d'affaires, d'œuvres et de correspondances qui
entraînent, devient plus fatigant ; et même,
quand j'en aurais matériellement la possibilité, je
me trouve comme découragé par cette presse
persistante, ininterrompue. La fatigue de l'âge
s'en mêle ; et voilà pourquoi, ma pauvre petite,
je semble oublier tout à fait l'infortunée Sœur N***.

— Continuez cependant à me donner de temps
en temps de vos chères nouvelles. Vos lettres me
font autant de bien que de plaisir.

Avez-vous reçu les *Trois petites roses* ? J'es-
père que leur bon parfum, qui vient en droite
ligne du cœur adorable de Jésus, vous aura paru
de bonne qualité, et qu'il se répandra sans res-
triction dans votre saint monastère.

Adieu, ma bonne sœur, je vous bénis pour
tous les jours de cette année nouvelle, qui s'an-

nonce si sombre, si dure. Rappelons-nous qu'à ceux qui aiment Dieu, tout tourne à bien. Adieu ma fille, voici un petit souvenir qui vous rappellera l'amour de votre Sauveur, en même temps que votre vieil ami de Paris.

G. S.

27 avril 1879.

Chère sœur,

Je vous bénis tous du fond de mon cœur, vous recommandant de supporter comme de vrais chrétiens l'épreuve si douloureuse à laquelle vous êtes tous soumis en ce moment.

Allez chercher dans l'amour de Notre-Seigneur, dans la prière, dans la Sainte Communion surtout, la force, la paix et la résignation. Recommandez votre pauvre mère en vous recommandant vous-même à l'amour maternel de la Mère, des Mères, la bonne Vierge Marie . . .

. Je vous bénis tous ensemble, ma pauvre et chère enfant.

L.-G. DE SÉGUR.

Paris le 19 mai 1879.

Ma bonne sœur,

Que Notre-Seigneur fasse pleinement miséricorde à votre pauvre mère, et que son corps sacré, qu'elle a reçu tous les jours tant qu'elle l'a pu, garde son âme pour la vie éternelle ! Le grand mystère est enfin consommé pour elle ; soit au Purgatoire, soit au Paradis, dans la pleine jouissance ou dans l'attente certaine, elle possède l'unique nécessaire. Voici, pour le remplacer, le petit souvenir que je vous avais envoyé — et que vous avez pieusement cédé au moment suprême. Je bénis cette petite feuille, qui n'est rien et qui se détruira ; mais la vérité qu'elle exprime est une réalité éternelle ; le ciel et la terre passeront, mais cette vérité-là ne passera point. Le corps de Jésus garde nos âmes dans la grâce, pour la gloire ; il est au Saint-Sacrement notre trésor adorable et adoré. Qu'il soit tout pour nous ici-bas, comme il sera tout pour nous là-haut, dans la vie éternelle !

Aimez-le de plus en plus, chère petite ; vivez de lui ; car aimer Dieu, c'est vivre de Dieu.

Adieu, ma chère fille, ceux que nous aimons et qui ne sont plus sur la terre, sont réellement

plus avec nous en Jésus-Christ qu'ils ne l'étaient ici-bas. Jésus, qui est le centre-vivant, incréé et créé tout ensemble, de toutes les œuvres de Dieu, est le vrai rendez-vous du ciel et de la terre ; et au ciel, au Purgatoire, ici-bas, nous sommes tous un seul corps en lui, et c'est de chacun et de tous qu'il est dit dans l'Écriture Sainte : « A ceux qui sont en Jésus-Christ, *his qui sunt in Christo Jesu.* » Demeurons bien en lui.

Adieu encore, ma chère enfant, — et ma petite sœur, chère et très chère épouse de Jésus crucifié !

L.-G. DE SÉGUR.

Le 18 août 1879.

Ma chère petite sœur et fille,

L y a quelque temps déjà que nous n'avons de vos nouvelles, ni vous des miennes. Les unes et les autres n'étaient pas bien brillantes lors de notre dernière correspondance.

Comment allez-vous depuis un mois ? — L'appétit et les forces reviennent-ils ? N'oubliez pas,

ma petite sœur, que vous n'avez pas encore assez travaillé, du moins assez longtemps, pour être admise à faire valoir vos droits à la retraite du Paradis, et que, si vous frappiez bientôt à la porte, la bonne Vierge, Saint Pierre, Saint Jean et Sainte Thérèse, qui ne pourraient pas s'empêcher de vous faire entrer immédiatement, feraient évidemment crier contre eux les Anges et les Saints. « Comment ! cette petite N, grosse comme le poing, qui n'est religieuse que depuis si peu de temps, qui n'a rien fait qui vaille ! Mais y pensez-vous ? Sommes-nous donc en République ? » Et puis,

Pour toutes ces raisons, sans compter les autres, ma bonne fille, priez votre cher supérieur de vous retenir par obéissance quelques années de plus sur la terre. Pour moi, je ne vous donne pas encore la permission de déployer vos ailes pour vous envoler au Paradis :

Depuis un mois que j'ai eu mon accident, je vais certainement de mieux en mieux, la Sainte Vierge aidant. Je n'ai presque plus d'embarras de langue, et tout nous fait espérer qu'au mois d'octobre je pourrai retourner tranquillement à Paris et y reprendre sans imprudence mon très saint ministère. Si notre bon Jésus ne veut plus de moi pour ce travail, je m'incline totalement

sous ses volontés toujours bonnes et excellentes. Ce n'est pas, en effet, pour nous, mais pour lui qu'il faut aimer le bien que seul il nous fait faire.

G. S.

Paris le 20 novembre 1879.

J'ai eu la joie de voir deux fois notre bon et Saint Monseigneur, qui m'a paru plus Saint que jamais. Que c'est beau de briller ainsi aux yeux du prochain (même quand il n'y voit pas clair), de l'admirable lumière de Notre-Seigneur !

Ma santé n'est pas mauvaise, grâce à des précautions que je suis bien décidé à continuer avec patience, parce qu'elles constituent bien évidemment la volonté de Dieu jusqu'à nouvel ordre. Je ne prêche plus, mais je peux encore un peu confesser, et c'est beaucoup.

Demandez bien pour moi, ma chère fille, la grâce d'un véritable abandon, courageux, joyeux et persévérant, entre les mains de Jésus crucifié, en l'amour duquel, je suis tout à vous, chère enfant, et vous bénis, ainsi que toutes vos intentions.

Au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit.

L.-G. DE SÉGUR.

Paris le 2 mars 1880.

Ma pauvre chère sœur,

Voilà des semaines et des semaines que je veux vous écrire, sans le pouvoir. Un travail important et urgent m'a fait remettre à un « plus tard » qui n'arrivait jamais, ma pauvre petite correspondance de cœur.

Ma bonne fille, je vous ai voué depuis de bien longues années une bonne vieille tendresse, qui était déjà vieille en commençant, et qui demeure toujours jeune et vivante.

Si Notre-Seigneur me permet, cette année, d'aller faire une petite pointe à, je me réjouirai fort d'aller vous la témoigner, en reparlant un peu, pour son amour et en son amour, de nos vieux souvenirs. Comme ce temps est déjà loin ! Comme il était bon ! Et comme le présent, qui n'a plus les fleurs et les grâces de ce printemps de la vie, est également bon et aimé ! Là où est Jésus, là est la vie, la vraie joie qui ne passe pas, le vrai et bon bonheur, avant coureur de l'éternité.

En attendant le jour de notre grande naissance à cette vie divine du Paradis, qui nous est préparée, vivons bien fidèlement; vivons de Lui au

Saint-Sacrement; vivons pour Lui partout et toujours.

Surtout, ma chère fille, ne m'oubliez pas au pied du Saint-Tabernacle, afin que le Sauveur me fasse miséricorde, et que nous soyons tous bien véritablement à Lui.

L.-G. DE SÉGUR.

P.-S. — Sans être bien brillant, je ne vais cependant pas mal du tout, jusqu'au moment où je n'irai plus du tout. Tout le monde n'en est-il pas un peu là ?

Montgeron, le 2 Septembre 1880.

Ma chère Fille,

Je reçois votre bonne et chère lettre . . . Hélas ! Rome n'est plus que l'ombre de Rome. Déjà, en 1842, les vieux Romains, qui avaient vécu avant la Révolution française, secouaient la tête quand ils nous parlaient, à nous autres jeunes gens, de la bonne vieille Rome d'autrefois et de la Rome nouvelle, salie par la Révolution. « Il n'y a plus de Rome, » nous disaient-ils tristement. — Que dire donc aujourd'hui ?

J'espère que les décrets anti-religieux ne vien-

dront pas troubler la paix de votre Monastère, d'ici à longtemps. Malgré les horribles dispositions de nos impies, il faudra du temps pour arriver aux dernières conséquences. C'est le cas ou jamais de vivre au jour le jour, sans se préoccuper d'un lendemain peut-être chimérique.

Veillez toujours, chère sœur, vous souvenir, au pied du Saint Tabernacle, du vieil ami de votre enfance, corps et âme.

Je vieillis, et je baisse dans tous les sens. Ma pauvre santé se détraque de plus en plus, sans rien de nouveau cependant à l'extérieur. Il faut vieillir, avant de mourir; et l'automne prépare tranquillement l'hiver. Jésus seul est notre vraie vie, indéfectible, inséparable, éternelle, parfaite.

Adieu, je vous bénis de tout mon cœur.

L.-G. DE SÉGUR.

Paris, le 27 Décembre 1880.

Ma bonne vraie fille en l'amour de Notre-Sauveur, priez bien pour votre vieil ami et père d'autrefois. Ma santé profondément ébranlée depuis un an et demi, me permettra-t-elle jamais de me rapprocher de vous? Quelle que soit à cet égard la sainte volonté de

Notre-Seigneur, nous nous aimerons toujours bien saintement en son divin amour, et son Grand-Sacrement sera toujours là pour faire entre nos âmes un trait-d'union impérissable, comme tout ce qui est de Dieu. C'est tout simple, puisque c'est Dieu même, Dieu avec nous, Dieu en nous, Dieu pour nous.

Adieu, ma fille très-chère, je vous en prie, ne m'oubliez *jamais* devant le Saint-Sacrement.

Vive Jésus !

L.-G. DE SÉGUR.

Paris, 1^{er} Février 1881.

Ma bonne Sœur,

Qn ne laisse point passer sans tambour ni trompette, le 1^{er} Février, surtout quand il n'y en a qu'un seul dans l'année. Je vous souhaite pour le jour de votre glorieux avènement en ce monde, toutes les bénédictions du Ciel et de la Terre, surtout celles du Ciel, en compagnie de votre chère Mère, qui ne se doutait pas alors que sa petite enfant serait une Épouse de Notre-Seigneur. Pour votre fête, ma très-bonne fille, je vous souhaite d'aimer de plus

en plus le Grand-Sacrement de l'Amour et de la Sainteté, qui résume si merveilleusement toutes les autres merveilles du salut et du bonheur.

Ne m'oubliez jamais dans vos communions ; c'est le moment par excellence...

LOUIS-GASTON DE SÉGUR.

LETTRES

ADRESSÉES A UN DE SES FILS SPIRITUELS.

DEUX LETTRES ADRESSÉES A UN DE SES FILS
SPIRITUELS.

15 février 1870.

Mon cher enfant,

Be bénis d'avance et de loin votre mariage et votre bonheur. Je regrette beaucoup de n'être pas à Nantes pour réclamer la joie de vous appliquer le redoutable *Conjungo*. Il est vraiment redoutable à ceux qui se marient à l'aventure, comme cela a lieu trop souvent ; mais pour ceux qui se marient comme vous en vrais chrétiens, en gens de bien et de cœur, ce n'est plus qu'un lien bien heureux, dont la force indissoluble annonce uniquement la durée.

Pratiquez ensemble toute votre vie ces trois paroles que je vous envoie en guise de discours de mariage : *piété* solide et fervente ; *support mutuel* persévérant et quotidien ; *amabilité de caractère* en tout et partout. Ces trois recettes vous seront un préservatif très-efficace contre cet enfer terrestre que l'on nomme un mauvais ménage.

Adieu, mon cher Adolphe. Je vous bénis ainsi que votre fiancée et vous embrasse cordialement, comme jadis dans ce petit coin où vous veniez me trouver si souvent. Continuez cette bonne habitude de la fréquentation des sacrements, non plus seul, mais en compagnie de l'Ange gardien que vous garderez. Elle sera l'Ange et vous l'Archange en attendant les petits chérubins.

L.-G. DE SÉGUR.

21 décembre 1877.

Mon bon Adolphe,

Be bénis de tout mon cœur votre femme et vos enfants, et vous souhaite à tous de si bien vivre en ce monde que vous puissiez tous un jour être heureux ensemble dans le beau et bon Paradis, que la bonté de Dieu vous prépare.

En attendant, travaillons, souffrons courageusement, expions nos péchés, faisons bonne pénitence, et vivons de notre mieux, dans la sanctifiante intimité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par une fidélité inébranlable à la sainte communion. Pour vous et pour tous les vôtres, mon

cher fils, c'est là le résumé de tout ce que je puis vous souhaiter, c'est tout le secret du vrai bonheur.

Manu propria : que la sainte Vierge bénisse vos travaux !

L. G. DE SÉGUR.

LETTRES

ADRESSÉES A UN DE SES FILS SPIRITUELS
NOMMÉ CAMÉRIER SECRET DU PAPE, ET A
SA FILLE.

LETTRES ADRESSÉES A UN DE SES FILS SPIRITUELS
NOMMÉ CAMÉRIER SECRET DU PAPE, ET A SA
FILLE.

30 mars 1865.

Aimable enfant et illustre ami,

Je n'ai pu, malgré la meilleure volonté du monde, répondre à ton Excellence Illustrissime pour la féliciter du fin fond du cœur de l'honneur trois fois insigne et vraiment extraordinaire que tu viens de recevoir de Sa Sainteté. Voilà donc mon petit Gaston d'il y a huit ans devenu non seulement un homme, mais un camérier secret du Souverain Pontife, un chambellan honoraire du Pape, un petit rayon du pouvoir temporel du Saint-Siège ! *Hosanna, Filio David!* Et que ne doit-on pas attendre d'un pareil début dans la vie, à travers les sentiers obscurs des brouillards épais des régions humaines de notre globe !!! On en dira tout ce qu'on voudra, mais je crois, j'espère *in-petto* que

cela te mènera tout droit à devenir un jour... un bon propriétaire. Néanmoins, mon vieux Gaston, noblesse oblige ; et surtout noblesse de cour romaine : elle t'oblige à porter toujours dignement la cape et l'épée, que le Pape t'a gracieusement conférées, et à faire toujours bonne figure de catholique au milieu du monde. La première fois que tu verras le bon Mgr Bastide, remercie-le de ma part, non du plaisir qu'il t'a fait, ainsi qu'à ton excellente mère, mais de celui qu'il m'a fait à moi-même, dans cette circonstance, à moi, ton vieux bonhomme de père. Je viens d'apprendre qu'il a été récemment *canonisé* tout de bon par un effet spécial et trois fois mérité des charmantes bontés du Pape ; je vais très prochainement l'en féliciter moi-même ; mais, en attendant, embrasse-le pour moi sur les deux joues. Entre camériers, la chose est convenable.

Pour finir plus sérieusement, et avant de te dire adieu, je veux te recommander de nouveau, mon Gaston, d'être bien fidèle à la communion fréquente, gardienne toute puissante de la foi vive, de la ferveur, de la chasteté, de l'énergie chrétienne. Garde-toi de la frivolité et de l'esprit mondain ; en ce temps-ci, tu sais combien souvent on veut les allier avec la piété. C'est une folie, condamnée par l'Évangile, par tous les

Saints et par le sens commun. Adieu, mon cher Bonhomme, je t'aime, t'embrasse et te bénis de tout mon cœur. La première fois que ta mère et toi, vous irez à Saint-Pierre, je vous demande un petit souvenir à l'autel de la confession.

L.-G. DE SÉGUR.

A MADEMOISELLE X, LE JOUR DE SA NAISSANCE.

Paris, le 20 avril 1880.

Ma petite Marie,

Pour la curiosité du fait, pour l'amour de tes beaux yeux qui n'y voient pas encore clair, pour l'amour de ton cher papa et de ton excellente maman, je t'écris cette première lettre le jour même de ta naissance, ce mardi 20 avril 1880.

Quoique tu ne sois encore qu'une petite infidèle, je te bénis et t'embrasse sur les deux joues, et je m'appête à aller te baptiser après demain à S. G.

Je te charge de féliciter de ma part ta maman qui t'a mise au monde ce matin, ton papa qui va trouver en toi une charmante petite compagne et enfin tes excellentes grand'mères.

Prépare-toi bien à ton baptême par de fréquentes oraisons jaculatoires, et par un sommeil de gentille petite marmotte que rien ne pourra troubler, ni le sel que je mettrai sur ta langue avant de te baptiser, ni le remue ménage des cérémonies et des onctions.

Adieu, ma bonne petite, que la sainte Vierge, que saint Louis qui va devenir ton patron, que ton ange gardien te bénissent chacun à qui mieux mieux !

L.-G DE SÉGUR.
Chan. évêque de Saint-Dénys.

Dimanche 2 mai 1880.

Ma bonne amie,

Je ne comprends rien à ton silence. On dirait que tu ne sais pas écrire. Fais-moi le plaisir de me donner *hic et nunc* avec tous les égards dus à un vieux parrain qui t'aime tendrement malgré tes froideurs, des nouvelles au moins de ta chère maman, si la modestie de ton sexe et la délicatesse de tes sentiments te font hésiter à me donner des *tiennes propres*. Dis à ton papa qu'il est bien heureux d'avoir une si belle fille que toi, d'autant plus

que je suis bien assuré de la fidélité avec laquelle tu garderas ton baptême.

Je te bénis de tout mon cœur ; je t'embrasse comme ma bonne petite fillette et filleule, en te souhaitant toutes les prospérités de la terre et du ciel.

L.-G. DE SÉGUR.

LETTRES

ADRESSÉES A MADAME DE *** SA PÉNITENTE

LETTRES ADRESSÉES A MADAME DE *** SA
PÉNITENTE.

11 juillet 1872 Versailles

Madame et ma bien chère fille.

Je bénis Dieu avec vous du mieux inespéré que vous constatez dans votre position ; soyez bien sûre que l'imagination s'en est mêlée malgré vous, et qu'elle vous a exagéré à vous-même les croix très-réelles d'ailleurs. A l'école du Maître des Maîtres, qui ne se trompe jamais, et qui ne trompe jamais, apprenez chaque jour davantage à la campagne comme à la ville, « à être *douce et humble de cœur*, et vous trouverez le repos de votre âme. » C'est-à-dire le seul vrai bonheur solide de ce monde. Je vous recommande beaucoup la lecture des œuvres de saint François de Sales, ainsi que la vie de ce bon saint et la vie de saint François d'Assise résumées toutes deux par mon frère ; et si vous ne la connaissez pas encore,

l'histoire de sainte Chantal par M. Bougaud. Je prie notre divin Sauveur de vous bénir ainsi que tous ceux qui vous sont chers, de vous consoler, de vous fortifier dans vos épreuves et d'augmenter en votre cœur le zèle et l'attrait de la très-sainte communion.

En l'amour du divin sacrement; je suis madame et ma chère fille, votre serviteur et père bien affectueusement dévoué.

6 juillet 1874.

Chère Madame et ma très-chère fille.

Deux petits mots seulement pour vous prouver qu'on ne vous oublie pas ici; pour vous remercier de votre bonne et confiante lettre; pour vous encourager à demeurer toujours bien fermement dans la douceur et dans la paix.

La douceur nous dit saint François de Sales, est cette force et suavité dans l'amour, qui nous établit dans la paix intérieure, et embaume tous nos rapports avec Dieu, avec le prochain et avec nous-mêmes.

Laissez vous bien entièrement pénétrer de ce

parfum, dont la source est le cœur adorable de Jésus, et qu'autour de vous tout le monde sans exception, en puisse respirer la délicieuse odeur. Rien n'édifie autant le prochain que la douceur, et rien n'est plus édifiant ni meilleur.

Kermadio 25 juillet 1875.

Chère madame,

Pardon de ne pas vous avoir répondu plus tôt; mais à Paris j'ai eu mille affaires avant mon départ, et ici plusieurs petits travaux pressants à expédier; et puis à la campagne on fait moins, parce qu'on a moins à faire. La première fois que vous aurez la bonté de m'écrire, donnez-moi des nouvelles de la joue de notre pauvre petit Ferdinand le Catholique. J'espère que sa cicatrice ne sera pas aussi belle que la mienne. C'était presque à son âge que j'en ai été gratifié par un de mes cousins en pension. J'étais au piquet, évidemment parce que j'avais été trop sage; le dit cousin âgé de treize ans reçut d'un surveillant l'ordre d'aller porter derrière le mur au pied duquel j'étais en faction, un gros bâton, une espèce de pieu de cinq à six pieds de

haut, avec lequel il jouait. Au lieu de l'y porter, il eut l'heureuse idée de l'y jeter avec toute la force de ses maigres bras ; et au lieu de passer par dessus le mur, le dit bâton du dit cousin vint me casser la joue gauche, me déchirer le visage, et de l'autre bout enlever la moitié de l'oreille d'un camarade qui partageait avec moi les honneurs du piquet. D'où l'on voit que le jeu du piquet n'est pas toujours sans inconvénient. Avis à la jeunesse. Pour le pauvre Ferdinand, ce n'a pas été le piquet, mais l'arquebuse. Je bénis de tout mon cœur, tout votre petit régiment, si aimable et si aimé.

Auray 15 août 1876.

Chère et bonne madame,

J'aurais voulu pouvoir vous répondre courrier par courrier, mais il m'a fallu consacrer ces trois ou quatre jours derniers au bulletin de l'Œuvre de Saint-François de Sales et force m'a été de vous faire un peu attendre. — Ayons donc, ma chère fille, plus de foi et plus de sens chrétien.

Nous ne sommes pas des roseaux qui plient à tous les vents des émotions bonnes ou mauvaises,

agréables ou pénibles : non, nous avons en nous, par la grâce du baptême et de l'eucharistie, la sève de Jésus-Christ qui fait de nous de grands arbres, profondément enracinés en Dieu, vivants de la vie divine, et nourris de la force même du Seigneur. Il faut tenir tête à l'orage mieux que cela ; non pas que la souffrance ne nous doive plus faire souffrir, ni l'épreuve nous éprouver ; mais la paix du bon Dieu « qui surpasse tout sentiment » comme dit l'apôtre saint Paul, c'est-à-dire qui est plus forte que toutes les émotions sensibles d'ici-bas, doit toujours garder nos cœurs et nos esprits en Jésus-Christ Notre-Seigneur.

— Un autre apôtre, saint Jacques, nous dit à tous : « Si quelqu'un d'entre vous est attristé qu'il prie ! » Voilà le remède des remèdes qui change la tristesse en paix, qui unit merveilleusement à Jésus-Christ ; qui élève l'âme, éclaire l'esprit, fortifie la volonté, calme l'imagination et ranime les forces abattues par le découragement et l'angoisse.

N'oubliez pas non plus, ma chère fille, la règle d'or donnée par notre grand saint Ignace. « Quand il s'agit de grâces et faveurs divines, il faut toujours regarder au-dessus de soi et se comparer à ceux qui en ont reçu davantage, afin de ne point s'enorgueillir.

Et quand il s'agit des peines et des croix, il faut toujours regarder au dessous de soi, considérant ceux qui sont encore plus mal partagés que nous, afin de s'encourager et d'avoir de quoi remercier Dieu. »

Auray le 26 juillet 1877.

Chère Madame,

J'ai reçu votre excellente lettre de Lourdes, et j'y aurais répondu plus tôt sans un petit accident qui m'a obligé d'interrompre brusquement tout travail à Paris, et de me sauver à la Campagne, où le repos et le bon air, sous le regard de Sainte Anne, me remettent sensiblement. Le 11 juillet, sans aucune douleur et sans avertissement préalable, je me suis trouvé tout à coup avec un petit embarras de langue que j'ai dû prendre au sérieux. De par la docte faculté, je suis condamné à mener jusqu'à nouvel ordre une vie d'huître qui me réussit assez bien.

L'embarras susdit presque disparu, du moins par intervalles, et tout fait espérer que la continuation de mon régime actuel (qui n'a rien de commun ni avec l'ancien régime, ni avec le ré-

gime moderne) me permettra de reprendre au moins en partie mon ministère au mois d'octobre.

QUELQUES CONSEILS EXTRAITS DES LETTRES DE
MONSEIGNEUR DE SÉGUR.

Portez doucement chaque jour la croix de chaque jour, avec la grâce de chaque jour.

Gardez la paix du cœur au milieu de vos secousses.

Il faut faire tout ce que l'on peut, afin de garder la paix et la joie de Jésus-Christ; afin de demeurer dans la sainte atmosphère de la foi, de l'espérance, de la prière, de l'adoration, de la pénitence, et de la douceur. Soignez bien vos communions et allez sans crainte à votre adorable Consolateur.

Quand nous pouvons aller puiser auprès de notre père spirituel la lumière et le courage, rien de meilleur. Quand nous ne le pouvons pas, allons naïvement, simplement, et sans arrière pensée, nous jeter dans les bras ou plutôt dans le cœur de Notre Sauveur. Il se charge lui-

même de réparer nos petits déchets et il nous répète : « Jamais je ne repousserai celui qui vient à moi ; venez à moi, vous tous qui souffrez, et moi je vous soulagerai. »

Une nouvelle recommandation de bien garder la paix du cœur, de vivre doucement et humblement au jour le jour, sans se préoccuper du lendemain, et d'être brave, pour aller de temps en temps à la Sainte Communion source de toute force et de toute joie.

Cherchez toujours votre consolation et votre paix, là où vous êtes assurée de les trouver absolument pures, sanctifiantes, intarissables, et divines.

Communiez autant que votre état vous le permettra.

Vous avez mangé, cette année du moins, le pain blanc le premier ; bénissez-en le bon Dieu, tout en vous acheminant vers le pain bis qui a bien aussi son genre de mérite; il est fort nour-

rissant quoique moins fin, et il sent plus le froment.

Le froment, c'est Notre-Seigneur *crucifié*, et le goût de ce divin froment c'est l'esprit de mortification, de renoncement à soi-même, et de crucifiement de la pauvre nature.

Ne sortez jamais de l'atmosphère de Jésus-Christ c'est-à-dire du véritable renoncement à soi-même, de l'abnégation, de la douceur, de la patience, de la bonté, de la bénignité, de la joie, de l'esprit de sacrifice et de la belle charité.

Comme je vous l'ai si souvent répété, vivez bien fidèlement au jour le jour et n'escomptez jamais ni dans un sens, ni dans un autre, l'avenir du bon Dieu. C'est sa propriété exclusive, et pleinement réservée : à nous le jour présent, pour ne pas dire l'heure présente.

Comme toujours, je vous recommande par-dessus tout, la paix du cœur, l'attention humble et joyeuse à la sainte présence de Dieu, et la douceur.

Approchez-vous du Sauveur bien régulièrement, autant que votre santé vous le permet et autant que vous en sentez le besoin et l'attrait.

Croyez-moi, ne passez jamais par votre faute une semaine sans vous retremper dans le Cœur de Jésus au Saint-Sacrement.

Ce n'est jamais trop quand c'est de tout cœur et quand vous y allez avec une sincère bonne volonté de pratiquer les trois points que je viens de vous indiquer.

LETTRE

DE MONSEIGNEUR DE SÉGUR A MONSEIGNEUR
DE COUÉTUS, A L'OCCASION DE LA MORT DE
SA MÈRE.

LETTRE DE MONSIEUR DE SÉGUR A MONSIEUR DE COUËTUS, A L'OCCASION DE LA MORT DE SA MÈRE.

Paris, le 30 avril 1878.

Cher et bon Seigneur,

Dieu ait compassion de vous et de votre pauvre mère, qui laisse après elle un si grand vide!

Je sais trop ce que c'est que de perdre sa mère, pour ne pas ressentir plus vivement qu'un autre la peine, dont vous me faites part. Pour nous surtout, la mère est le grand amour de la vie; et la perdre, c'est perdre toute la famille, c'est perdre tout le bonheur d'ici-bas. Et cependant, il faut nous réjouir de ces départs si douloureux pour nous; comme nous-mêmes, nos mères, ne sont sur la terre que pour aller au ciel, et il faut assez les aimer pour nous réjouir avec elles. Je recommanderai bien cordialement l'excellente mère que vous pleurez et toutes vos

pieuses intentions aux saintes âmes que je rencontrerai, sans compter la multitude de nos pieux associés de Saint-François de Sales.

Veillez, cher Monseigneur et bon ami, ne pas m'oublier non plus aux pieds de Notre-Seigneur.

L.-G. DE SÉGUR,
Chan., évêque de Saint-Denis.

LETTRE

DE MONSEIGNEUR DE SEGUR AUX PRÊTRES DE
SAINT FRANÇOIS DE SALES

LETTRE DE MGR DE SÉGUR AUX PRÊTRES DE
SAINT-FRANÇOIS DE SALES.

Paris, 12 janvier 1877.

Messieurs et mes chers frères en Notre-
Seigneur.

Notre bon abbé Chaumont, qui me tient au courant de notre chère Association sacerdotale, m'apporte depuis quelque temps de si bonnes nouvelles, que je ne puis m'empêcher de vous féliciter tous et chacun, ou, ce qui revient au même et ce qui est plus utile, de bénir avec vous le Cœur adorable du Sauveur, source de toute grâce, et en particulier de toute grâce et sanctification sacerdotale.

Un prêtre vaut et représente mille, cinq mille, dix mille laïques, quelquefois plus encore. Un saint prêtre est un vrai sauveur, un Jésus homœopathique.

Je vous souhaite de le devenir à une dilution de plus en plus puissante, pour la gloire du bon Dieu, si cruellement foulé aux pieds de nos jours,

et pour la sanctification des bonnes âmes, de nos jours si déplorablement négligées.

Au commencement de l'année, on donne et on reçoit des étrennes : permettez-moi donc de vous souhaiter pour étrennes une effusion chaque jour plus abondante de l'esprit de Notre-Seigneur, lequel se résume en ces deux grandes formes de la perfection et de la sainteté : l'*humilité* et la *douceur*. — Daignez, pour mes étrennes à moi-même, me retourner ce même souhait, du haut de l'autel, lorsque, au nom de Dieu et de l'Église, vous prononcerez l'un des sept *Dominus vobiscum* de la Messe.

Allons, Messieurs et mes bons frères ! du courage et de la joie au service de notre bon Dieu ! Ne vivons que pour Lui ; ne faisons le bien que pour Lui ; renonçons-nous, oublions-nous nous-mêmes, pour ne chercher que Lui et pour le faire régner totalement en nous, à notre place.

Permettez-moi de vous donner à tous l'*osculum sanctum*, et de terminer ce petit mot par le cri favori de notre Patron et modèle, l'*humble* et *doux* saint François de Sales :

Vive Jésus !

L.-G. DE SÉGUR.

LETTRE

DE MONSEIGNEUR DE SÉGUR AU CONGRÈS
D'ANGERS.

LETTRE DE MGR DE SÉGUR AU CONGRÈS D'ANGERS.

« Château de Kermadio, près Auray (Morbihan)
le 31 août 1879. »

Chers Messieurs,

Monseigneur l'Evêque d'Angers sait déjà que la Providence s'oppose formellement à ma présence au milieu de vous. J'ai eu l'honneur de lui exprimer à cet égard mes plus vifs regrets.

« Outre le vrai bonheur que je me promettais de me retrouver une fois de plus au milieu de vous, je me faisais une fête, que vous comprenez tous, d'entendre avec vous son éloquente parole, si courageuse, si pleine d'énergie et si capable de tonifier les âmes au milieu des périls du temps présent.

« Notre-Seigneur, dont nous sommes tous les très obéissants serviteurs, m'a envoyé une petite épreuve, me déclarant par là sa volonté la plus évidente. Aussi, mes chers Messieurs, je ne puis

pas même vous dire que je regrette de ne pouvoir prendre ma part de vos travaux ; car il ne faut aimer le bien que parce qu'il est pour nous l'expression de la volonté de notre adorable Maître.

« Et puis, vous le savez tous comme moi, s'il est bon de travailler pour Jésus-Christ, il est meilleur encore de souffrir pour lui ; et jamais, pendant toute sa vie, le Fils de Dieu n'a travaillé aussi puissamment à la gloire de son Père et au salut des âmes, que pendant les quelques heures qu'il a passées, immobile et silencieux, sur sa terrible croix. — Croyez-moi, c'est là la bonne place ; et vous voudrez bien, n'est-ce pas ? me donner un témoignage de vraie et chrétienne affection en bénissant Jésus avec moi et pour moi. Demandez-lui seulement pour votre vieil ami et serviteur, une humilité sincère, une douceur persévérante, et le remède des remèdes, la perfection des perfections, la patience.

« Le jour même de l'ouverture du Congrès, je célébrerai pour vous le Saint-Sacrifice, ainsi que le lendemain, 2 septembre, qui est pour moi un grand et saint anniversaire : ce jour-là il y aura vingt-cinq ans que j'ai perdu la vue ; ce dont je remercie le Sauveur vingt-cinq mille fois.

« J'oserais vous demander une communion

spéciale d'actions de grâces, afin que je puisse célébrer plus dignement avec Jésus crucifié et miséricordieux, mes « noces d'argent » d'aveugle.

— Allons, chers et bons Messieurs ! travaillez saintement à la grande œuvre du salut et du vrai bonheur du pauvre peuple. Laissez crier les méchants contre vous ; le disciple n'est pas au-dessus du maître.

« Je présente à Sa Grandeur Monseigneur votre Président l'hommage de mon respect le plus affectueux, et je vous prie de me regarder tous, malgré l'absence et l'éloignement, comme votre ami le plus cordialement et le plus entièrement dévoué en l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ

« L.-G. DE SÉGUR.

« Chanoine-évêque de Saint-Denys. »

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
PRÉFACE.	
Lettres autographes adressées par Gaston de Ségur à sa mère et à ses sœurs, à son entrée au séminaire d'Issy. 1843.....	9
— autographes adressés de Rome à son frère, 1852 et 1853.....	19
— à M. le Comte de Leusse, de Rome, 1853.	39
— à M. l'abbé Diringer, son secrétaire in- time	45
— à Jean-Baptiste Méthol, et à ses enfants, 1855 à 1881.....	55
— à un religieux dominicain de 1864 à 1881.	79
— au jeune René D*** mort à la fleur de l'âge, et à ses parents, 1858 à 1876... ..	207
— à un jeune artiste décorateur italien, 1870 et 1871.....	243
— de direction religieuse et politique à un ancien élève de Stanislas, 1870 et 1871.	251
— à Eugène X. novice à St-Claude.....	269

Lettres de direction à un de ses fils spirituels devenu prêtre, 1869 à 1879.....	277
— spirituelles à une deses pénitentes devenue religieuse, 1862 à 1881.....	309
— à un de ses fils spirituels à l'occasion de son mariage.....	417
— à un de ses fils spirituels, nommé Camérier secret du Pape et à sa fille.....	423
— et extraits de lettres à madame de X sa pénitente.....	431
— à Mgr de Couëtus, à l'occasion de la mort de sa mère, 1877.....	443
— aux prêtres de Saint-François de Sales, 1877.....	447
— au congrès d'Angers, 1879.....	451

LIBRAIRIE DE BRAY ET RETAUX, EDITEURS

82, RUE BONAPARTE, PARIS

SEPTIÈME ÉDITION DE :

M^{GR} DE SÉGUR
SOUVENIRS ET RÉCIT D'UN FRÈRE

PAR LE MARQUIS DE SÉGUR

Deux magnifiques volumes in-8^o raisin, imprimés par Desclée et de Brouwer ; caractères elzéviriens, têtes de chapitres, culs-de-lampe, lettrines, encadrement rouge, titre et couverture rouge et noir, papier teinté, deux photogravures de Goupil représentant, l'une Mgr de Ségur en 1860, l'autre un grand dessin fait par Mgr de Ségur en 1847.

Prix : broché, 13 fr. ; — relié dos et coins maroquin du Levant poli, plats papier, tranche dorée ou peigne, ou tranche supérieure seule dorée, 25 fr.

M^{GR} DE SÉGUR
SOUVENIRS ET RÉCIT D'UN FRÈRE

2 beaux vol. in-18 jésus. 6 fr.

LETTRES
DE M^{GR} DE SÉGUR

PUBLIÉES AVEC UNE INTRODUCTION ET DES NOTES

Par le Marquis DE SÉGUR

4^e édition. 2 jolis vol. in-18 raisin, caractères elzéviriens. Chaque volume se vend séparément. 3 fr. 50

210 . — ABBEVILLE. — TYP. ET STÉR. A. RETAUX.

